



C. N. Cochin Sculpsit

FRONTISPICE DE LA BIBLE DE ROYAUMONT.

Domine, mitte quem missurus es. *Seigneur, envoiez celui que vous devez envoier* Exod Ch. 4 V. 13.

A Paris chez J. J. BLAISE Libraire, quai des Augustins, N.° 61 à la descente du Pont Neuf.

HISTOIRE
DU
NOUVEAU TESTAMENT,
AVEC DES EXPLICATIONS ÉDIFIANTES,

TIRÉES DES SAINTS PÈRES,

POUR RÉGLER LES MOEURS DANS TOUTES SORTES DE CONDITIONS;

PAR M. LE MAITRE DE SACY,

Sous le nom du sieur de ROYAUMONT, prieur de Sombreval.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de Figures nouvelles en taille-douce, d'après les tableaux de *Raphaël* et des plus grands Maîtres, avec une Carte de la Terre-Sainte.



A PARIS,

J. J. BLAISE, LIBRAIRE, RUE FÉROU, N° 24,

PRÈS SAINT-SULPICE.

M DCCC XXV.



AVERTISSEMENT.



IL n'y a rien de plus solidement établi par l'assentiment de tous les Saints Pères, que le respect que les Chrétiens doivent avoir pour la parole de Dieu, et le soin avec leqnel ils y doivent chercher les règles de leur salut ; et comme ces Saints connoissoient parfaitement la profondeur de l'Ecriture, qui est pleine de mystères, qu'elle voile sous des figures et des paraboles, ils ont fait quelque distinction entre ces ouvrages si divins, qui ne sont pas tous également intelligibles, quoiqu'ils aient tous une égale sainteté. Ainsi ils ont cru que les Livres d'histoire, qui nous représentent les vies des Patriarches, et de ces admirables Saints qui ont eu une charité apostolique, tant de siècles avant les Apôtres, étoient extrêmement propres à réveiller notre piété, et à nous instruire, par des exemples proportionnés à la lumière des moindres Fidèles. C'est dans cette vue que Saint Basile a dit que l'Ecriture, décrivant la vie de ces premiers Saints, nous propose autant de

tableaux vivants et animés pour être la règle de la nôtre. Saint Chrysostôme, dans le même esprit, voulant apprendre à son peuple la manière de vivre chrétiennement, lui explique dans ses Sermons toute la Genèse. Et Saint Ambroise a fait de même d'excellents Traités sur la vie des principaux Patriarches, pour faire rougir les Chrétiens d'être moins les imitateurs de Jésus-Christ, lorsqu'ils voient sa vie et sa mort si divinement décrites dans son Evangile, que ne l'ont été ceux qui ont vécu tant de siècles avant lui, lorsque toute la terre étoit couverte des ténèbres de l'impiété et de l'idolâtrie.

C'est donc à l'imitation de ces Saints Docteurs qu'on propose encore ici la vie de ces mêmes Saints, qu'ils ont relevés avec tant d'éloges, et qu'on a fait ce Recueil de toute l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. On les représente en abrégé, mais de telle sorte néanmoins, qu'on a tâché de marquer assez au long tout ce qui est plus propre pour toucher les âmes et pour leur inspirer de la piété. Et afin de se proportionner davantage à tout le monde, et de rendre ces instructions d'autant plus utiles qu'elles seront mêlées de quelque agrément, on fait voir dans des figures toutes ces histoires saintes, avec des discours où elles sont exprimées; et on voit à la fin de chacune les explications que les Saints Pères y donnent, qui contiennent d'excellentes instructions pour les Chrétiens, en quelque état et dans quelque condition qu'ils puissent être.

Il ne sera pas difficile d'en reconnoître l'utilité, si on s'applique un peu à cette lecture. On y trouvera des exemples admirables pour les Rois et les Princes, pour ceux qui conduisent les Etats, pour les Ministres de l'Eglise, pour les Vierges consacrées à Dieu, et enfin pour tous ceux qui veulent vivre chrétiennement dans le monde et dans le mariage, avec lesquels la vie des Saints de l'Ancien Testament a d'autant plus de proportion, qu'on ne connoissoit alors que la chasteté du mariage et celle des veuves, la gloire de la virginité ayant été réservée pour la Loi nouvelle. C'est pourquoi Saint Grégoire, Pape, dit qu'on peut voir dans les Patriarches de parfaits modèles de toute vertu. Abel, dit-il, nous enseigne l'innocence; Enoch, la pureté du cœur; Noé, la persévérance dans la justice; Abraham, la perfection de l'obéissance; Isaac, la chasteté dans le mariage; Jacob, la constance dans les travaux: Joseph, l'oubli des injures; Moyse, la douceur envers les

personnes les plus rebelles ; et enfin Job, une patience invincible dans le comble de l'affliction. Lorsqu'on lit l'Ecriture seule, il n'est pas si aisé à tout le monde de tirer des instructions édifiantes de ces histoires si saintes, mais on les verra ici sans peine appliqués à chaque histoire, et tirées avec quelque soin des ouvrages des principaux Docteurs de l'Eglise.

On avoit pensé d'abord à mettre les propres paroles des Saints imprimées en autres lettres ; mais souvent leurs passages étoient trop longs pour tenir dans le petit espace qui restoit après la représentation de chaque histoire, et ils n'auroient plus eu cette brièveté vive et animée qui paroissoit si nécessaire à des réflexions qu'on veut joindre à un discours historique. On a donc été obligé de les abréger. On exprime néanmoins leurs termes essentiels, et on marque exactement leurs pensées et leurs sens, quoiqu'on ne garde pas toujours le nombre de leurs paroles.

Ces réflexions des Saints Docteurs de l'Eglise, sur les exemples et les paroles de l'Ecriture, sont d'autant plus importantes, qu'ils nous apprennent eux-mêmes que c'est dans ces occasions qu'ils se sont crus obligés de découvrir et d'expliquer avec plus de force les plus grandes vérités. C'est ce qui a fait dire à Saint Augustin cette parole remarquable : « Quand nous » sommes parmi vous, dit-il à son peuple, nous vous souffrons plutôt que » nous ne vous instruisons. Mais quand nous sommes dans ce lieu saint, » et que nous vous expliquons les Livres de Dieu, si les vérités que nous » vous proposons vous paroissent fortes, il faut que la nécessité d'interpréter » l'Ecriture excuse au moins la liberté avec laquelle nous vous représentons » ce que Dieu vous dit. Si la parole de Dieu vous étonne, elle m'étonne » aussi. J'entends ses menaces comme vous, et en vous disant ce qui vous » fait trembler, je tremble moi-même ».

On remarquera peut être dans la suite de ce Livre, que quelques-unes de ces figures auroient pu se faire avec plus de choix, et qu'on n'y a pas représenté quelqus histoires qui paroissent aussi importantes que celles qu'on y a mises. Mais cela ne nuit pas au corps de l'ouvrage et à la suite de ce discours, parce qu'on les a liées ensemble autant qu'on a pu, sans avoir égard aux figures, et qu'on y remarque souvent des choses importantes qui n'y ont pas été représentées.

Il est arrivé aussi quelquefois qu'en voulant marquer une action qui est décrite assez au long dans l'Ecriture, on a omis quelques circonstances qui sont très considérables en elles-mêmes. Mais il est bon de se souvenir que ce Recueil est un abrégé dans lequel on passe nécessairement beaucoup de choses, qu'on étoit même borné, à cause des figures, à un certain espace, qui a obligé quelquefois à retrancher des choses qu'on avoit marquées dans ces discours ; et que dans le choix qu'on a fait de ce que l'on avoit à dire, on a cru se devoir étendre davantage sur les circonstances de l'Ecriture, auxquelles les Saints ont attaché leurs réflexions, pleines d'édification, qui étoient une des principales fins de cet Ouvrage.

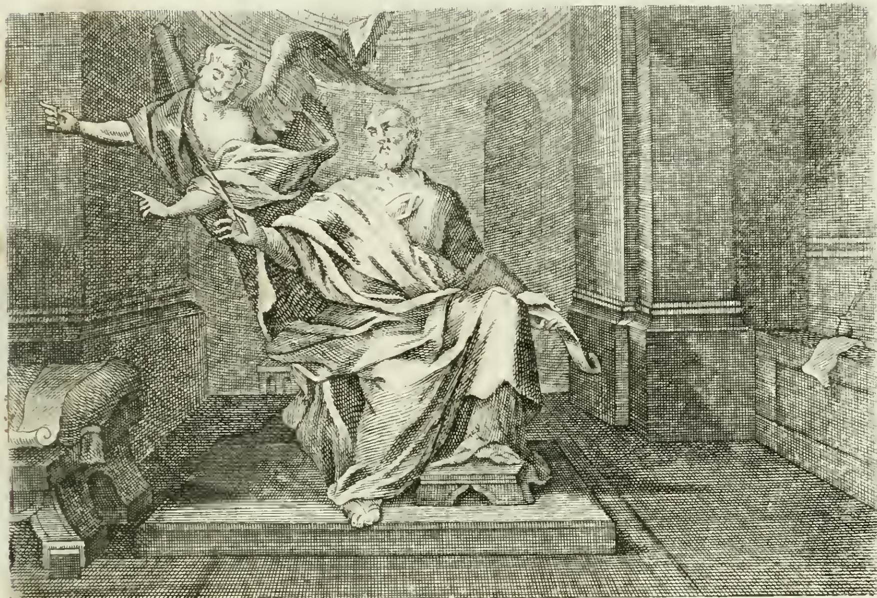
On a mis aux sommaires les années du Monde et celles avant Jésus-Christ, ce que l'on doit entendre selon l'Ère commune, ou la manière ordinaire de compter ces années de Jésus-Christ. Et à la fin du Livre, on a ajouté une petite Chronologie, sur laquelle, si le Lecteur veut quelquefois jeter les yeux, il verra sans peine l'ordre des temps et la suite de toutes ces histoires.

Il y a sujet d'espérer que la lecture de ce Livre pourra faire quelque impression sur le cœur de ceux qui n'y chercheront que la nourriture de leur piété, puisque les vérités ne nou doivent jamais toucher davantage que lorsque c'est Dieu même qui nous les apprend dans son Ecriture, et que ce sont les Saints Docteurs, pleins de son Esprit, qui nous y découvrent cette voie, pour aller au Ciel, qu'il a tracée dans la vie des Saints de l'ancienne Loi, et qu'il a scellée du sang de Jésus-Christ même dans la nouvelle.

TABLE
DE L'HISTOIRE DE LA SAINTE BIBLE.

TABLE

DE L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT.



De l'Évangéliste saint Matthieu.

Saint Matthieu a écrit l'an 39 de l'Ere commune de J. C., six ans après la Passion.

Saint Matthieu, qui de publicain devint Apôtre, fut le premier de ces Évangélistes que Dieu a choisis pour écrire l'Évangile et l'Histoire de Jésus-Christ d'une manière toute divine, n'ayant été dans cet ouvrage que les organes du Saint-Esprit, qui a conduit toutes leurs pensées, et qui a formé toutes leurs paroles. Il écrivit son Évangile dans Jérusalem, selon Saint Jérôme, ou en ayant été prié par les Juifs qui avoient embrassé la foi de Jésus-Christ, ou en ayant reçu un ordre particulier des Apôtres, selon Saint Épiphane. Il l'a écrit non en grec, mais en hébreu ou en syriaque, comme l'assure Eusèbe dans son Histoire, et plusieurs autres Saints Pères. Saint Jérôme, qui déclare la même chose en beaucoup d'endroits, ajoute encore, après Eusèbe, que Pantenus, étant allé prêcher la foi dans les Indes, y trouva un Évangile de Saint Matthieu écrit en hébreu qu'il rapporta à Alexandrie, et qui avoit été conservé jusqu'à son temps dans la bibliothèque de Césarée. Cet original hébreu s'est perdu

depuis, et la traduction grecque nous en est demeurée, dont on ne sait point qui est l'auteur, quoique quelques Pères l'attribuent ou à l'Apôtre Saint Jacques, où à Saint Jean. Saint Matthieu, selon la remarque de Saint Augustin, a entrepris, principalement dans son Évangile, de rapporter la race royale de Jésus-Christ, et de le représenter selon la vie humaine qu'il a menée parmi les hommes. C'est pourquoi, comme il n'est pas si élevé que Saint Jean, qui entre souvent dans les mystères de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ, il semble aussi qu'il est plus propre généralement pour tous les fidèles, parce qu'il est particulièrement arrêté à rapporter les actions et les instructions dans lesquelles Jésus-Christ a tempéré en quelque sorte sa sagesse et sa Majesté divine, pour rendre l'exemple de sa vie plus imitable et plus proportionné à notre foiblesse. Il est hors de doute que Dieu a eu des raisons très importantes de faire écrire les quatre Évangiles ; mais on peut dire néanmoins que la première intention de Jésus-Christ a toujours été d'écrire sa sainte Loi dans le cœur et dans la vie intérieure des Chrétiens, afin que leurs actions extérieures fussent comme des caractères visibles de la charité invisible, qu'il imprime au fond de leur cœur. Car le premier dessein de Jésus-Christ n'a pas été de nous instruire par des paroles écrites, mais par l'exemple de sa vie qu'il devoit retracer sans cesse dans ses Disciples par l'infusion de son Saint-Esprit, afin que sa vertu, aussi bien que sa vérité fût représentée de siècle en siècle par des actions vivantes et non par des paroles mortes. C'est pourquoi encore qu'il soit très utile de lire sans cesse le saint Évangile, on peut dire néanmoins que quand on sauroit toutes les vérités qui y sont comprises, on ne seroit pas pour cela seul disciple de Jésus-Christ, si l'on ne tâchoit en même temps de les faire reluire dans ses actions et dans le réglement de toute sa vie, où nous devons faire paroître l'image de la vie de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ a toujours paru être l'image de son Père. Il n'est pas certain en quelle année Saint Matthieu a écrit son Évangile. On croit néanmoins que ça été vers l'année 39 de l'Ère commune de Jésus-Christ, et six ans après sa mort.



De l'Évangéliste saint Marc.

Saint Marc a écrit l'an 43 de l'Ère commune de J. C., 10 ans après la Passion.

Il est souvent parlé de Marc dans les Actes des Apôtres et dans les Épîtres de Saint Paul. Mais il ne paroît pas néanmoins que ç'ait été celui-là qui ait écrit l'Évangile, quoique Saint Jérôme semble l'avoir cru, mais plutôt celui dont parle Saint Pierre à la fin de sa première Épître, et qu'il appelle son fils. C'est ce Marc qui a fondé l'Église d'Alexandrie, qui a été le second siége du monde. L'opinion la plus commune des Saints Pères est qu'il a écrit son Évangile à Rome, à la prière des chrétiens de cette Église, selon ce qu'il avoit appris de Saint Pierre, comme Eusèbe le rapporte. Car après avoir dit, dans son Histoire, que Saint Pierre étant arrivé à Rome prêchoit aux Romains, avec un admirable succès, l'Évangile de Jésus-Christ, il ajoute : Que ceux qui l'avoient entendu furent tellement embrasés de l'amour de la vérité, que, ne se contentant pas de lui avoir entendu prêcher l'Évangile, ils souhaitèrent encore avec ardeur de le voir écrit. C'est pourquoi ils prièrent Saint Marc, qui étoit le

disciple de Saint Pierre, de leur laisser par écrit l'Histoire évangélique, afin qu'ils pussent avoir comme un monument stable et perpétuel de la doctrine sainte qui leur avoit été annoncée : et ils ne cessèrent point de renouveler leurs instances jusqu'à ce qu'ils eussent obligé Saint Marc à écrire l'Évangile qui porte aujourd'hui le nom de ce saint. Saint Chrysostôme demande pourquoi Jésus-Christ ayant eu douze Apôtres, il n'y en a eu que deux qui aient entrepris d'écrire l'Évangile de Jésus-Christ, et que Saint Marc l'a écrit aussi-bien que Saint Luc, quoiqu'ils ne fussent que disciples des Apôtres. A quoi il répond que c'est parce que ces hommes si saints ne faisoient rien par un désir de gloire, mais qu'ils se conduisoient en toutes choses par un mouvement de Dieu, et par la vue du bien de l'Église. Saint Jérôme et Saint Augustin, comme la plupart de tous les anciens Pères, ont cru que Saint Marc avoit écrit en grec aussi-bien que Saint Luc et que Saint Jean. Ce saint Évangéliste a suivi Saint Matthieu en beaucoup de choses, et souvent il n'a fait que l'abréger. Néanmoins il y a des histoires qu'il rapporte plus au long, et dont il marque des circonstances considérables. Saint Marc a écrit son saint Évangile comme il l'avoit entendu de Saint Pierre, de même que Saint Luc a écrit l'Évangile comme il l'a entendu principalement de Saint Paul, qui l'avoit appris du Ciel. Car il est remarquable que, quelque soin que Jésus-Christ ait pris d'instruire ses Apôtres durant sa vie, en les rendant spectateurs non-seulement de ses actions publiques, mais encore de sa vie secrète et cachée, et en leur découvrant les mystères et leur expliquant les paraboles qu'il disoit en public, ils n'ont rien dit néanmoins de Jésus-Christ et de ses vérités saintes dont ils étoient si parfaitement informés, qu'après avoir été renouvelés par le Saint-Esprit, et être devenus en quelque sorte des hommes divins, comme les appelle Saint Chrysostôme, pour tenir sur la terre la place de Jésus-christ. Ce qui nous découvre un grand point d'instruction, qui est que rien ne devroit être dit ni écrit de la vérité évangélique, que par des hommes qui eussent été remplis de l'Esprit de Dieu. Saint Marc a écrit son Évangile la troisième année de Claude, c'est-à-dire, la quarante-troisième de Jésus-Christ, et dix ans après sa mort.



De l'Évangéliste saint Luc.

Saint Luc a écrit l'an 56 de l'Ère commune de J. C., 25 ans après la Passion.

Saint Luc étoit d'Antioche, qui est la métropole de Syrie. Saint Paul nous apprend qu'il a été médecin, selon qu'il l'appelle lui-même. Il n'a point été du nombre des douze Apôtres, non plus que Saint Marc, mais l'un de leurs disciples. Ainsi il n'a pas écrit ce qu'il avoit vu lui-même, comme Saint Mathieu et Saint Jean, mais ce qu'il avoit appris de ceux qui l'avoient vu, selon qu'il le témoigne à l'entrée de son Évangile. Car c'est par un conseil de la sagesse de Dieu, dit Saint Augustin, et par un ordre du Saint-Esprit, que des quatre Évangélistes, deux ayant été Apôtres, les deux autres ne l'ont pas été, afin qu'on ne crût pas que, pour écrire l'Évangile, il y eût quelque différence entre ceux qui ont vu les actions de Jésus-Christ de leurs propres yeux, et ceux qui les ont écrites sur le rapport fidèle de ceux qui les avoient vues. Dieu a voulu ainsi nous faire voir que la certitude de l'Histoire évangélique ne vient pas seulement de ce que ceux qui l'ont faite rapportent les choses qu'ils ont

vues eux-mêmes, ce qui se trouve dans beaucoup d'histoires dont la certitude n'est qu'humaine et morale; mais qu'elle est fondée sur l'assistance particulière du Saint-Esprit, qui a formé toutes les paroles des Évangélistes, ce qui se trouve également ou dans Saint Matthieu et Saint Jean, qui ont été Apôtres, ou dans Saint Marc et Saint Luc qui ont été les disciples des Apôtres. Car comme Saint Marc a été disciple de Saint Pierre, Saint Luc l'a été aussi de Saint Paul. C'est ce qui a fait dire à Tertullien, que l'Évangile de Saint Luc s'attribue d'ordinaire à Saint Paul; et Saint Paul rend à Saint Luc un admirable témoignage, selon la remarque de plusieurs Pères, et particulièrement de Saint Ambroise, lorsqu'il dit de lui: qu'il est loué pour son Évangile dans toutes les Églises. A quoi Saint Ambroise ajoute: Quelle louange ne mérite point celui qui en a reçu une si grande par la bouche du Docteur de toutes les nations? Saint Luc, dit Eusèbe, rapporte lui-même, au commencement de son Évangile, le sujet qu'il a eu de l'écrire, en disant que plusieurs ayant entrepris témérairement d'écrire l'Histoire évangélique, il avoit cru le devoir faire après en avoir été informé très exactement par ceux qui en avoient été eux-mêmes les dispensateurs et les ministres; c'est-à-dire, par les Apôtres et par Saint Paul, auquel Dieu l'avoit uni très particulièrement pour empêcher que la parole de l'Évangile ne fût altérée par le mélange de l'erreur et du mensonge. L'Évangile de Saint Luc est écrit plus purement que celui de Saint Marc et de Saint Jean, parce qu'il savoit bien la langue grecque, comme remarque Saint Jérôme; ce qui paroît aussi dans le style du livre des Actes. Il a écrit son Évangile environ l'an de Jésus-Christ 56, vingt-cinq ans après son Ascension. Le même Père témoigne que Saint Luc est toujours demeuré dans le célibat, et qu'il a vécu jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Et l'Église dit de lui qu'il a sans cesse porté sur son corps la mortification de la croix. C'est pourquoi, si sa mort n'a pas été honorée par le martyre, ce qui paroît avoir été douteux parmi les Saints Pères, on peut dire néanmoins, selon l'expression de Saint Jérôme, que sa vie a été un long martyre.



De l'Évangéliste saint Jean.

Saint Jean a écrit l'an 96 de l'Ère commune de J. C., 63 ans après la Passion.

Saint Jean étoit de la ville de Bethsaïde, fils de Zébédée, et frère de Saint Jacques surnommé le Majeur. Il fut appelé fort jeune et vierge à l'Apostolat, dit Saint Jérôme, et il demeura toujours dans cet état saint. C'est pour cette raison, ajoute le même Père, qu'il fut le bien-aimé du Sauveur, et que dans la Cène il reposa sur son sein; et que Jésus-Christ, étant à la croix, le traita comme un autre lui-même en voulant qu'il fût le fils de Marie, et recommandant sa Mère vierge au Disciple vierge. Après la descente du Saint-Esprit, il prêcha la foi dans l'Asie, dont il fonda, dit le même Saint Jérôme, et conduisit les Églises, et fut Évêque de celle d'Éphèse. Il fut condamné à Rome, par l'empereur Domitien, à être jeté dans l'huile bouillante; mais en étant sorti, dit Tertullien, plus sain et plus fort qu'il n'y étoit entré, il fut relégué en l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse. Après la mort de Domitien, il revint à Éphèse, où il fut obligé d'écrire son Évangile, environ l'an de Jésus-Christ 96,

soixante-cinq ans après la Passion. Saint Jérôme rapporte la manière en laquelle il y fut engagé. Car Cérinthe et Ébion publiant leur hérésie par laquelle ils soutenoient que Jésus-Christ n'étoit qu'un homme et qu'il n'étoit point avant Marie, presque tous les Evêques d'Asie, et plusieurs autres qui avoient été députés par les Églises, obligèrent Saint Jean de parler plus hautement de Jésus-Christ que n'avoient fait les trois autres Évangélistes, et d'établir particulièrement sa divinité. Saint Jean, ne pouvant résister aux prières instantes de tant d'Évêques, répondit qu'il se rendroit à ce qu'ils demandoient de lui, pourvu qu'on implorât le secours du Ciel par un jeûne et par des prières publiques. Après cela, étant plein de Dieu, il établit la divinité du Verbe par les premières paroles de son Évangile. Saint Augustin fait des remarques bien édifiantes sur l'Évangile de Saint Jean. Il dit que Saint Jean a été choisi particulièrement pour représenter la divinité de Jésus-Christ. C'est pourquoi les trois autres Évangélistes, marchant en quelque sorte sur la terre avec Jésus-Christ homme, et rapportant les actions de sa vie mortelle, Saint Jean, au contraire, s'élève comme un aigle au-dessus des nues de l'infirmité humaine, et va découvrir jusque dans le sein du Père le Verbe Dieu égal à Dieu, sans que ses yeux soient éblouis par l'éclat de cette gloire. Il s'applique plus que les autres à décrire les instructions du Fils de Dieu, et particulièrement celles qui sont les plus élevées. Et au lieu que les autres Évangélistes s'arrêtent davantage aux actions de Jésus-Christ, dans lesquelles il nous donne un modèle pour le réglement de nos mœurs et pour la conduite de notre vie ; Saint Jean, au contraire, ayant voulu suppléer à ce qui manquoit aux autres, s'applique davantage à rapporter les vérités plus spirituelles qui marquent le mystère de la Trinité, l'égalité des Personnes et la gloire de la vie future. Et il est bien remarquable, comme ajoute Saint Augustin, que cet Évangéliste, qui parle des vérités révélées plus hautement que les trois autres, est celui qui nous recommande aussi plus fortement l'amour de nos frères ; et que représentant principalement Jésus-Christ comme Dieu, il est le seul aussi qui nous le représente dans une humilité profonde en lavant les pieds à ses Disciples, pour nous apprendre qu'on doit croître d'autant plus en humilité, qu'on s'élève davantage dans les connoissances les plus sublimes.



De l'Annonciation de la Sainte Vierge.

L'an du Monde 3999. Avant l'Ère commune de J. C. 5.

Les oracles des Prophètes étant accomplis, et le temps que Dieu avoit marqué pour répandre sa miséricorde sur les hommes et pour donner un Sauveur au monde, étant arrivé, l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu premièrement vers Zacharie lorsqu'il offroit les encensements dans le Temple, pour lui annoncer qu'il auroit un fils qui s'appelleroit Jean, dont la naissance seroit la joie et la bénédiction de tout Israël. Six mois après, Dieu envoya le même Ange vers la Sainte Vierge Marie, en Nazareth, où elle demeuroit d'ordinaire. Elle étoit mariée à Saint Joseph, que Dieu lui avoit donné pour être le gardien et le protecteur de sa pureté, s'étant mariés tous deux, comme dit Saint Augustin, dans un dessein réciproque de n'être jamais unis ensemble que par l'esprit. Dieu, qui agissoit invisiblement dans leurs âmes, les porta, par une loi secrète et intérieure, à embrasser cette vertu de la virginité, dont il n'y avoit encore eu aucun exemple sur la terre, et à vouloir bien, en s'épousant l'un l'autre, épouser en même temps

l'opprobre de la stérilité. Mais Dieu honora ce mariage angélique du fruit le plus divin qui pouvoit jamais paroître sur la terre : et ce fut dans ce dessein qu'il envoya l'Ange Gabriel vers la Sainte Vierge. Il la trouva seule, comme remarque Saint Ambroise; il la salua, l'appelant pleine de grâce, en ayant été remplie dès le ventre de sa mère, et cette plénitude s'étant toujours augmentée en elle sans aucune interruption dans toute la suite de sa vie. Les louanges que lui donna l'Ange, en la saluant, la troublèrent d'abord, comme marque l'Évangile. Elle appréhendoit ces Anges de ténèbres qui se transforment en Anges de lumière : elle pensoit en elle-même à ce qu'elle voyoit et à ce qu'elle entendoit, et elle apprit ainsi aux âmes saintes à ne rien précipiter et à prendre du temps pour bien discerner toutes choses. L'ange reconnut son trouble, et pour l'apaiser, il lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Et il lui déclara ensuite le sujet de son ambassade. Elle entendit, sans se troubler, qu'elle enfanteroit un fils qu'elle nommeroit Jésus, qui seroit grand, qui régneroit dans la maison de Jacob, qui seroit assis sur le trône de David son père, et dont le Royaume n'auroit point de fin. Elle demanda seulement à l'Ange comment ce qu'il lui disoit pourroit s'accomplir, parce qu'elle ne connoissoit point d'homme. Elle lui fit cette demande sans hésiter dans la foi et sans curiosité, afin de s'assujettir à la volonté de Dieu et de suivre ponctuellement ses ordres. L'Ange l'assura que les hommes n'auroient point de part à cet ouvrage, mais que le Saint-Esprit formeroit lui-même en son sein l'enfant dont elle seroit la mère. Il lui découvrit en même temps ce qui étoit arrivé à Sainte Élizabeth, et l'assura que cette sainte femme, qui passoit pour stérile dans le monde, étoit déjà grosse de six mois, par un effet de la vertu toute puissante de Dieu, à qui rien n'étoit impossible. Lorsque la Sainte Vierge eut reçu de l'Ange l'éclaircissement qu'elle lui avoit demandé, et qu'elle eut su la manière en laquelle Dieu avoit résolu d'opérer en elle un si grand mystère, elle ne se crut plus obligée à autre chose qu'à témoigner à Dieu son parfait assujettissement. Ce qu'elle fit par ces paroles si humbles, et qui marquoient admirablement la disposition continuelle de son cœur : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. L'Ange aussitôt se sépara d'elle, la laissant dans la même humilité au dedans, sans que ces grandes nouvelles l'eussent élevée, comme il la laissoit au dehors dans la même pauvreté. Ce fut en ce moment que le Fils de Dieu s'incarna dans son chaste sein, et ce moment est un des moments que l'Église a sujet d'honorer dans toute la suite des siècles, pour n'oublier jamais qu'il a été pour elle la source de toutes les grâces et le principe de tous les mystères.



La Sainte Vierge va visiter sa cousine Élisabeth.

La même année 3999.

Après que la Sainte Vierge se fut humiliée devant Dieu de la grâce singulière qu'elle venoit d'en recevoir par l'incarnation de son Fils, elle apprit, en s'humiliant ensuite devant les hommes, que ceux que Dieu favorise davantage sont plus obligés à être humbles, et que toute faveur nouvelle de Dieu porte avec soi une nouvelle tentation d'orgueil, à moins qu'on ne s'y oppose d'abord par un abaissement du fond du cœur. Car, sans s'arrêter à considérer cette haute qualité où elle venoit d'être élevée, elle entreprit au contraire un voyage assez pénible, pour aller visiter sa cousine Élizabeth, et lui témoigner sa joie de ce que Dieu l'avoit enfin favorablement regardée, en la délivrant de l'opprobre d'une longue stérilité. Jésus-Christ, qu'elle voyoit déjà humilié dans ses entrailles, sembloit lui apprendre à dire dès lors ce qu'il a dit depuis lui-même : Qu'il falloit qu'elle accomplît toute justice, et qu'elle se soumît à tous les devoirs de l'humilité. Mais lorsqu'elle ne pensoit qu'à s'abaisser profondément sans rien découvrir

à sa cousine de la grande grâce qu'elle avoit reçue, Dieu fit lui-même ce que sa modestie et son amour pour le silence n'avoient pas voulu faire. La présence de Jésus-Christ qu'elle portoit dans son sein, agit si puissamment sur Saint Jean, qu'il témoigna qu'avant que de naître, il étoit déjà capable non-seulement de raison, mais même d'adoration. Car, étant devenu le premier adorateur de Jésus-Christ, il lui rendit ce culte intérieur avec un tressaillement d'alégresse qui, ayant produit la même impression dans sa mère, le fit entrer dès lors dans l'exercice de sa charge de Précurseur du Sauveur du monde. Sainte Élizabeth s'écria de joie, et se sentant confuse de voir venir à elle celle qu'elle commençoit à regarder comme la Mère de son Seigneur, elle lui donna de grandes louanges, et elle admira la fermeté de sa foi. Mais la Vierge, qui ne s'étoit pas élevée de ce que l'Ange lui avoit dit, ne s'éleva pas non plus de ce que lui dit sa cousine : elle regarda Dieu comme l'auteur de ses biens, et son humilité comme le canal qui les avoit attirés; et elle prononça cet excellent Cantique, qu'on peut appeler la gloire des humbles et la confusion des superbes. La Sainte Vierge étant ainsi devenue la mère de Saint Jean-Baptiste, plus qu'elle ne le fut ensuite de Saint Jean l'Évangéliste, et l'ayant sanctifié et comme engendré spirituellement dans le ventre de sa mère par sa parole, animée du Verbe qu'elle portoit en son sein, elle demeura trois mois entiers avec Sainte Élizabeth, pour donner lieu aux opérations de Jésus-Christ dans Saint Jean, et pour faire croître en lui de plus en plus cette première infusion de la grâce qui le disposa peu à peu à cette vie si divine qu'il mena depuis dans les déserts, et à cette fidélité avec laquelle, après avoir adoré Jésus-Christ en secret dans le ventre de sa mère, il l'adora ensuite devant les hommes, et mit toute sa joie à s'humilier en sa présence. Ces trois mois étant accomplis, et la naissance de Saint Jean étant proche, la Sainte Vierge se retira, lorsqu'il sembloit qu'elle eût dû venir si elle eût été absente, afin de participer à cette grande joie que cette naissance causa dans le monde, et dont l'Église encore aujourd'hui conserve de si grandes marques. Mais la Sainte Vierge fit voir alors qu'elle suivoit en toutes choses les mouvements de l'Esprit de Dieu : et comme elle étoit venue chez Sainte Élizabeth dans le moment qu'il avoit marqué, elle s'en retourna de même lorsqu'il le voulut, sans prendre garde aux coutumes des hommes, dont les lois sont souvent opposées à celles de Dieu. Elle nous apprit encore, par cette conduite, à nous retirer et à nous cacher, après les grandes œuvres de charité que nous avons faites en faveur de notre prochain, et à désirer de paroître n'y avoir eu aucune part, afin de rendre à Dieu tout ce qui est à lui, et de ne prendre pour nous que l'humiliation et la confusion de n'avoir pas été un canal de ses grâces qui fût assez pur pour n'y rien mêler d'étranger, lorsqu'après être descendues de lui dans nous, elles ont passé de nous dans les autres.



Jésus-Christ naît de la Vierge Marie dans Bethléem.

L'an du Monde 4000. Avant l'Ère commune 5. De la naissance de J. C. 1.

La Sainte Vierge, étant retournée chez elle, de la maison de sa cousine Sainte Élizabeth, apprit bientôt que les grandes grâces que Dieu fait ici aux Saints sont souvent jointes à de grandes afflictions. Car sa grossesse commençant à paroître, Saint Joseph fut forcé en quelque sorte, contre tant de témoignages qu'il avoit de la pureté de Marie, d'attribuer à l'ouvrage du péché ce qui n'étoit que l'ouvrage du Saint-Esprit. La Sainte Vierge, qui ne pouvoit ignorer ce qui se passoit, demeura ferme néanmoins dans son silence, et fit voir dès lors combien il est important de garder le secret dans les ouvrages de Dieu. Elle aima mieux passer dans l'esprit de son mari pour une femme adultère, que de manquer en ce point de fidélité à Dieu, à qui elle abandonna le soin de sa réputation et de sa vie. Mais Saint Joseph, qui étoit juste, ne voulut pas rendre publique la faute qu'il soupçonnoit en sa femme, et donna un grand exemple aux hommes de tenir cachés les défauts de ceux à qui nous devons du respect et de l'amitié. Il résolut

seulement de la quitter, pour témoigner au moins en cette manière, qu'il ne consentoit pas au mal qu'il appréhendoit dans une personne qui lui étoit chère. Mais lorsqu'il étoit près de le faire, Dieu l'arrêta, et l'avertit durant la nuit, par un Ange, qu'il ne craignît point de prendre avec lui Marie sa femme : il lui découvrit le secret de cet Enfant divin, et lui ordonna de lui donner, à sa naissance, le nom de Jésus. Saint Joseph, fortifié par les paroles de l'Ange, apprit combien l'homme devoit être réservé dans ses jugements, et combien il étoit obligé de juger toujours favorablement des personnes de piété, malgré toutes les apparences qui leur seroient peu favorables. Il crut ce que l'Ange lui avoit dit, et il mérita d'être appelé le Père de Jésus-Christ, en imitant cette grande foi par laquelle la Sainte Vierge étoit devenue sa Mère. Lorsque le temps de l'accouchement fut proche, Dieu, pour tirer la Sainte Vierge de Nazareth qui étoit le lieu de sa demeure ordinaire, et la faire venir à Bethléem où les Prophètes avoient prédit que le Messie devoit naître, permit que l'édit de l'empereur Auguste, qui vouloit satisfaire sa vanité ou son avarice dans le dénombrement des familles de son Empire, remuât en quelque sorte tout le monde pour faire venir la Sainte Vierge à Bethléem avec son mari, qui étoit de cette ville et de la famille de David. Elle ne considéra point les incommodités d'un si long voyage dans un temps fâcheux et dans une grossesse si avancée : mais obéissant à cet ordre de l'Empereur avec le même respect que si un Ange ou Dieu même lui eût commandé ce voyage, elle apprit aux hommes à regarder Dieu uniquement dans les hommes, qui ne sont que ses instruments et sous lesquels il se cache. Lorsqu'ils furent arrivés à Bethléem, tout le monde refusa de les loger, parce que les hôtelleries étoient pleines. Et ce fut ainsi que Jésus-Christ, voulant comme se hâter de nous donner, dès sa naissance, un exemple d'humilité en souffrant les rebuts des hommes, ne dédaigna pas de naître dans une étable, pour nous apprendre à mépriser toute la magnificence du monde, par l'aversion qu'il en a eue lui-même. C'est la disposition qu'il inspira à la Sainte Vierge, qui reçut les rebuts de ceux de Bethléem, comme elle avoit reçu les ordres d'Auguste, et qui n'eut, dans les uns et dans les autres, que la vue de Dieu, à qui elle obéissoit dans la personne d'un hôtellier, comme elle avoit fait dans celle d'un Empereur. Elle demeura très satisfaite d'accoucher de Jésus-Christ dans une étable. Elle comprit qu'il falloit que cette pauvreté le cachât aux hommes et aux démons, et que la dureté de ce peuple de Bethléem étoit nécessaire aux desseins de Dieu. Les Saints Pères nous enseignent qu'il n'y a rien de si instructif que cet anéantissement du Fils de Dieu, et que toute la beauté des créatures ne doit pas tant nous porter à l'adorer que ce divin rabaissement. Nous devons apprendre principalement, de cette enfance de Jésus-Christ, que nous n'avons pas moins besoin à tout moment du secours de Dieu, qu'un enfant nouvellement né a besoin du secours des hommes.



Un Ange annonce la naissance de Jésus-Christ aux Pasteurs.

La même année de la naissance de J. C. 1. Avant l'Ère commune 4.

Jésus-Christ, ayant sanctifié le monde par sa naissance, fit voir, par le choix des premières personnes à qui il la voulut faire savoir, qu'il cachoit dès lors ses mystères aux grands et aux sages, et qu'il ne les révéloit qu'aux petits. Dans la nuit même où la Sainte Vierge l'enfanta, il y avoit assez près de là des pasteurs qui, veillant à la garde de leurs troupeaux, marquoient, selon Saint Grégoire, le devoir des vrais Pasteurs de l'Église, et ce que produiroit un jour dans ces personnes l'exemple de Jésus-Christ, le vrai Pasteur. Ce fut à ces personnes qu'un Ange apparut tout d'un coup environné d'une grande clarté, qui marquoit cette grande lumière divine qui venoit de naître au monde. Il leur dit qu'il leur annonçoit une nouvelle qui combleroit de joie tout le peuple, et leur déclara que le Messie attendu depuis tant de temps, venoit de naître. Pour leur donner des marques certaines de la vérité qu'il leur disoit, il les envoya en Bethléem, que les Prophètes avoient prédit devoir être le lieu de la naissance du Sauveur; et cet

Esprit humble, ne rougissant point de l'humilité de son Maître et de son Dieu, dit hardiment à ces hommes grossiers et charnels, qu'ils trouveroient dans une crèche un enfant enveloppé de langes et de bandelettes ; que c'étoit celui-là qu'il leur annonçoit, et qui étoit toute l'attente d'Israël. Lorsque l'Ange eut cessé de leur parler, il se joignit à lui une troupe innombrable d'Anges qui, par leurs cantiques, rendoient gloire à Dieu et annonçoient la paix aux hommes. Ces pasteurs, dissipant peu à peu la crainte dont ils avoient été frappés à la vue et aux paroles de l'Ange, résolurent de passer jusqu'à Bethléem, pour y voir cette merveille que Dieu y venoit de faire. Et se hâtant dans ce voyage, pour apprendre par leur promptitude qu'on ne doit point chercher Jésus-Christ avec froideur, ils trouvèrent Marie et Joseph et l'Enfant enveloppé de drapeaux dans une crèche, selon la parole de l'Ange. Cette bassesse extérieure ne les surprit point, et il est marqué, au contraire, qu'ils furent remplis eux-mêmes d'admiration, et qu'ils en remplirent tous ceux à qui ils dirent ce qu'ils avoient entendu de l'Ange. La Sainte Vierge, dans cette humilité profonde que Jésus-Christ même, humilié de la sorte devant ses yeux, lui faisoit encore aimer davantage, ne s'attendoit point à toutes ces merveilles, et se contentoit de cet état de bassesse où l'ordre de Dieu l'avoit réduite. Elle reçut cette consolation qu'il lui envoyoit, avec la même soumission qu'elle avoit reçu les rebuts de Bethléem ; et écoutant très attentivement tout ce que les pasteurs lui disoient, elle ne dédaigna pas d'apprendre d'eux ce qu'elle ne savoit pas, et fit en cela rougir ces esprits superbes qui dédaignent souvent d'apprendre des Ministres de Dieu ce qu'ils ignorent. Elle nous apprend aussi, par le soin qu'il est marqué qu'elle eut de conserver toutes les paroles des pasteurs, le sage ménagement que nous devons faire de toutes les paroles de Dieu, comme d'une chose infiniment précieuse. Mais particulièrement les Vierges chrétiennes doivent apprendre ici qu'après avoir renoncé à tout le monde pour Jésus-Christ, elles doivent faire leur trésor de sa parole, et s'en remplir le cœur avec une solidité qui ait du rapport à celle de la Sainte Vierge. C'est principalement par cet exercice saint qu'elles imitent sur la terre la vie des Anges, et qu'elles approchent de plus près de la vie intérieure de celle qu'elles doivent honorer comme le modèle de toutes les Vierges.



La Circoncision de Notre Seigneur Jésus-Chrirt.

La même année de la naissance de J. C. 1. Avant l'Ère commune 4.

Huit jours après la naissance de Jésus-Christ, la Vierge et Saint Joseph pensèrent à le circoncire, et nous donnèrent en ce point l'exemple d'une simplicité vraiment chrétienne qui ne raisonne point sur la loi de Dieu, et qui met toute sa piété à accomplir ponctuellement ce qu'elle ordonne. Car quoiqu'ils sussent très certainement que cet Enfant divin n'avoit rien qui méritât d'être circoncis, ils n'attendirent pas néanmoins un commandement particulier de Dieu pour se soumettre à cet ordre. Ils étoient si humbles, que l'ordre commun des Juifs leur suffisait pour faire en conscience devant Dieu la Circoncision de son Fils; nous apprenant, par ce grand exemple, combien nous devons éviter les interprétations de la loi de Dieu, et suivre sans raisonnement ce qu'elle commande. Mais si la Sainte Vierge et Saint Joseph sont si admirables, en se soumettant ainsi à la loi, il est bien plus admirable que Jésus-Christ ait voulu s'y soumettre lui-même. Car outre la douleur qu'il y a soufferte dans toute

l'étendue qu'il lui a plu, et d'une manière bien différente du commun des enfants, qui néanmoins mouroient souvent de douleur, il a bien voulu encore, après avoir déjà pris la ressemblance de la chair de péché, prendre dans cette chair la marque même du péché, pour l'effacement duquel la Circoncision avait été ordonnée. L'innocent voulut bien alors paroître pécheur, afin d'apprendre aux pécheurs à ne pas désirer de passer pour innocents, et à trouver sujet dans ce prodigieux abaissement de Jésus-Christ, de s'humilier devant Dieu et devant les hommes, en ménageant toutes les occasions de s'anéantir, et en souffrant de bon cœur toutes les injures. Dieu commença à faire paroître, en cette rencontre, ce qui s'est fait dans la suite de la vie de Jésus-Christ, qu'il a entremêlée d'humiliation et de gloire ; et après avoir abaissé Jésus-Christ par une Circoncision si pénible et si humiliante, il l'a relevé en lui donnant en même temps le nom admirable de Jésus, étant vrai ici, à la lettre, ce que dit l'apôtre Saint Paul : Que Dieu a relevé son Fils à une souveraine grandeur, et que pour récompenser son humilité profonde, il lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au seul nom de Jésus tout genou fléchisse dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus est le Seigneur. La dévotiou à ce saint Nom a commencé dès l'origine de l'Église ; et les pères, de race en race, ont appris à leurs enfants à mettre leur confiance dans ce saint Nom, et à l'invoquer avec une foi pleine d'amour, et en cette manière en laquelle, selon Saint Paul, tout homme qui l'invoque sera sauvé. Car, en invoquant Jésus comme notre unique Sauveur, nous reconnaissons, comme marquent les Saints Pères, que c'est lui seul qui nous sauve, et que nous ne nous sauvons pas nous-mêmes. Jésus-Christ n'a eu ce nom que parce que son Père le lui a donné avant même qu'il fût conçu dans le ventre de sa Mère, comme le marque l'Évangile. Il ne l'a point usurpé lui-même, et il ne se l'est point attribué. Nous ne devons donc pas lui ravir ce que son Père lui a donné comme sa plus grande gloire, et nous devons plutôt reconnaître, avec une humilité profonde, que nous ne lui apportons que nos plaies, et que c'est lui seul qui les guérit par le mérite de sa vie et de sa mort.

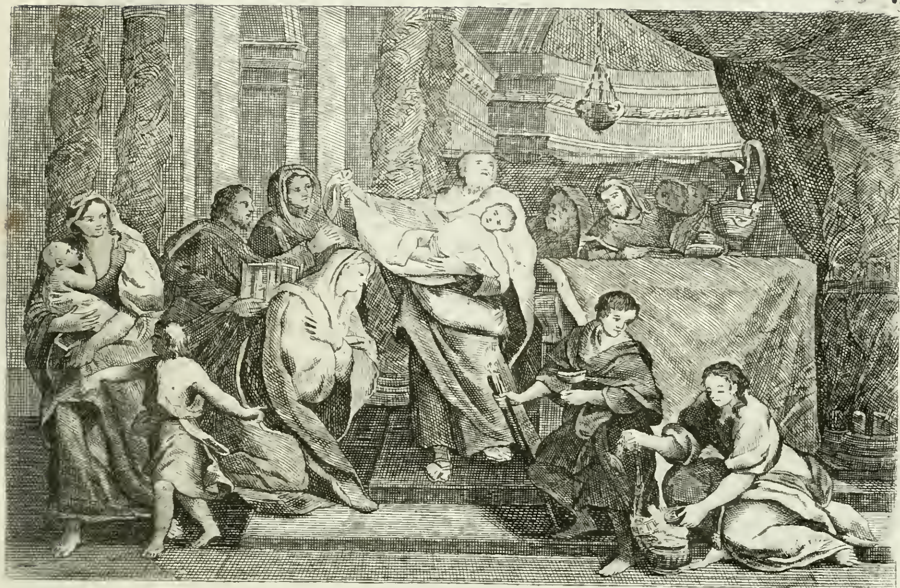


De l'adoration des Mages.

La même année de la naissance de J. C. 1. Avant l'Ère commune 4.

Jésus-Christ, étant né dans la Judée, fit aussi voir qu'il ne venait pas au monde seulement pour le peuple Juif, mais que sa grâce se répandrait aussi sur les Gentils, selon les promesses des Prophètes. Pour tirer ces peuples de l'idolâtrie et du culte des démons qu'ils adoraient, pendant que la seule Judée n'adorait que le vrai Dieu, il leur fit luire en naissant une étoile qui représentait au-dehors la grâce qu'il répandait intérieurement dans leurs cœurs. Les Mages ayant aperçu cette étoile dans l'Orient, et reconnoissant qu'elle marquoit la naissance du souverain Roi des Juifs, vinrent avec des présents dans la Judée pour lui rendre leurs hommages. Le Roi Hérode, qui avait usurpé la domination sur ce peuple, fut troublé lorsqu'il entendit parler d'un nouveau Roi des Juifs; et toute la ville de Jérusalem, qui mettoit sa dévotion à attendre le Messie, ne put apprendre la nouvelle de sa naissance sans être aussi dans le trouble. Ce Prince assembla aussitôt tous les Prêtres et les Anciens du peuple, et il leur

demanda en quel lieu le Christ devait naître. Ces personnes intéressées à qui la science ne servoit qu'à les rendre plus criminels, montrèrent, par le peu de soin qu'ils eurent ensuite d'aller chercher Jésus-Christ, que ce n'étoit que pour le vendre à Hérode qu'ils lui découvrirent que Bethléem était le lieu où il devoit naître ; et lui citant le passage d'un prophète, ils en supprimèrent malicieusement la fin, qui eût fait voir clairement à Hérode que cet enfant étoit Dieu, et qui lui eût peut-être fait perdre l'envie de le persécuter. Hérode, ayant su cela des Prêtres, appela en secret les Mages, et s'informa de cette étoile qui leur étoit apparue. Ils lui répondirent à tout sans rien craindre. Ils furent sans aucun trouble au milieu d'une ville toute émue et dans un péril si grand de la mort, parce que Dieu qu'ils avaient suivi dans ce voyage les soutenaient dans une entreprise qui venoit toute de lui. Mais ce Prince hypocrite, couvrant le dessein qu'il avait eu de tuer cet Enfant, qu'il étoit forcé de reconnoître pour un Dieu, cacha ce déicide qu'il méditait sous les paroles d'une adoration feinte, et dit aux Mages qu'ils cherchassent cet Enfant, afin qu'ensuite ils lui en vinssent dire des nouvelles et qu'il allât aussi l'adorer. Les Mages sortirent de Jérusalem, sans pénétrer les noirs desseins de ce tyran ; et revoyant leur étoile, ils furent remplis de joie, et allèrent dans la maison où elle les conduisoit. Y étant entrés, ils trouvèrent l'Enfant avec sa mère ; ils se prosternèrent pour l'adorer sans s'arrêter à cette pauvreté extérieure qu'ils voyoient, et ils lui offrirent des présents mystérieux, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Dieu ne voulut pas ensuite qu'ils retournassent à Hérode, comme ils le lui avoient promis, parce qu'ils ne connoissoient pas ses artifices ; mais il se joua de la fausse sagesse de ce tyran, et avertit les Mages dans un songe qu'ils prissent un autre chemin pour s'en retourner en leur pays. Ce fut ainsi, comme remarque Saint Augustin, que la lumière des Gentils fit voir quel étoit l'aveuglement des Juifs même. Des étrangers viennent chercher Jésus-Christ dans un pays éloigné, et l'adorent encore enfant ; et les Juifs, qui étoient son peuple, le traitent avec outrage, dès qu'ils savent sa naissance. Ainsi Jésus-Christ se cache plus en cette rencontre qu'il ne se découvre ; et nous devons bien prendre garde que, comme il suit cette même conduite dans tous les siècles, il ne se cache à nous pendant qu'il se découvre aux autres. Cette étoile a passé, dit ce Saint Père ; elle a montré celui qu'elle marquoit, et on ne l'a plus vue ensuite. Mais la lumière de l'Evangile lui a succédé. Ceux qui seront fidèles à la suivre, trouveront Jésus-Christ humble. Ils l'adoreront au milieu d'un peuple qui le possède sans le connoître ; et après avoir évité la colère des ennemis, que leur foi pourra leur attirer, ils goûteront en paix, comme les Mages, le souvenir de la grâce que Dieu leur a faite en les choisissant d'entre tant d'autres pour les faire passer des ténèbres à la lumière, et pour les rendre les vrais adorateurs du Sauveur.



La Sainte Vierge offre Jésus-Christ au Temple.

La même année de la naissance de J. C. 1. Avant l'Ère commune 4.

Quarante jours après la naissance du Fils de Dieu, la Sainte Vierge, étant trop humble pour se dispenser de la loi qui ordonnoit au commun des femmes de se purifier, voulut bien se soumettre à une loi dont elle n'avoit aucun besoin, comme Jésus-Christ son Fils s'était soumis à celle de la Circonsision, lui qui étoit la sainteté même. Après un enfantement si divin, qui ne l'avoit rendue que plus pure et plus vierge, elle alla au Temple avec son Fils, prenant plaisir à se confondre avec le commun des femmes, pour apprendre à toutes celles qui voudroient l'imiter à suivre en toutes choses l'ordre qui a été établi, sans en chercher de dispense. Comme la loi obligeoit d'offrir à Dieu tous les premiers-nés, et de les racheter par l'offrande de quelques animaux, ce fut alors que Jésus-Christ, étant offert par sa Mère, s'offrit intérieurement à son Père, et lui présenta, pour la première fois, dans son saint Temple, une hostie digne de lui. Dieu ne permit pas qu'une action si divine demeurât cachée. Il y avoit

dans Jérusalem un très saint vieillard, nommé Siméon, qui étoit juste et rempli du Saint-Esprit, et à qui l'Évangile rend ce témoignage, qu'il attendoit la consolation d'Israël. Ce saint homme ayant été poussé de venir au Temple par un mouvement de l'Esprit qui était en lui, reconnut Jésus-Christ lorsque ses parents l'offroient à Dieu selon la loi, et vit ainsi accomplie la promesse que Dieu lui avoit faite, qu'il ne mourroit point avant que de voir le Sauveur que Dieu devoit envoyer au monde. Aussitôt que la lumière de sa foi lui eut découvert ce Dieu caché sous la foiblesse d'un si petit corps, il le prit entre ses bras, et étant transporté d'une sainte joie, il rendit grâce à Dieu de ce qu'il voyoit, par un excellent Cantique, où il proteste qu'il mourra en paix à l'avenir, parce que ses yeux avoient vu le Sauveur du monde, et cette lumière qui s'alloit répandre non-seulement sur les Juifs, mais encore sur toutes les nations de la terre. Lorsque la Sainte Vierge et Saint Joseph admiroient ce que ce saint vieillard leur disoit, et qu'il les entretenoit de ce qui devoit arriver au Fils de Dieu dans la suite des temps, et de la douleur qui transperceroit le cœur de Marie, une sainte veuve survint encore au Temple, et joignit une louange publique qu'elle rendit au Seigneur à celle que Siméon lui avoit déjà rendue. Sa vie exemplaire donnoit de l'autorité à ses paroles. Car s'étant rendue comme le modèle de toutes les veuves, après sept années de mariage, elle avoit passé le reste de sa vie jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, toujours dans les jeûnes et dans les prières sans sortir du Temple. Et étant si sainte dans un siècle aussi corrompu qu'étoit alors celui des Juifs, elle nous a appris que pour servir Dieu dans un temps où il y en a peu qui le connoissent, il faut le servir parfaitement, afin d'être assez fort pour ne se pas laisser emporter au torrent du monde. Ce fut ainsi que se termina la Purification de la Sainte Vierge et la Présentation de son Fils au Temple, dans laquelle elle a donné à tous les parents chrétiens une instruction qui doit être le fondement de toute leur piété. Car comme ils n'ont rien de plus précieux que leurs enfants, ils doivent, s'ils les aiment véritablement, les offrir à Dieu, et principalement ceux d'entre eux qui sont les plus accomplis, et qu'ils aiment avec plus de tendresse. Ils doivènt craindre que tout autre amour qu'ils auront pour eux, ne soit la perte de ceux qu'ils aiment. Et ils ne peuvent bien conserver ce dépôt que Dieu leur a mis entre les mains, et dont il leur demandera un si grand compte, s'ils ne travaillent à le lui offrir sans cesse, et à lui témoigner qu'ils regardent leurs enfants comme étant plus à Dieu qu'à eux-mêmes.



Fuite de Jésus-Christ en Égypte. Meurtre des Enfants.

La même année de la naissance de J. C. 1. Avant l'Ère commune 4.

Le roi Hérode, attendant toujours les Mages pour savoir d'eux ce qu'ils auroient pu découvrir, crut, lorsqu'ils ne revenoient point, qu'ils s'étoient joués de lui, et il attribua à un mépris de sa personne ce qu'ils n'avoient fait que par l'ordre de Dieu même. C'est pourquoi il entra dans une étrange colère ; et lorsqu'il entendit parler des merveilles que l'on avoit dit de cet Enfant qui avoit été offert au Temple, il fit paroître ouvertement le dessein de tuer Jésus-Christ, qu'il avoit dissimulé jusqu'alors. Il résolut de perdre cet Enfant, à qui on donnoit déjà le nom de Roi, de peur que les Juifs, le reconnoissant pour leur maître, ne lui ôtassent la couronne que son ambition avait usurpée. Dieu, qui prévoyoit les emportements de ce prince, ne les voulut pas arrêter, et il aima mieux confondre sa vaine sagesse en rendant tous ses desseins inutiles. Il envoya un Ange dire pendant la nuit à Saint Joseph, lorsqu'il ne pensoit qu'à s'en retourner de Jérusalem à Nazareth pour y demeurer, qu'il prît promptement l'Enfant et sa Mère, parce qu'Hérode l'alloit faire chercher de toutes parts pour le

perdre. Saint Joseph nous donna en cette rencontre le modèle d'une admirable obéissance. Car sans raisonner sur ce que l'Ange lui disoit, il prit au moment même Jésus et la Sainte Vierge, qui ne s'excusa point sur un temps aussi peu propre qu'étoit le milieu de la nuit, ni sur la difficulté de ce voyage pénible dans toutes ces circonstances, pour aller dans une terre inconnue et abandonnée à l'idolâtrie, sans que l'Ange se fût adressé à elle-même pour lui en apporter l'ordre. Ils ne pensèrent l'un et l'autre qu'à sauver Jésus-Christ de la fureur d'Hérode, et l'amour qu'ils avoient pour lui leur fit embrasser avec joie tout ce qui le pourroit tirer d'un si grand péril. Ils allèrent donc dans cette terre ennemie de Dieu, pour y trouver la sûreté qu'ils ne trouvoient pas parmi un peuple qui en avoit été délivré par tant de miracles. Dieu permit alors cette fuite pour consoler ceux qui seroient à lui, que la peur pourroit obliger de fuir dans des occasions semblables; et il apprit ainsi à l'Église que lorsque les persécutions des grands sont violentes, on peut, à l'exemple de Jésus-Christ même, se dérober à leur fureur, en se cachant et en se retirant dans quelque terre étrangère. Jésus donc étant en sûreté, Dieu laissa ensuite agir Hérode dans toute l'étendue de sa fureur. Et ce Prince, par une cruauté dont les peuples les plus barbares auroient eu horreur, fit mourir tous les petits enfants de Bethléem et des lieux voisins, qui étoient au-dessous de deux ans, afin d'envelopper dans cette ruine commune celui qui, sans qu'il le connût, lui donnoit déjà tant de frayeur. C'est à quoi se réduisit la malheureuse politique de ce Prince, qui passoit alors pour le plus grand esprit de son temps. Un enfant pauvre le fit trembler, et il employa inutilement pour le perdre toute son adresse et toute sa violence. L'entreprise qu'il fit contre cet enfant le rendit vraiment déicide, et il devint l'image de ceux qui veulent étouffer Jésus-Christ dans les ames pour se conserver une vaine gloire parmi les hommes. Mais c'est dans ses grandes passions que Dieu d'ordinaire exerce ses grands jugements, et qu'il punit divinement ceux qui le combattent, et qui se déclarent si ouvertement contre lui. C'est ainsi qu'il se rit en cette rencontre de la cruauté d'Hérode. Il s'en sert pour rendre éternellement heureux ceux que ce tyran vouloit perdre; et parmi ces meurtres de tant d'enfants, celui qu'on cherchoit seul dans ce grand carnage se sauve tout seul. On ne vit jamais mieux. que les méchants ne font du mal aux bons qu'autant qu'il plaît à Dieu de leur en donner le pouvoir. Et les Chrétiens doivent apprendre, de ces exemples, à ne regarder que Dieu dans les hommes, et à considérer leur haine ou leur amour comme des moyens dont il se sert pour l'exécution de ses ordres. Tout le monde ensemble ne peut rien contre ce qu'il a résolu de faire. Quand on est assez heureux pour connoître sa volonté, on n'a qu'à la suivre sans rien craindre; et s'il permet qu'il en arrive du mal, ce mal deviendra notre plus grand bien, comme la cruauté d'Hérode est devenue si avantageuse pour ces petits innocents, puisqu'en tuant leur corps il a sanctifié leurs ames, et a consacré leur mémoire dans la suite de tous les âges.



La Sainte Vierge perd Jésus-Christ, et le cherchant avec beaucoup de douleur, elle le retrouve dans le Temple.

L'an de la naissance de J. C. 2. Avant l'Ère commune 3. * L'an de l'Ère commune 8.

Après la mort d'Hérode, qui avoit voulu perdre le Sauveur dès sa naissance, Dieu, qui avoit fait aller Saint Joseph en Égypte pour éviter cette persécution, lui envoya un Ange pour lui commander de retourner dans la terre d'Israël; de sorte que Jésus-Christ n'a pas été un an entier en Égypte. Saint Joseph obéit à ce nouvel ordre avec la même promptitude qu'il avoit exécuté le premier, et vint demeurer dans la ville de Nazareth, pour éviter la fureur d'Archélaüs, fils d'Hérode, qui régnoit en Judée, et pour accomplir les prophéties qui avoient prédit que Jésus-Christ seroit appelé Nazaréen. L'Évangile ne marque rien de ce qui se passa depuis l'enfance du Sauveur jusqu'à son baptême, qu'une seule action qu'il fit étant âgé de douze ans. * La Sainte Vierge, qui, dans le culte intérieur et invisible qu'elle rendoit à Dieu, et dont les hommes ne pouvoient être témoins, n'omettoit aucune de toutes les pratiques

solides de la dévotion de son temps, alloit exactement tous les ans avec Jésus et Joseph, de Nazareth où elle demeuroit, à Jérusalem, à la fête de Pâque, selon l'ordonnance de la Loi. Lors donc que Jésus-Christ étoit âgé de douze ans, après que l'Octave de la Fête fut accomplie, ses parents s'en retournèrent à Nazareth, et Jésus-Christ, qu'ils croyoient être avec eux, demeura à Jérusalem. Ils firent une journée de chemin, et ils le cherchèrent le soir parmi leurs parents et les personnes de leur connoissance qui s'en retournoient avec eux. Mais ne l'ayant point trouvé, ils furent touchés d'une sensible douleur, et ils retournèrent le jour suivant à Jérusalem pour le chercher. Le troisième jour enfin, étant allés dans le Temple, ils l'y trouvèrent au milieu des Docteurs de la Loi, qui les interrogeoit et leur répondoit, et qui, les instruisant plus eux-mêmes qu'il n'apprenoit d'eux, les remplissoit d'admiration par la modestie de ses réponses. La Sainte Vierge fut surprise de le voir en cet état, et la joie qu'elle eut de le retrouver, succédant à la douleur qu'elle avoit eu de sa perte, elle se plaignit doucement de ce qu'il les avoit traités de la sorte, et lui représenta la peine qu'ils avoient eue en le cherchant. Pourquoi me cherchiez-vous, leur dit Jésus-Christ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je me trouve partout où les intérêts de mon Père m'appellent? Et après cette parole, qui est d'une grande instruction pour les enfants que leurs parents veulent retirer du service de Dieu où ils se sentent intérieurement appelés, il est marqué dans l'Évangile qu'il retourna aussitôt avec ses parents à Nazareth, et qu'il leur obéissoit en toutes choses. Saint Augustin représente souvent ce modèle aux enfants, pour leur apprendre et pour leur faire aimer même l'obéissance qu'ils doivent à leurs pères. Tout le monde, dit ce Saint, étoit soumis à Jésus-Christ; et Jésus-Christ, à qui tout obéissoit, obéit lui-même à ses parents. Celui qui avoit en lui une liberté divine, ne s'en sert que pour être plus soumis. Mais les parents aussi n'ont pas moins à s'instruire dans cette histoire; et cette douleur avec laquelle la Sainte Vierge cherche son Fils qu'elle avoit perdu, leur fait voir ce qu'ils doivent faire lorsque leurs enfants se séparent d'eux, non pour aller dans le Temple comme Jésus-Christ, mais pour se perdre dans le monde; et avec combien de larmes ils doivent tâcher alors de retrouver ce dépôt qu'ils ont reçu de Dieu même. Ils sont à plaindre s'ils s'affligent de tout autre chose, et ils doivent tout quitter, comme la Sainte Vierge, pour demander à Jésus-Christ qu'il cherche lui-même avec eux leurs enfants s'ils sont égarés, et qu'il les ressuscite s'ils sont déjà morts.



Jésus-Christ vient trouver Saint Jean, et reçoit de lui le baptême.

L'an de l'Ère commune 28. * L'an de l'Ère commune 30.

Trente-deux ans s'étant passés depuis la naissance de Jésus-Christ, et Dieu voulant le tirer enfin de sa vie obscure et cachée pour le manifester au monde, il commença par tirer du désert Saint Jean qu'il avoit destiné pour être son Précurseur. Ce Saint donc sortant tout d'un coup du fond de sa solitude, où il avoit vécu comme un Ange couvert d'un corps, parut sur le bord du Jourdain, où il prêcha la pénitence et baptisa tous ceux qui venoient à lui. L'éclat de sa vertu et de sa vie si austère n'eut besoin d'aucun miracle pour le faire croire; et tout le monde regardant ce Saint comme étant quelque chose de plus qu'un homme, on commençoit à croire que c'étoit peut-être le Messie, et à témoigner, par cette pensée, qu'on le préféroit à tous les autres Prophètes qui avoient paru avant lui, dont on n'avoit jamais porté un jugement si avantageux. Lors donc que toute Jérusalem alloit fondre dans le désert pour écouter ce saint Précurseur et se faire baptiser, Jésus-Christ y alla aussi lui-même *, et se cacha parmi

la foule des autres par une humilité dont nous devrions rougir, puisque nous cherchons tant de détours et tant d'adresses ingénieuses pour nous distinguer du reste des hommes, et pour affecter des singularités superbes. Mais lorsque Jésus-Christ se rabaissoit de a sorte, Dieu le releva, et il sut bien le discerner du milieu de ceux parmi lesquels il se confondoit. Car Saint Jean, étant frappé d'un profond respect, ne put presque se résoudre à verser de l'eau sur le Sauveur pour le baptiser. Lui qui faisoit trembler les premiers d'entre les Docteurs de la Loi, et qui les bannissoit même de son baptême, dit au contraire à Jésus-Christ que c'étoit lui qui le devoit baptiser, et qu'il le couvroit de confusion en voulant qu'il le baptisât. Jésus-Christ ne lui répondit autre chose sinon qu'il falloit qu'il s'humiliât jusque-là, et qu'en l'état où il étoit il devoit accomplir tous les devoirs de la justice. Aussitôt qu'il fut baptisé, le Ciel s'ouvrit, et Dieu fit descendre le Saint-Esprit sur Jésus-Christ d'une manière visible et en forme d'une colombe qui se reposa sur sa tête. En même temps on entendit une voix du Ciel qui rendit ce témoignage : C'est là mon Fils bien-aimé en qui je trouve toutes mes délices. Jésus-Christ se retira aussitôt pour se cacher ; mais Saint Jean continua de parler de lui à tout le monde. Toute sa passion fut de bien persuader aux hommes que Jésus-Christ étoit le Messie tant de fois promis et tant désiré, et que pour lui il n'étoit rien ; et il dit clairement qu'il falloit qu'il diminuât, et que Jésus-Christ crût toujours de plus en plus. La gloire de Jésus-Christ, comme marquent les Saints Pères, a eu pour principe cette humilité prodigieuse qu'il fait paroître ici dans son baptême. Un Dieu se rabaisse sous un homme, pour réparer en quelque sorte l'outrage que l'homme avoit fait à Dieu lorsqu'il voulut s'égaler à lui. Jésus-Christ, étant le plus grand de tous, s'humilie plus que tous. Il est l'innocence même, et il veut bien recevoir un baptême qui le déclare pécheur. Il apprend ainsi aux hommes à ne point affecter de paroître innocents lorsqu'ils sont coupables, et à souffrir de passer pour ce qu'ils sont, afin que cet humble aveu de leurs fautes devienne la guérison de leurs plaies.

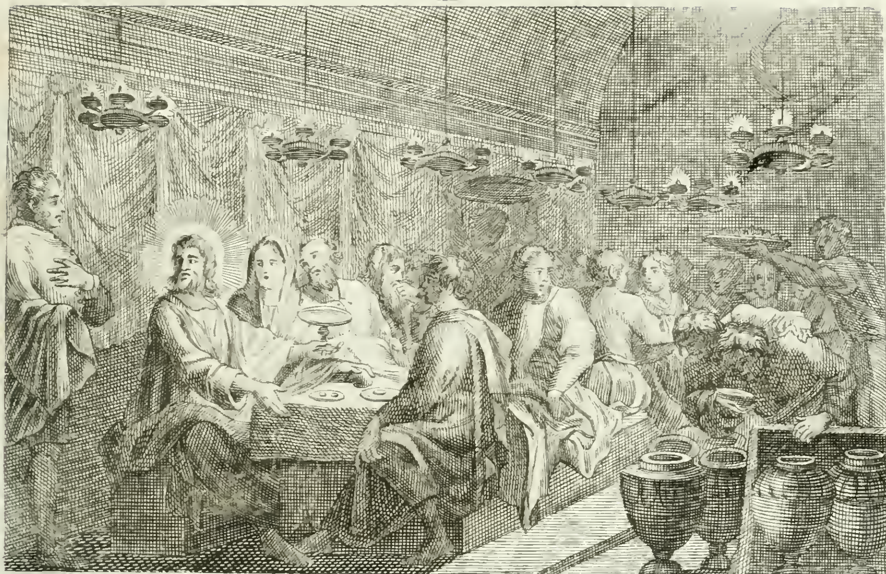


Jésus-Christ est conduit dans le désert. Il jeûne quarante jours et quarante nuits. Il est tenté par le démon.

La même année de l'Ère commune 30.

Aussitôt que Jésus-Christ fut baptisé, il apprit en sa personne à tous les fidèles, quelle devoit être leur vie après le baptême, et qu'ils devoient se préparer ensuite à la tentation et à la souffrance. Il se retira dans le désert, où plutôt il y fut emporté par le Saint-Esprit. Étant dans cette solitude, qu'il accompagna d'un jeûne de quarante jours et quarante nuits, il y fut tenté par le démon. Cet esprit superbe, ne pouvant croire qu'un Dieu fût caché sous cette bassesse extérieure, après avoir épuisé en vain toutes ses tentations secrètes pour l'éprouver, résolut enfin de faire un dernier effort, et de l'attaquer sous une forme visible. Il s'approcha de lui avec d'autant plus d'adresse qu'il paroissoit agir simplement, et sans découvrir le dessein qu'il cachoit en lui-même; il dit à Jésus-Christ : Si vous êtes Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain. Jésus-Christ, à cette parole, se tint aussi caché que le démon tâchoit de

l'être. Il se contenta de lui répondre par ce passage de l'Écriture : Que l'homme ne vivoit pas de pain seul, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Et il apprit ainsi à tous les Chrétiens qu'ils ne doivent craindre ni la faim ni la mort même ; et que s'ils ne se nourrissent dans l'ame de la parole de Dieu, ils sont morts ou en grand danger de mourir, quoiqu'ils paroissent vivants aux yeux des hommes. Le démon ne se rebuta point ; et voyant que le désert étoit un lieu favorable pour vaincre le Sauveur, il l'en retira : et ce qui est seulement horrible à penser, il le transporta au haut du Temple, et lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, précipitez-vous en bas. Et abusant malicieusement de l'Écriture, il ajouta ; Car il est écrit : Dieu a ordonné à ses Anges d'avoir soin de vous et de vous recevoir entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. Le Fils de Dieu qui nous fait voir qu'ayant été victorieux dans la première tentation, on devoit espérer de l'être aussi dans les autres, répondit au démon, avec la même simplicité que la première fois, par un passage de l'Écriture : Il est écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Cette réponse si sage confondit l'orgueil du démon et irrita sa colère. Il ne garda plus ce respect extérieur qu'il avoit témoigné d'abord ; et au lieu qu'il avoit traité au commencement Jésus-Christ comme Fils de Dieu, il voulut qu'il l'adorât lui-même comme Dieu, et lui promit pour cela de lui donner tous les royaumes du monde, dont il lui fit voir l'éclat et la gloire. Jamais l'insolence du démon ne monta plus haut. Il en avoit moins témoigné envers les plus grands Saints : il se contentoit de leur nuire comme à Job ; mais il n'exigeoit pas d'eux qu'ils l'adorassent comme il l'exigea de Jésus-Christ, dont il connoissoit l'excellence par sa résistance même. Mais cette imprudence extrême fut aussi repoussée de Jésus-Christ par la fermeté de ses paroles : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Cette réponse si forte de Jésus-Christ mit le démon en fuite, et les Anges s'approchèrent de lui et le servirent. Cette tentation de Jésus-Christ a toujours été l'instruction et la consolation de tous les Saints. Aimons, disent-ils, la retraite, le jeûne et la prière, et le démon ne nous pourra nuire. Méditons avec une foi vive la parole de Dieu, et elle sera pour nous ce bouclier divin qui repousse toutes les flèches brûlantes de notre ennemi. Mettons notre confiance en Jésus-Christ, tenté et victorieux du tentateur, et toutes ses tentations ne serviront qu'à fortifier notre vertu et a multiplier nos couronnes.



Premier miracle de Jésus-Christ, qui changea l'eau en vin aux noces de Cana.

La même année de l'Ère commune 30. Première de la prédication de J. C.

Jésus-Christ, ayant rempli de confusion le démon, qui l'avoit tenté dans la solitude, sortit de ce désert par le mouvement du même Esprit qui l'y avoit fait aller, et commença à se manifester aux hommes. Il vint d'abord vers le Jourdain, où demeuroit Saint Jean, qui, après avoir vu depuis peu ce qui s'étoit passé à son baptême, s'écria devant ses disciples : Que c'étoit là celui qui étoit l'Agneau de Dieu, et qui ôtoit le péché du monde. Deux de ses disciples, dont l'un étoit Saint André, entendant leur maître rendre un témoignage si avantageux au Sauveur, vinrent trouver Jésus-Christ. Ils lui demandèrent où il demeuroit ; il les fit entrer chez lui. Saint André, étant sorti de ce logis, rencontra Simon son frère, et lui dit, tout transporté de joie, qu'ils avoient trouvé le Messie, et le mena à Jésus-Christ, qui le regarda et lui prédit qu'il seroit appelé Pierre. Peu à peu le nombre de ceux qui écoutoient le Sauveur s'augmentant, sa réputation commença à croître, quoiqu'il n'eût encore

fait aucun miracle. Mais une rencontre particulière, et le besoin de quelques personnes, donnèrent lieu à celui-ci. Des noces s'étant faites en Cana, ville de Galilée, où étoit la Sainte Vierge, Jésus y fut appelé avec ses disciples. Mais le vin manquant, ce besoin montra quelle étoit la tendresse de la Sainte Vierge. Car étant persuadée de la toute-puissance de son Fils, aussi bien que de sa charité, elle crut qu'il suffiroit de l'avertir de la nécessité où ces personnes se trouvoient pour lui donner lieu de la soulager. Elle ne fut pas trompée dans son espérance; et quoique Jésus-Christ semblât lui répondre d'une manière assez dure en apparence, il ne laissa pas de faire ce qu'elle désiroit. Il commanda qu'on remplît d'eau six grands vases qui étoient là, et ayant changé invisiblement l'eau en vin, il commanda qu'on en puisât et qu'on en portât au maître d'hôtel. Cet homme, surpris de l'excellence de ce vin miraculeux, appela le nouveau marié, et lui dit qu'il avoit fait le contraire de ce que font ordinairement tous les hommes, qui servent d'abord le vin le plus délicieux, et ensuite le mauvais. Ce fut ainsi, comme marque l'Évangile, que Jésus-Christ manifesta sa gloire, et que ces disciples commencèrent à croire en lui. On vit alors la charité de la Sainte Vierge, à qui on peut dire qu'on étoit redevable de cette merveille. Jésus-Christ voulut déclarer d'abord, par le premier de ses miracles et au commencement de sa prédication, que la grâce figurée par le vin seroit donnée à tous les élus, par les prières de sa Mère, dans tout le cours de l'Église, comme il avoit déclaré aussitôt après qu'il fut conçu dans elle, que ce seroit par son entremise qu'il sanctifieroit ses élus en sanctifiant par elle Saint Jean-Baptiste. Il lui donna depuis, étant sur la croix, son disciple bien-aimé pour être son fils, afin que tous les élus reconnoissent, en la personne de Saint Jean, qu'ils la doivent considérer comme leur mère. Ainsi, pour obtenir de Jésus-Christ ses grâces toujours nouvelles qui nous sont si nécessaires, et qui étoient figurées par le vin, il faut avoir recours à la Sainte Vierge, qui est la vraie médiatrice entre Jésus-Christ et nous, comme Jésus-Christ l'est entre Dieu et elle. Les deux vins dont il est parlé ici sont le vin du monde et le vin de la grâce Le diable présente le premier, qui est le meilleur au goût des hommes charnels qui s'enivrent de la douceur des plaisirs du monde, qui leur paroissent agréables d'abord, mais qui ne leur laissent ensuite que de l'amertume. Ce second vin, au contraire, est le vin du Ciel et le vin nouveau de l'homme nouveau, qui enivre heureusement l'ame, et qui assoupit en elle les sens et la raison humaine, en changeant l'homme dans le cœur par une conversion véritable, afin qu'étant comme mort à lui-même, il ne vive plus que pour Dieu, et ne goûte plus que les biens du Ciel.

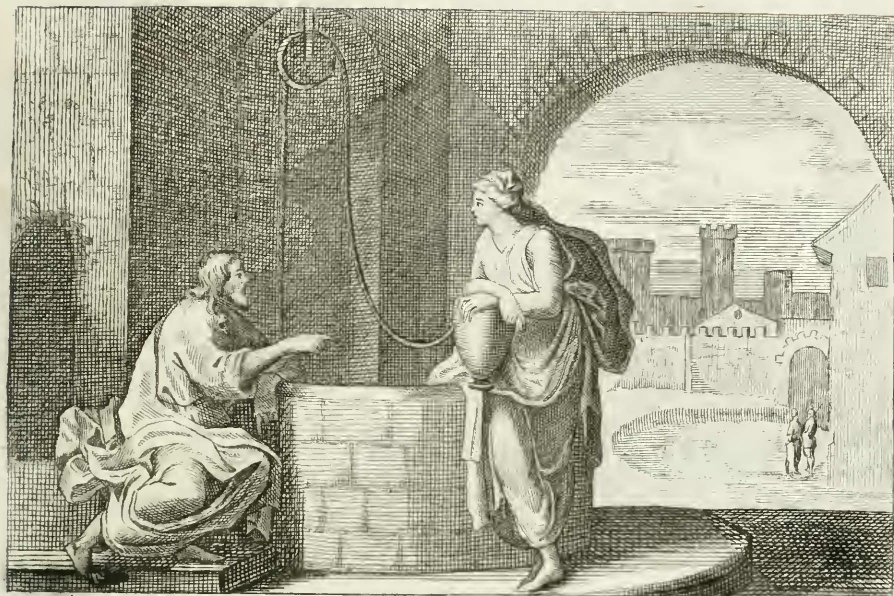


Nicodème vient trouver Jésus-Christ pendant la nuit.

La même année de l'Ère commune 30.

Le premier miracle de Jésus-Christ en Cana de Galilée ayant été suivi de beaucoup d'autres, la réputation du Sauveur commença peu à peu à se répandre dans le monde, et à passer même du peuple aux grands. Un des plus considérables d'entre les Juifs, nommé Nicodème, étant touché de tout ce qu'il apprenoit de Jésus, se résolut de s'éclaircir de la vérité par lui-même, et non sur le rapport des autres. Mais prévoyant, par sa sagesse naturelle, que ce nouveau Prophète auroit de grands ennemis, comme en avoient toujours eu tous les autres, il crut ne pas devoir trop se déclarer, et jugea qu'il seroit plus sûr de ne l'aller trouver que pendant la nuit. Il témoigna à Jésus-Christ qu'il croyoit très certainement qu'il étoit un Maître envoyé de Dieu, et qu'on n'en pouvoit pas douter après ce grand nombre de miracles qu'il faisoit sans cesse. Mais le Sauveur apprit en cette rencontre à ses serviteurs à ne pas se laisser éblouir par les louanges des hommes; car après en avoir reçu de si grandes de Nicodème,

il ne perdit rien de sa liberté ordinaire. Et quoique Nicodème passât pour très habile dans la loi, il ne lui parla néanmoins que de l'humilité et de la simplicité chrétienne, en lui déclarant que si l'on ne renaissoit de nouveau, on ne pourroit avoir part à son Royaume. Ce Prince des Juifs ne put comprendre cette vérité, et fit voir alors que rien n'est si contraire à la foi que les grands raisonnements. Il s'informa de Jésus-Christ comment un homme pouvoit rentrer encore une fois dans le ventre de sa mère. Mais Jésus-Christ lui demanda comment lui, qui étoit maître dans Israël, pouvoit ignorer ces choses; et il fit voir bien sensiblement qu'il n'étoit, comme dit Saint Augustin, que le Docteur d'une lettre morte. Il lui parla des effets merveilleux du Saint-Esprit, dont on ne peut savoir ni d'où il vient, ni où il va, et qui souffle partout où il lui plaît. Il lui dit ensuite plusieurs autres choses semblables, qui firent comprendre à ce Prince de la loi, par la difficulté où il se trouvoit de les concevoir et de les croire, qu'il faut que Dieu, pour nous rendre ses disciples, ruine dans nous la folie de notre raison, qui ne peut rien croire si elle ne le voit. Jésus-Christ finit cet entretien en lui représentant le grand amour de Dieu pour les hommes, qui leur avoit donné son propre Fils pour les rendre éternellement heureux. Il lui fit voir que la principale cause du malheur des hommes étoit qu'ils fuyoient la lumière de la vérité, parce qu'elle les condamne, et qu'ils aiment leurs propres ténèbres, jusqu'à ce que Dieu leur donne de nouveaux yeux qui leur font haïr l'aveuglement de leurs passions, et aimer cette lumière qui vient de Dieu et qui les conduit à Dieu. Ce fut ainsi que le Sauveur renvoya ce Prince des Juifs, qui fit bien voir dans la suite que cet entretien ne lui avoit pas été inutile, et que la force de la parole de Dieu avoit fait impression dans son cœur. Car ayant fait paroître d'abord une sagesse un peu timide, en n'osant venir trouver Jésus-Christ que pendant la nuit, il eut assez de courage après pour soutenir publiquement son innocence en plein conseil, et pour déclarer, même à sa mort et après sa mort, qu'il ne prenoit aucune part à l'injustice qu'on avoit commise sur sa personne, en le faisant mourir par un supplice si cruel et si honteux. Et bien loin de refroidir alors sa charité envers Jésus-Christ, au contraire, il la redoubla, en apportant publiquement des parfums pour embaumer et ensevelir son corps. Il apprit ainsi, comme remarquent les Saints Pères, qu'il ne faut pas désespérer de la timidité de ceux qui n'osent encore se déclarer pour la vérité. Ces personnes foibles peuvent se cacher et se réserver quelque temps pour se nourrir en secret des vérités de Dieu et se fortifier dans le silence, afin de paroître ensuite lorsque Dieu leur en fera naître l'occasion.



Jésus-Christ convertit une femme Samaritaine.

La même année de l'Ère commune 30.

Lorsque Jésus-Christ commençoit déjà à être suivi, et que les miracles qu'il faisoit, joints aux témoignages que lui rendoit Saint Jean, lui attiroient un plus grand nombre de disciples que ce saint Précurseur n'en avoit eu, l'emprisonnement de ce saint homme survint tout d'un coup, qui obligea Jésus-Christ de s'éloigner. Comme il sembloit n'avoir plus rien à faire au monde après y avoir découvert Jésus-Christ, Dieu, pour l'en retirer promptement, le fit sortir de la solitude et venir à la Cour d'Hérode. Ce Prince, qui avoit entendu parler de sa vie si divine dans le désert, et qui le regardoit comme un Prophète, l'aimoit, selon que le marque l'Évangile; et son amour même ne se refroidissoit point par la liberté avec laquelle ce saint homme le reprenoit de son inceste. Mais le démon, qui ne pouvoit souffrir le bien que ce saint Précurseur du Sauveur pouvoit faire dans la Cour de ce Prince, eut recours à ses artifices ordinaires, et envenima contre lui l'esprit d'une femme qui le fit mettre

d'abord en prison, en attendant qu'elle poussât ses violences plus loin, et qu'elle couronnât la vie de Saint Jean par la gloire du martyre. Jésus-Christ, voulant céder d'abord à l'envie des Pharisiens qui avoient conseillé à Hérode de faire arrêter Saint Jean, se retira alors de la Judée, où il étoit venu, pour s'en retourner dans la Galilée. Il devoit passer par la Samarie; et y convertissant une femme Samaritaine, il fit voir que c'est souvent en fuyant la colère du monde qu'on gagne plus d'hommes à Dieu, et que c'est par les persécutions même que l'Église se multiplie. Car cette femme étant venue à son ordinaire puiser de l'eau à une fontaine, elle y trouva Jésus-Christ assis, qui lui demanda à boire pour le soulager de la soif que la fatigue du chemin lui avoit causée, quoique cette soif fût plus mystérieuse que naturelle. Cette femme lui témoigna qu'elle s'étonnoit qu'un Juif s'adressât à une femme de Samarie, qui étoit un peuple que les Juifs avoient en horreur. Mais Jésus-Christ lui répondit que si elle connoissoit le don de Dieu, et quel étoit celui qui lui demandoit à boire, elle lui en auroit demandé elle-même, et qu'il lui auroit donné une eau vive qui n'étoit point comme les eaux de la terre qui n'empêchent pas que ceux qui en boivent n'aient encore soif, mais qui deviendroit en elle la source d'une eau vivante qui rejailliroit jusqu'à la vie éternelle. Cette femme se rendit peu à peu attentive à ses paroles; et étant surprise de ce que Jésus-Christ lui découvroit de sa vie passée, elle reconnut qu'il étoit un Prophète. Il continua à lui parler; il lui découvrit tout le secret de la Loi nouvelle, qui est un culte spirituel, et l'adoration de Dieu en esprit et en vérité. Ce que cette femme ayant entendu, elle dit à Jésus-Christ que le Messie devoit venir, qui apprendroit toutes choses. A quoi Jésus-Christ répondit que c'étoit lui-même qui l'étoit. Cette femme aussitôt alla annoncer dans la ville ce qu'elle venoit d'apprendre, et excita dans tous les habitants de Samarie le désir de venir trouver Jésus-Christ. Ils le prièrent de venir dans leur ville, où il demeura pendant deux jours. Les Saints Pères ne peuvent assez admirer la conduite que le Fils de Dieu tint envers cette femme, à laquelle il découvre tout d'un coup les plus grands mystères de la Loi nouvelle. Il retranche de sa dévotion le Temple et la Montagne sainte, quoique les Juifs et les Samaritains missent toute leur dévotion dans l'un et l'autre de ces deux lieux. Il lui apprend que ses principales Églises ne sont pas les temples bâtis de pierres. mais les âmes de ceux qui le servent, dont il fait non-seulement des temples, mais des cieux et des royaumes vivants, afin que les Chrétiens ne se contentent pas de révérer les Temples qui sont saints, ni de recevoir le Saint des Saints, qui est aussi présent sur nos Autels que dans le Ciel, mais qu'ils tâchent d'attirer dans eux le don de sa grâce et de son esprit, de lui rendre un culte sincère et intérieur, et de l'adorer en esprit et en vérité.



Les Apôtres, étant surpris d'une tempête, réveillent JÉSUS-CHRIST qui dormoit dans leur vaisseau; et il calme aussitôt la mer.

La même année de l'Ère commune 30.

JÉSUS-CHRIST étant retourné dans la Galilée, à cause de l'emprisonnement de Saint Jean, commença d'y prêcher publiquement, et d'exhorter, comme avoit fait Saint Jean, les hommes à la pénitence, parce que le royaume de Dieu étoit proche. Il alla dans la ville de Capharnaüm, et fit voir à ce peuple enseveli dans les ténèbres une lumière divine, mais qui ne servit, comme on le vit dans la suite, qu'à le rendre plus malheureux. Il accompagna ses prédications d'une gravité et d'une autorité qui le distinguoit de tous les Docteurs de la Loi. Il joignit les actions aux paroles, et ses miracles rendirent chaque jour de nouveaux témoignages à la vérité qu'il annonçoit. Il guérit dans Cana le fils d'un Prince qui se mouroit. Il délivra à Capharnaüm un homme possédé du démon, et sortant de la Synagogue où il avoit fait ce miracle, il alla dans la maison de Saint Pierre, où il en fit un autre sur la personne de sa

belle-mère, qu'il guérit d'une grande fièvre. Ce miracle n'engagea pas moins ce Prince des Apôtres à la suite du Sauveur, qu'avoit fait celui de la pêche dont Jésus-Christ s'étoit servi pour l'attirer, et qui avoit rempli ce disciple d'une telle crainte, qu'il se jeta aux pieds de Jésus-Christ, et le pria de se retirer de lui parce qu'il étoit pécheur. Tant de signes et de guérisons miraculeuses attirèrent de toutes parts les malades, qui venoient chercher dans le Sauveur le soulagement de leurs maux, et les peuples s'assembloient en foule pour avoir la double joie d'entendre ses prédications, et d'être témoins de ses miracles. Mais ses disciples ne trouvant encore que de la gloire à le suivre, Jésus-Christ voulut les accoutumer peu à peu à ne point attendre de lui un bonheur temporel, ni cette paix que recherchent les amis du monde. C'est pourquoi, pour figurer leur état futur, il les engagea à passer avec lui un bras de mer, et il permit qu'une tempête s'élevant, lorsqu'il dormoit, leur fût comme une image de ce qui arriveroit à son Église dans la suite de tous les siècles. Car le soulèvement des flots et la violence des vents remplissant de crainte les disciples, ils crièrent enfin et réveillèrent Jésus-Christ, qui, pour montrer son assurance dans les plus grands périls, dormoit paisiblement au milieu de la tempête. Il les reprit de leur timidité, et leur montra qu'ils n'avoient rien à craindre pendant qu'il seroit avec eux. Puis se levant aussitôt, il commanda aux vents de se taire, et à la mer de s'apaiser. Le calme revint au même moment, et la crainte des Disciples se changea en une admiration d'une si grande puissance. Ce vaisseau, dit Saint Augustin, marquoit l'Église, qui est dans ce monde comme sur une mer toujours agitée. Dieu permet ces tempêtes, de peur que notre foi ne s'endorme, et que la paix que nous trouverions dans le monde ne nous fasse oublier le Ciel. Nous pouvons bien être saisis de crainte pendant la tempête, mais nous ne devons pas nous défier du secours de Jésus-Christ. Comme sa bonté nous a préparé ce vaisseau pour passer cette mer agitée, il saura bien aussi le conduire au port. Ces vents, au lieu de nous troubler, doivent au contraire relever notre confiance, puisqu'ils nous ont été prédits, et qu'ils rendent témoignage à la vérité de la parole du Sauveur. Dieu, qui est toujours tranquille, met dans le repos, au milieu même de l'orage, ceux qui ont recours à lui; et il ne nous reste enfin que la confusion d'avoir eu peur lorsque nous avions Jésus-Christ avec nous, et de l'avoir laissé endormir comme firent les Disciples, puisque ce sommeil marquoit l'assoupissement de notre foi et la tiédeur de notre prière.

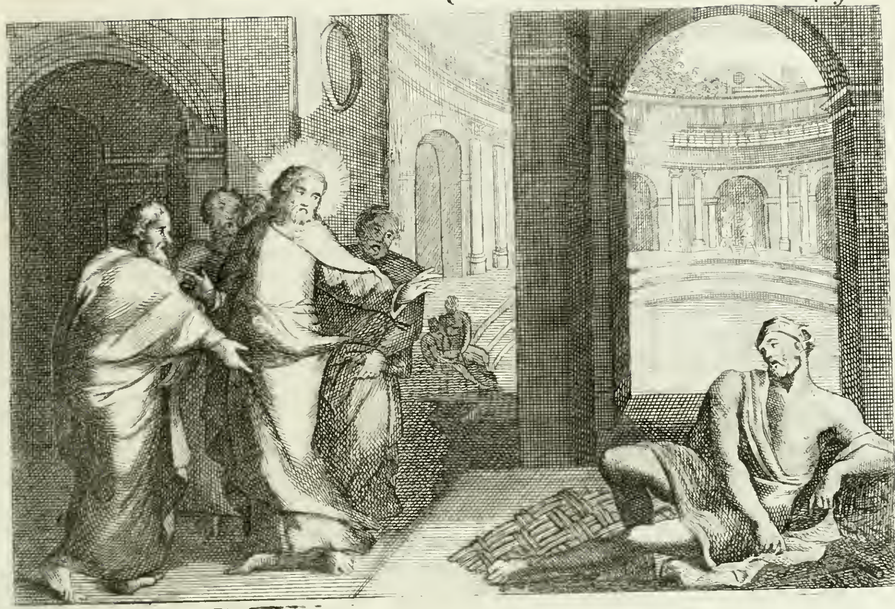


Jésus-Christ guérit un possédé que le démon rendoit furieux.

La même année 30.

Après que Jésus-Christ eut fait voir à ses Disciples la puissance qu'il avoit sur les éléments, en calmant la mer par une parole, il leur fit voir encore l'autorité qu'il avoit sur les esprits malins, en délivrant plusieurs personnes qui en étoient possédées. Mais de tous ceux qu'il guérit, il n'y en eut pas de plus considérable que celui dont l'Évangile s'applique plus à rapporter toute l'histoire, pour nous faire voir avec plus d'horreur l'empire que les démons exerçoient même visiblement sur les hommes, et avec quelle fureur, lorsqu'ils tourmentoient intérieurement leurs ames, ils déchiroient encore leurs corps. C'étoit un homme qui ne demeuroit plus depuis long-temps dans les maisons, et qui ne se retiroit que dans les sépulcres. Il étoit nu et ne souffroit jamais d'habits. Lorsqu'on le vouloit lier, il brisoit toutes ses chaînes. Personne ne pouvoit le dompter. Il étoit jour et nuit sur les montagnes ou dans les sépulcres, où il jetoit des hurlements effroyables, et se défiguroit le corps avec des pierres dont il

se frappoit. Enfin le lieu où il habitoit étoit devenu inaccessible à tout le monde, et personne n'osoit y passer. Mais dès qu'il vit Jésus-Christ de loin, il courut à lui; et changeant cette fierté si brutale en une adoration pleine de respect, il se prosterna en terre, et lui dit, en haussant sa voix : Jésus, fils du Dieu Très-Haut, pourquoi me venez-vous tourmenter avant le temps? Je vous conjure de me laisser en repos. Jésus-Christ lui demanda quel étoit son nom; non qu'il l'ignorât, disent les Saints Pères, mais pour remplir les hommes de crainte, en voyant de combien de démons un seul homme pouvoit être possédé. Car ce démon lui répondit qu'il s'appeloit Légion, parce qu'ils étoient plusieurs; et il pria Jésus-Christ que s'il les vouloit chasser de cet homme, il lui permît d'entrer dans un grand nombre de pourceaux qui n'étoient pas loin de là, ce qu'il fit; et ces pourceaux aussitôt allèrent, au nombre de deux mille, se précipiter avec impétuosité dans la mer. Ce démoniaque fut dès-lors parfaitement guéri; et toute une ville, étant accourue à ce miracle, vit cet homme, auparavant si furieux, doux comme un agneau, aux pieds de Jésus, qu'il désiroit suivre partout comme son libérateur. Mais Jésus-Christ le renvoya en sa maison, afin d'annoncer les grâces que Dieu lui avoit faites, nous apprenant ainsi la reconnoissance que nous devons témoigner devant Dieu et devant les hommes, des dons que nous avons reçus de sa miséricorde. Les Saints Pères ont dit que ce démoniaque marquoit les hommes qui, avant la naissance de Jésus-Christ, étoient plongés dans toutes sortes de crimes, et qui gémissoient sous la tyrannie des démons. Cet homme étoit sans vêtements, pour figurer que nous avions perdu la foi et la justice originelle, qui étoit comme un vêtement de lumière qui nous couvroit dans notre état d'innocence. Les hommes alors ne demeuroient plus dans des maisons, non plus que ce possédé, c'est-à-dire, qu'ils ne rentroient plus dans eux-mêmes, et qu'ils ne trouvoient plus de repos au fond de leur cœur. Ils ne demeuroient que dans des sépulcres, c'est-à-dire, dans des œuvres mortes. Ils brisoient toutes leurs chaînes, c'est-à-dire, toutes les lois divines et humaines par lesquelles on les vouloit réduire. Ces pourceaux, où les démons entrent, marquent les hommes plongés comme dans la boue des plaisirs du monde, sur qui ces esprits impurs exercent particulièrement leur empire; et les abîmes où ils se précipitent, marquent les abîmes et la profondeur du cœur des incrédules, où se retirent maintenant les démons depuis que Jésus-Christ les a chassés de ses fidèles, qui vivent depuis cette guerre dans une paix et dans une liberté qui leur étoit auparavant inconnue.



Jésus-Christ appelle saint Matthieu, et guérit un paralytique.

La même année 30.

La doctrine et les miracles de Jésus-Christ augmentant peu à peu le nombre de ses Disciples, Saint Matthieu en un moment sortit du rang des Publicains pour entrer en celui des Apôtres du Sauveur. Jésus-Christ vint à lui, lorqu'il passoit près du lieu où il étoit ; et de tant de personnes qui vivoient dans Capharnaüm, il ne choisit que ce seul homme, laissant les autres dans leur incrédulité, qui les rendit plus coupables, comme Jésus-Christ l'assure lui-même, que ne l'ont été les peuples de Sodome et de Gomorrhe. Il étouffa en un moment, dans ce bienheureux Disciple, toute cette attache au bien qui est ordinaire aux personnes qui sont dans cet engagement, et il lui fit trouver de la joie à suivre un homme pauvre, méprisé et persécuté par les grands du monde. Il fut le seul de tous les Apôtres qui, ayant été appelé de Jésus-Christ, lui témoigna au dehors la joie qu'il avoit de le suivre, par un festin où il l'invita, par lequel il nous fit voir qu'il n'y a point de joie pareille à celle d'une

véritable conversion. Ce nouveau converti invita aussi à ce festin plusieurs autres Publicains, comme s'il eût voulu étendre la grâce qu'il avoit reçue, jusque sur ceux avec lesquels il avoit été uni dans sa première vie. Les Pharisiens, qui étoient orgueilleux, se scandalisèrent de voir ainsi Jésus-Christ et ses Apôtres manger publiquement avec des hommes qui étoient en horreur aux Juifs. Mais le Sauveur les confondit en disant qu'il étoit le médecin des hommes, et qu'il n'étoit venu guérir que ceux qui se reconnoissoient devant lui pécheurs et malades. Ce fut encore dans Capharnaüm qu'il fit cette guérison si fameuse d'un paralytique. La maison où Jésus-Christ étoit entré étant si pleine de monde, que ceux qui portoient ce paralytique ne savoient comment le lui présenter, ils prirent enfin un conseil qui étoit une marque de leur grande foi. Ils montèrent sur le toit de ce logis, ils en dérangèrent les tuiles, et descendirent ensuite leur malade devant Jésus-Christ, qui, admirant leur foi, dit au Paralytique qu'il eût confiance, et, que ses péchés lui étoient remis. Les Scribes et les Pharisiens prirent aussitôt ces paroles pour des paroles de blasphème, en disant en eux-mêmes qu'il n'y avoit que Dieu seul qui pût remettre les péchés. Mais Jésus-Christ, pour les convaincre par eux-mêmes qu'il étoit Dieu, les assura de la guérison intérieure de cet homme par la guérison extérieure qu'il lui rendit, et leur fit voir qu'il lui avoit effectivement remis ses péchés en le délivrant de sa paralysie. Tout le peuple admira ce double effet de la puissance du Sauveur, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il avoit donné une si grande puissance aux hommes. C'est encore aujourd'hui l'étonnement où sont continuellement les Chrétiens, qui ne peuvent se lasser de considérer la bonté de Dieu, qui a donné aux hommes la puissance de remettre les péchés. Il semble qu'il les ait élevés, par ce pouvoir, au-dessus du rang des autres hommes, pour les placer en quelque sorte par avance dans les Cieux, lorsqu'ils sont encore sur la terre, et leur faisant exercer un ministère qui n'a jamais été donné aux Anges. De sorte que comme Jésus-Christ a reçu de son Père le pouvoir de juger, il le leur communique aussi, et les rend les juges et les médecins des ames. Après cela, disent les Saints Pères, c'est à eux d'en user selon les règles de celui dont ils l'ont reçu, et à guérir véritablement les ames lorsqu'ils leur remettent leurs péchés. Jésus-Christ voulut que la guérison de ce malade fût la preuve qu'il avoit véritablement remis ses péchés : il faut de même que la guérison des maladies spirituelles des ames soit la preuve que leurs péchés leur ont été remis, selon les règles du Sauveur. Car la parole de Saint Cyprien est redoutable : Ce n'est pas, dit-il, être médecin, c'est être ennemi des ames que de couvrir leurs blessures au lieu de les guérir, et leur ravir les remèdes d'une vraie pénitence, par l'assurance trompeuse d'une réconciliation précipitée. Cette paix qu'on leur promet n'est point une paix. Elle est dangereuse pour celui qui la donne, et inutile pour celui qui la reçoit.



Jésus-Christ choisit douze Apôtres du nombre de ses Disciples, et fait, devant eux et devant un grand peuple, le sermon qu'on appelle d'ordinaire le Sermon sur la montagne.

L'an de l'Ère commune 31. Second de la prédication de J. C.

C'étoit peu que Jésus-Christ se fût attiré des Disciples, si le soin qu'il avoit de son Église future ne lui eût fait encore séparer de ce nombre douze personnes qu'il destinoit pour être ses fondements, et que pour ce sujet il honora du nom particulier d'Apôtres, comme les devant envoyer dans toute la terre prêcher son nom et son Évangile. Après les avoir donc tirés déjà une fois du commun des hommes, il les tira du commun des autres Disciples, pour leur faire connoître, par cette double séparation, qu'ils devoient avoir une double perfection de vertu, et être au-dessus des Disciples ce que ses Disciples étoient au-dessus du commun des Juifs. Ils eurent depuis cet avantage sur les Disciples du Sauveur, qu'ils étoient comme les domestiques de Jésus-Christ, et qu'ils vivoient avec lui dans une même maison, comme on voit qu'à la fête de Pâque il mangeoit l'agneau avec eux seuls, et qu'ainsi ils étoient

témoins, non-seulement de ses actions et de ses prédications publiques, mais encore de sa vie cachée et des secrets qu'il leur découvroit en particulier, après avoir prêché aux autres en paraboles. Jésus-Chrit prévint le choix qu'il fit de ces douze par beaucoup de prières, dans lesquelles il passa même la nuit, pour apprendre à son Église ce qu'elle devoit faire à l'avenir dans l'élection de ses Ministres, si elle vouloit bien connoître ceux que Dieu avoit choisis. Aussitôt qu'il eut fait ce choix, il les mena sur une montagne, étant suivi d'une grande foule de peuple; et ce fut alors qu'il leur fit ce grand sermon, qu'on appelle d'ordinaire le Sermon sur la montagne, qui contient tout l'Évangile et toutes les règles de la conduite, tant des Pasteurs que du commun des fidèles. Après avoir, dès le commencement de ce discours, renversé tous les jugements des hommes et toutes les lumières de la raison naturelle, en appelant heureux ceux que les hommes estiment malheureux, il fit voir ensuite combien les ordonnances de la loi des Juifs étoient peu de chose en comparaison de ce qu'il demandoit de ceux qui seroient à lui, disant clairement qu'il exigeoit d'eux une abondance de justice qui n'avoit point été dans les Scribes et dans les Pharisiens, sans laquelle il déclara qu'on n'entreroit point dans le Royaume des Cieux. Il nous apprend, par ces paroles, qu'il ne se contente pas que nous nous abstenions des choses extérieurement mauvaises, et qu'il ne nous suffit pas d'avoir l'apparence des bonnes œuvres, ou la science de la vertu qui éclate parmi les hommes, comme l'avoient alors les Pharisiens et les Scribes. C'est pourquoi il ordonne, dans la suite de ce Sermon, que nous n'amassions des trésors que dans le Ciel, afin que notre cœur y soit toujours ainsi que notre trésor : que l'œil de notre intention soit pur et simple, afin qu'il sanctifie tout le corps de nos actions : que nous n'ayons qu'un seul maître, pour ne nous point partager entre Jésus-Christ et le monde; et que nous ne cherchions que le royaume et la justice de Dieu, afin que tout le reste nous soit donné comme par surcroît. Ce qui nous fait voir clairement que la fin de la Loi nouvelle est de donner un cœur nouveau à l'homme nouveau, parce que le dehors se doit régler, selon Dieu, par le dedans, et que le ruisseau ne peut être pur qu'à proportion que la source est pure.



Lorsqu'on a une poutre dans l'œil, il ne faut pas se mettre en peine de tirer une paille de l'œil de son frère.

L'an de l'Ère commune 31.

Après les maximes générales que Jésus-Christ établit d'abord sur la montagne où il instruisoit le peuple, il descendit aux avis particuliers, et il témoigna que, pour satisfaire à cette abondance de justice qu'il exigeoit de ses Disciples, il ne se contentoit pas qu'ils observassent le Décalogue qui défend les grands crimes, mais qu'il vouloit qu'ils évitassent jusqu'aux premiers commencements du péché. Il fit voir que son dessein étoit de régler principalement le dedans, et de le mettre en tel état, que le moindre péché intérieur fût aussi éloigné de nous que les plus grands crimes. C'est pourquoi, après avoir défendu les plus petits mouvements de colère dans le cœur, il défendit ensuite les moindres paroles injurieuses; parce que la douceur du cœur et la retenue de la langue sont les principales marques de la justice intérieure du Chrétien. Les Juifs ne pensoient qu'à satisfaire les yeux des hommes; mais les

Chrétiens pensent à plaire aux yeux de Dieu, qui ne regarde que le cœur. Ainsi Jésus-Christ supposant le Décalogue, qu'il semble appeler du nom de Petits Commandements, il donne le nom de Grands Commandements à cette retenue du cœur et de la langue, qui étouffe tous les mouvements de colère et toutes les paroles de mépris. Jésus-Christ, sous la défense de deux choses si petites, cache toute la grandeur du Christianisme. Il semble qu'il estime peu de ne point tuer, parce que cela peut se faire sans aucune vertu intérieure, et que des raisons tout humaines l'empêchent assez; mais que ce qu'il estimoit, étoit de ne point murmurer dans son cœur contre son frère, parce que cela ne se peut sans une grande vertu. Aussi le commencement des grands péchés vient de ces petits commencements qu'on néglige; étant certain que celui qui craint de blesser un homme par la moindre parole injurieuse, est incapable de tomber dans l'homicide. C'est pourquoi Jésus-Christ recommande tant dans la suite l'amour de ses ennemis, par lequel il dit que nous devenons semblables à son Père, qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et répand ses faveurs sur les plus ingrats. Mais un des commandements sur lequel Jesus-Christ s'arrête le plus dans ce Sermon, où tout mérite considération, est la défense qu'il fait de juger de notre frère. Comme il voyoit dans le fond du cœur de l'homme une inclination naturelle à juger des autres, il arrête cette liberté, en disant que, par les jugements téméraires, nous sommes semblables à un homme qui, ayant une poutre dans son œil, voudroit arracher une paille de l'œil de son frère. Le monde est plein de scandales en ce point, disent les Saints Pères; mais le plus grand remède qu'ils y ont trouvé est d'être bien humbles, parce que cette humilité nous empêchera d'avoir de mauvais sentiments des autres. Ainsi il faut ou que la charité ou l'humilité supprime dans nous tous ces jugements téméraires, ou que, si ni l'une ni l'autre ne le peut faire, la crainte au moins les étouffe, lorsqu'on pense au jour auquel Jésus-Christ viendra juger les moindres défauts qui se trouveront dans nos meilleures œuvres, et dans cette justice apparente qui trompe souvent notre ignorance et celle des autres. Il nous assure lui-même qu'il gardera alors envers nous le même poids et la même mesure dont nous aurons usé envers les autres. Celui qui pense sérieusement à ce jugement, disent les Saints Pères, ne pense guère à juger son frère, et encore moins à s'entretenir de ses défauts. La charité fait qu'il interprète tout en bonne part, et qu'il prend plaisir à pratiquer la parole d'un saint Évêque, qui dit que si une action avoit cent visages, il faudroit toujours la regarder par celui qui est le plus beau.



Un Lépreux prie Jésus-Christ de le guérir de sa lèpre, et un Centenier l'envoie prier de guérir son serviteur malade.

L'an de l'Ère commune 31.

Jésus-Christ, étant descendu de cette montagne où il avoit établi les règles de toute la morale chrétienne, fit deux miracles que l'Évangile rapporte. Le premier, fut la guérison d'un Lépreux qui, dans la manière dont il s'approcha de Jésus-Christ, nous donne un parfait modèle de la prière. Car aussitôt qu'il l'eut aperçu, il le reconnut pour son Sauveur, et, dans cette ferme foi, il lui dit avec une humilité intérieure qu'il témoigna au dehors par ses prosternements : Seigneur, vous pouvez me guérir, si vous le voulez; montrant d'un côté quelle étoit sa foi, et de l'autre quelle étoit sa soumission à la volonté de Dieu. Jésus-Christ eut pitié de lui, et étendant sa main pour le toucher, il lui dit : Je le veux, soyez guéri ; comme pour approuver ce que cet homme avoit déclaré, et pour nous apprendre que sa volonté seule est la source des grâces que reçoivent ceux qu'il a aimés d'un amour éternel, lorsqu'il ne voyoit encore dans eux

que des crimes. Mais après qu'il eut guéri cet homme, et qu'il lui eut défendu de rien dire d'une guérison si miraculeuse, ce qui nous apprend à cacher les grâces secrètes qu'il nous fait, dès qu'il fut entré dans Capharnaüm, un Centenier qui étoit extrêmement affligé de la maladie d'un serviteur qu'il avoit, et qui étoit près de mourir, envoya quelques-uns des Juifs le prier de venir guérir ce serviteur malade. Les Juifs vinrent faire cette prière au Sauveur, et le pressèrent même en louant la bonté de ce Centenier qui leur avoit bâti une Synagogue. Jésus-Christ se rendit à leur demande, et il alloit avec eux au logis où étoit ce malade. Mais lorsqu'il étoit proche, ce Centenier, qui avoit une foi bien plus vive et bien plus respectueuse que tous les Juifs, envoya ses amis les plus intimes au Sauveur, pour le prier de ne pas se donner la peine de venir en son logis, parce qu'il n'en étoit pas digne. Il lui dit que c'étoit pour cela même qu'il n'avoit osé l'aller trouver, et qu'il savoit qu'il lui suffisoit de dire une seule parole, et que son serviteur seroit aussitôt guéri. Jésus-Christ admira la foi de ce Centenier, et l'Église, à son exemple, l'a tellement admirée, qu'elle la propose tous les jours comme pour modèle à tous ses enfants, et qu'elle met les paroles de ce saint homme dans la bouche de ses Ministres et de ses Fidèles, lorsqu'ils sont près de recevoir le même Seigneur à qui ce saint homme le dit autrefois. C'est pourquoi, pour tirer l'instruction que Jésus-Christ et son Épouse sainte veut que nous tirions d'un si grand exemple, nous devons avoir, à l'imitation de ce Centenier, une profonde humilité de cœur, et nous croire indignes d'adresser nos prières à Jésus-Christ, prenant pour entremetteurs les Saints du Ciel et ceux de la terre, que nous croyons lui être le plus agréables, comme cet homme prend pour ses médiateurs, auprès de Jésus-Christ, les Juifs qu'il croyoit avoir plus de piété que lui. Nous devons croire aussi, comme disent les Saints Pères, que la moindre parole de Jésus-Christ peut opérer, s'il lui plaît, d'aussi grands effets dans nos âmes que son divin Corps. Car ce Centenier reçut en effet, par la seule parole du Sauveur, la même grâce qu'il auroit reçue par sa présence. Jésus-Christ voulut se rendre à son humilité, et lui obéir en quelque sorte. Ce ne fut que pour ne le pas confondre qu'il s'abstint d'aller chez lui. Mais en n'entrant pas dans sa maison lui-même, dit Saint Augustin, il y fit entrer une vertu invisible qui guérit la maladie de son serviteur; et s'il ne le visita pas en personne, ce fut pour le visiter plus heureusement par ses grâces et par ses miséricordes. Les Saints Pères ont pris occasion, de la charité de ce Centenier pour son serviteur, de recommander à toutes les personnes du monde le soin qu'ils doivent avoir de leurs domestiques, principalement lorsqu'ils sont malades. C'est dans ces rencontres qu'ils doivent témoigner à Dieu qu'ils savent que devant lui le pauvre et le riche sont égaux, et que, s'ils veulent qu'étant les serviteurs de Dieu il ait pitié d'eux, ils doivent avoir pitié eux-mêmes de ceux qui les servent.

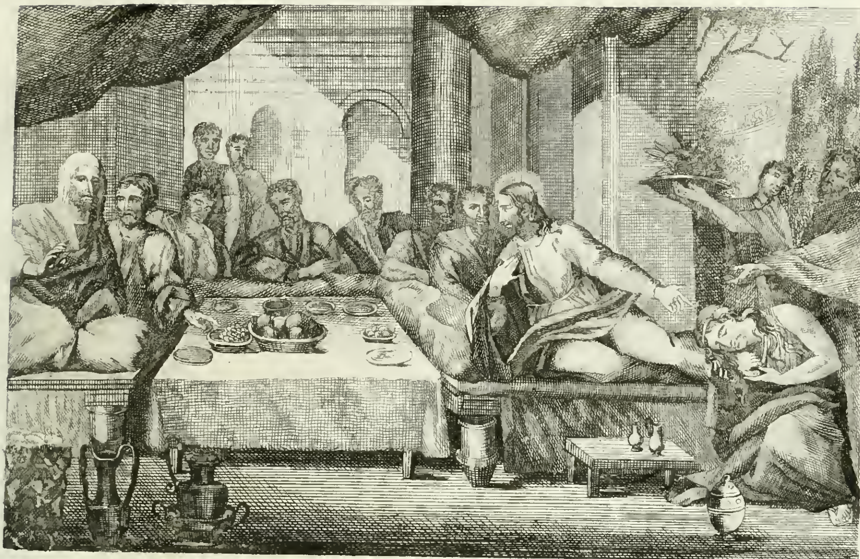


JÉSUS-CHRIST ressuscite le fils d'une veuve de la ville de Naïm.

La même année 31.

APRÈS la guérison de tant de sortes de maladies, JÉSUS-CHRIST fit quelque chose encore de plus surprenant, qui est le miracle de la résurrection des morts. Le premier que l'Évangile rapporte que JÉSUS-CHRIST ait ressuscité, est une jeune fille âgée de douze ans, qui étoit fille d'un Prince de la Synagogue, nommé Jaïrus. Il ne parut rien de fort extraordinaire dans ce miracle, ni dans la foi du père, qui étant, en ce point, bien éloigné du Centenier, obligea JÉSUS-CHRIST de venir jusque chez lui; ni dans la foi de cette fille ressuscitée, dont l'Évangile ne marque aucune reconnaissance; ni dans la foi de ceux qui étoient présents, puisqu'ils se moquoient au contraire de JÉSUS-CHRIST, parce qu'il avoit dit que cette jeune fille dormoit et qu'elle n'étoit pas morte. La seconde résurrection que l'Évangile marque, a quelque chose de plus particulier; et voici ce qu'en disent les Évangélistes. Lorsque JÉSUS-CHRIST alloit dans la ville de Naïm, accompagné de ses Disciples et d'une grande foule de peuple, il

rencontra aux portes de cette ville un mort qu'on portoit en terre, qui étoit fils d'une veuve qui pleuroit beaucoup en suivant le corps de son fils. Jésus-Christ fut touché en voyant cette femme qui fondoit en larmes; et quoiqu'elle ne lui fît aucune demande, ses larmes seules furent une voix puissante dont sa miséricorde se laissa fléchir. Il s'approcha d'elle, et lui dit qu'elle cessât de pleurer. Il fit arrêter ensuite ceux qui portoient ce mort. Il toucha le cercueil où il étoit, et par une voix toute-puissante, il dit à ce jeune homme qu'il lui commandoit de se lever : ce qu'il fit sur l'heure; et il le rendit aussitôt à sa mère. Ce miracle renferme de grandes instructions que les Saints ont remarquées. Nous y apprenons qu'il ne se fait rien dans le monde au hasard, et que tout ce qui paroît aux hommes une rencontre inopinée est un véritable dessein dans Dieu, comme Jésus-Christ, qui ne paroissoit se trouver là que par hasard, n'y étoit venu en effet que pour ressusciter ce mort. Nous y voyons la tendresse que l'Église a pour ses enfants. Elle regarde chacun d'eux comme un fils unique, et elle n'a point d'autre consolation sur la terre, dans le temps de son veuvage, étant séparée de Jésus-Christ, que dans l'amour qu'elle sent et pour son Époux qui est dans le Ciel, et pour les enfants qu'elle lui enfante par ses prières et par ses gémissements. Nous y remarquons encore que ces porteurs que Jésus-Christ arrête, sont les démons qui portent l'ame morte en enfer, qui est son dernier tombeau et le sépulcre du pécheur. Ces porteurs sont vraiment horribles, et ils nous donnent lieu de juger que l'ame d'un pécheur est véritablement comme un corps mort, qu'elle est presque incapable de se remuer, si les démons ne la portent et ne la remuent, comme on dit qu'ils remuent quelquefois des charognes pour paroître visiblement à nos yeux. C'est pourquoi cette circonstance de l'Évangile s'accorde avec ce qui est dit ailleurs : Qu'il faut que Jésus-Christ lie le fort pour lui ôter ses vases, c'est-à-dire, les ames dans lesquelles il habite comme dans sa maison. Et en effet, lorsque l'on considère la difficulté de convertir une ame esclave de la concupiscence et des démons, on voit que cela ne se peut faire si Jésus-Christ ne lie les démons, pour faire aimer à cette ame ce dont elle n'avoit que de l'horreur auparavant. Après que Jésus-Christ eut ressuscité ce jeune homme, il le donna à sa mère à qui il appartenoit, tant parce qu'elle l'avoit mis au monde, que parce qu'elle l'y avoit remis en le ressuscitant par ses prières. Ce qui nous fait voir que nous avons une extrême obligation à l'Église, et que nous ne pouvons assez reconnoître le grand amour qu'elle a eu pour nous. C'est pourquoi les Saints Pères ont dit que ces morts, étant ainsi ressuscités par les prières de l'Église, doivent, après leur conversion, être en deuil avec cette divine mère, pour obtenir tous ensemble la résurrection de leurs frères dont elle pleure encore la mort.



La Madeleine va pleurer aux pieds de Jesus-Christ, chez Simon le Pharisien, et obtient le pardon de ses péchés.

La même année 31.

Le bruit de la résurrection de ce jeune homme de Naïm et de tant d'autres miracles de Jésus-Christ se répandant de toutes parts, les disciples de Saint Jean l'en entretinrent dans la prison où Hérode l'avoit fait mettre. Ce saint homme ne pensant qu'à porter tout le monde à connoître Jésus-Christ, et ne se croyant que pour cela sur la terre, continua encore alors de faire en quelque sorte son ouvrage, au moins autant qu'il le pouvoit, et voulut comme obliger Jésus-Christ de dire lui-même qu'il étoit le Messie devant quelques-uns de ses disciples qu'il lui envoya, non pour le prier de le délivrer de la prison, mais pour lui demander si c'étoit lui que tout le monde attendoit depuis tant de siècles comme son Sauveur. Jesus-Christ, qui savoit que les disciples de Saint Jean avoient quelque jalousie contre lui, évita de rien dire de lui-même qui pût paroître trop avantageux. Il se contenta de faire beaucoup de

miracles en leur présence, et de leur ordonner de dire à Saint Jean ce qu'ils avoient vu. Lorsqu'ils furent partis, Jésus-Christ prit occasion de cette députation de parler de Saint Jean devant le peuple, et de louer cette stabilité et cette fermeté, qui ne l'avoit pas rendu semblable aux roseaux. Et comme la vie de ce saint homme avoit été extrêmement pénitente, Jésus-Christ déclara que c'étoit par la pénitence que les hommes à l'avenir devoient penser à se sauver, et dit cette grande parole, que le royaume de Dieu n'étoit que pour ceux qui le raviroient par une sainte violence. Il maudit même quelques villes où il avoit fait beaucoup de miracles, et qui avoient témoigné écouter avec joie sa sainte doctrine, seulement parce qu'elles n'avoient pas fait pénitence, et dit que Sodome et que Gomorrhe seroient moins punies un jour. Mais comme les hommes étoient étrangement endurcis, et que les paroles étoient trop foibles pour les exciter à la pénitence, le Sauveur voulut les y porter par un exemple célèbre, qui fut celui de la bienheureuse Madeleine. Cette sainte pécheresse, étant touchée d'un mouvement violent, vint courir vers Jésus-Christ, qu'elle regardoit comme le médecin de ses plaies. C'est pourquoi ayant su qu'il étoit entré dans le logis de Simon le Pharisien, pour y manger, elle s'y en alla avec une sainte impudence, et sans rougir de tant de témoins, elle se jeta à ses pieds, les embrassa, les baisa, les arrosa de ses larmes, les parfuma de ses parfums, et les essuya de ses cheveux. Le Pharisien qui connoissoit cette femme, parce que le déréglement de sa vie l'avoit rendue célèbre dans toute la ville, commença à douter que Jésus-Christ fût Prophète, puisqu'il ne connoissoit pas quelle étoit celle qui avoit osé le toucher, ne doutant pas que s'il l'eût reconnue, il ne l'eût rejetée de lui. Mais Jésus-Christ, confondant les vaines imaginations de ce Docteur de la Loi, lui apprit combien il préféroit l'amour ardent de cette pécheresse à la tiédeur de ceux qui n'avoient pas fait de si grands péchés. Et lui ayant dit que beaucoup de péchés lui avoient été remis parce qu'elle avoit beaucoup aimé, il la renvoya en paix après une action si sainte. Cette femme, comme remarquent les Saints Pères, a donné en sa personne un modèle accompli de la pénitence, auquel il ne manque que des paroles, pour montrer que Dieu ne les compte guère dans la pénitence, dont elles ne sont que les feuilles. Elle emploie, pour la vertu, tout ce dont elle avoit abusé pour le désordre. Elle fait à Jésus-Christ autant d'holocaustes qu'elle en avoit fait auparavant au démon, et sacrifie à la pénitence tout ce qu'elle avoit jusque-là donné à son luxe. Cette conversion si admirable se peut appeler la gloire de la pénitence. Et elle nous fait voir que la pécheresse la plus abandonnée devient pure devant Dieu, lorsque l'humilité sanctifie sa pénitence; et que, au contraire, la Vierge la plus chaste est très impure à ses yeux, lorsque ce don du Ciel, qui auroit dû la rendre plus humble, la rend plus superbe.

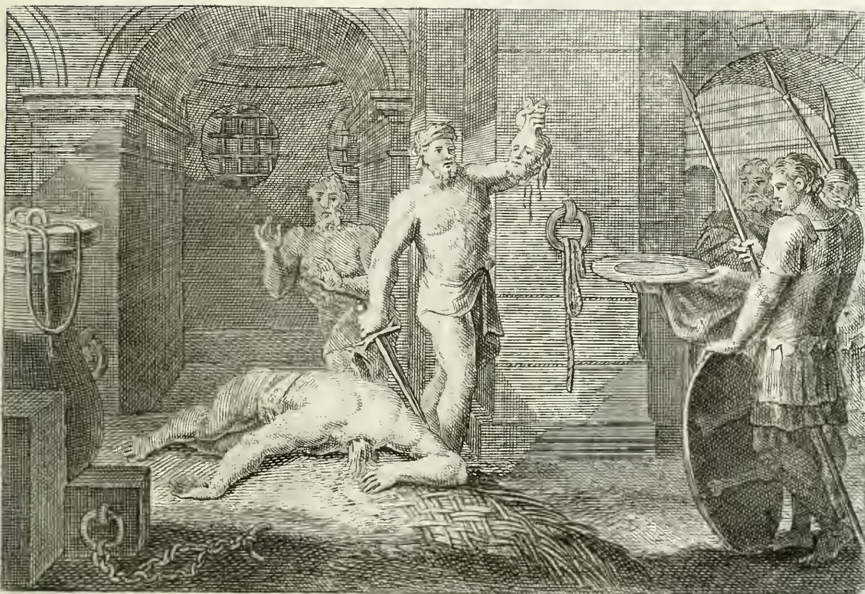


De la Parabole de la semence.

La même année 31.

Jésus-Christ, s'étant trouvé un jour environné de beaucoup de monde, entra dans une barque, et, s'éloignant un peu du bord, il s'y assit, et enseigna de là tout le peuple, l'instruisant par un grand nombre de paraboles. Il dit dans celle du semeur, que le laboureur semant son blé, une partie de cette semence tomba hors du champ dans le chemin, et qu'ainsi elle fut foulée aux pieds ou mangée par les oiseaux. Et en expliquant ensuite en secret cette parabole à ses Disciples, il leur dit que ces personnes sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et à qui le démon vient en même temps l'ôter du cœur, de peur qu'ils ne croient et qu'ils ne se sauvent. Car cet esprit de ténèbres, qui mêle souvent son ivraie avec le bon grain, comme Jésus-Christ le dit dans la parabole suivante, tâche toujours, au même instant que Dieu sème le bon grain dans les ames pour y produire leur conversion, de l'enlever, ou par lui-même, ou par des hommes qui sont à lui, et d'empêcher que cette parole sainte ne germe au fond de

leurs cœurs. La seconde partie de la semence est celle qui tombe sur la pierre, qui, ne trouvant pas une profondeur de terre, s'élève bientôt et se sèche dès que le soleil commence à devenir plus ardent. Et ce sont ceux, dit Jésus-Christ, qui écoutent sa parole avec beaucoup de joie, mais qui, n'ayant pas de fortes racines, se troublent aux moindres scandales qui arrivent, et cèdent aux persécutions. Il est aisé à ces personnes de se tromper, et d'ignorer que, nonobstant cette complaisance qu'elles avoient eue pour la parole de Dieu, leur cœur est dur comme la pierre, et qu'elles ont besoin de s'amollir par les exercices de la piété et de la pénitence. La troisième partie de la semence tombe parmi les épines qui croissent avec le bon grain, et l'étouffent. Et ces personnes, dit notre Seigneur, sont ceux qui écoutent sa parole; mais les soins, les peines et les inquiétudes de ce monde, l'illusion et la tromperie des richesses, et une infinité de désirs inquiets, étouffent cette parole et font qu'elle ne porte point de fruit. Car les soins du siècle font que nous nous appliquons moins à la parole que Dieu nous dit, ou qu'il nous fait dire par ses Ministres. On ne sauroit trop gémir devant Dieu, de ce que les embarras du siècle étouffent si souvent cette précieuse semence après même que divers exercices de piété l'avoient fait croître. Et tous les maux qui ne regardent que le corps, comme les fléaux visibles de la peste et de la guerre, ne sont pas des sujets si dignes de nos larmes que la perte de cette divine semence. Enfin la quatrième partie de ce bon grain tombe sur la bonne terre; elle y germe ensuite, et porte son fruit, quoique fort inégalement, quelques grains rendant cent pour un, les autres soixante, et les autres trente. Ces personnes, dit Jésus-Christ, sont celles qui ont le cœur non-seulement bon, mais très bon. Si le cœur est simplement bon, il est exposé à deux grands maux : l'un qu'il ne porte guère de fruit, et l'autre qu'il devient aisément mauvais. C'est pourquoi il faut tâcher que de bon qu'il est, nous le rendions toujours meilleur; ce qui se fait en croissant en charité. Mais Jésus-Christ marque lui-même que ce n'est que par la patience que l'on porte beaucoup de fruit, c'est-à-dire, en souffrant beaucoup de maux qui cultivent en quelque sorte notre terre, et qui rendent notre charité plus vigoureuse. Car c'est elle qui est la racine de tout le bon fruit; et plus cette racine est forte, plus le fruit qui en sort est excellent, et proportionné à l'état et au rang de chaque fidèle. Ainsi les maux abattent les foibles, comme il est marqué dans la seconde semence; et ils deviennent au contraire l'exercice et le couronnement des forts.



La mort de Saint Jean-Baptiste.

La même année 31.

Lorsque la réputation de Jésus-Christ se répandoit de toutes parts, Nazareth, qui étoit le pays où il avoit toujours demeuré, témoigna plus d'incrédulité que le reste de la Judée. Ils ne pouvoient accorder ce qu'on disoit de ses grands miracles, avec ce qu'ils avoient toujours vu de sa personne. Ils envisageoient d'un côté sa pauvreté, la bassesse apparente de sa mère et de ses parents, et de l'autre les grandes merveilles qu'on publioit de lui, et l'applaudissement des peuples. Enfin leur orgueil se sentant blessé, par cet état extraordinaire du Sauveur dont ils étoient jaloux, ils s'efforcèrent de le précipiter du haut de la montagne où leur ville étoit bâtie. Mais l'heure de Jésus-Christ n'étoit pas encore venue, et nul homme ne la pouvoit avancer. Et ainsi il passa au milieu d'eux, et rendit impuissante leur mauvaise volonté. Jésus-Christ, qui connoissoit cette aversion qu'ils avoient de lui, n'avoit pas voulu prêcher d'abord à Nazareth, mais à Capharnaüm et dans les autres villes, tant pour s'humilier lui-même, et pour nous apprendre à éviter de briller au lieu où nous avons été dans un état humble, que pour disposer peu à peu ceux de Nazareth par son éloignement à croire en lui comme les

autres, et à regarder à l'avenir d'une autre manière celui qu'ils avoient méprisé. Mais leur endurcissement étant invincible, Jésus-Christ se contenta de faire parmi eux quelques miracles, pour leur témoigner qu'il ne les méprisoit pas, et il n'en fit pas davantage, afin de ne pas les rendre plus criminels. Il s'en alla donc de là; et lorsqu'il quittoit Nazareth, on vint lui donner avis de la mort de Saint Jean-Baptiste, qui arriva de cette sorte : Le démon ayant déjà porté Hérode à le faire mettre en prison, parce qu'il lui représentoit l'inceste scandaleux dans lequel il vivoit avec Hérodias, femme de son frère, ne se contenta pas de cette première violence, mais il porta ce Prince jusqu'à le faire mourir. Il fit rencontrer adroitement tout ce qui étoit nécessaire à ce dessein, et montra qu'il sait très bien ménager les occasions et disposer toutes les circonstances nécessaires pour l'exécution de quelque méchanceté qu'il médite pour la ruine d'un homme de bien. Le jour natal du Roi Hérode étant arrivé, ce Prince fit un grand festin à tous les seigneurs de sa Cour; et la fille de l'incestueuse Hérodias étant venue danser au milieu de cette assemblée, elle plut de telle sorte à Hérode, qu'il lui commanda sur l'heure de lui demander ce qu'il lui plairoit, et lui promit de le lui donner, quand ce seroit la moitié de son royaume. Cette fille alla aussitôt trouver sa mère, pour s'instruire de ce qu'elle devoit domander. Et cette femme, préférant à tout ce que son avarice ou son ambition eussent pu désirer en cette rencontre, la satisfaction de la haine qu'elle avoit conçue contre Saint Jean, dit à sa fille qu'elle ne demandât autre chose au Roi que la tête de Saint Jean-Baptiste. Ce prince fut fâché de cette demande, parce qu'il estimoit Saint Jean. Mais le démon, étouffant l'estime qu'il avoit pour ce Saint, et augmentant la complaisance qu'il avoit pour cette femme, fit qu'enfin il se rendit, pour ne pas violer le serment qu'il avoit fait. On coupa la tête à Saint Jean dans la prison, et on la donna dans un bassin à cette fille, qui la porta à sa mère. C'est ainsi que mourut le plus grand des hommes; et c'est à quoi se réduisit enfin la haute opinion qu'Hérode en avoit conçue, qui, après avoir été l'admirateur de ce Saint, en devint enfin l'homicide. Ses premiers excès lui servirent comme d'un passage à un crime si énorme; et une cruauté si barbare fut la punition de son inceste. Il semble bien étrange, dit Saint Grégoire, que des personnes infames aient eu un si grand pouvoir sur un homme aussi admirable qu'étoit Saint Jean. Mais si la vie de Saint Jean étoit précieuse aux yeux de Dieu, elle n'étoit rien aux siens propres; et on peut dire que Dieu, fécondant son humilité, et ayant égard au peu d'état qu'il en faisoit, la donna pour une danse. Ainsi, ajoute ce Saint Père, les serviteurs de Dieu doivent apprendre à mépriser leur vie, et ils doivent souffrir de bon cœur qu'elle dépende ou des soupçons, ou de la haine, ou de la médisance des méchants, parce que la sacrifiant à Dieu pour lequel seul ils vivent et non pour eux-mêmes, leur mort comme celle de Saint Jean sera toujours d'autant plus glorieuse devant Dieu et devant les Anges, qu'elle paroîtra plus honteuse aux yeux des hommes.



Jésus-Christ multiplie cinq pains, et en nourrit cinq mille hommes.

L'an de l'Ère commune 32. Troisième de la prédication de J. C.

Jésus-Christ, ayant appris la mort de Saint Jean, alla aussitôt dans le désert, et y mena avec lui ses Disciples, pour apprendre à son Église à chercher des retraites dans de semblables rencontres. Cela fut d'autant plus nécessaire, que les grands miracles de Jésus-Christ commençoient déjà à faire du bruit à la Cour, et qu'Hérode Antipas, fils de celui qui avoit fait mourir les Innocents, étoit en peine qui pouvoit être un homme si puissant en œuvres et en paroles, jusqu'à croire que c'étoit peut-être Saint Jean-Baptiste qu'il avoit fait mourir, qui étoit ressuscité et qui faisoit toutes ces merveilles. Ce Prince s'abandonnoit ainsi à ces vaines imaginations, et Jésus-Christ cependant s'étoit retiré. Il ne put empêcher néanmoins que le peuple ne le suivît; et jusqu'à cinq mille hommes allèrent avec lui, étant continuellement attentifs à sa parole et à ses miracles. Ils perdirent même toute la pensée du boire et du manger, tant ils étoient appliqués à ce qu'ils entendoient et ce qu'ils voyoient. Et trois jours

s'étant déjà passés depuis qu'ils avoient quitté les villes pour suivre Jésus-Christ dans la solitude, le Sauveur fut touché de compassion en voyant ces personnes, et il parla à ses Disciples pour voir avec eux comment il leur donneroit à manger. Ils lui répondirent que le lieu où ils étoient étoit désert, éloigné des villes, et qu'ils n'avoient point d'autre provision avec eux que cinq pains d'orge et quelques petits poissons. Jésus-Christ leur ordonna de faire asseoir ce peuple par diverses bandes; et lorsque cela fut fait, il leva les yeux au ciel et bénit ces pains, qu'il donna ensuite aux Disciples, afin de les présenter au peuple. Ces pains se multiplièrent entre les mains du Sauveur. Tout le monde mangea et fut rassasié, et Jésus-Christ commanda à ses Apôtres de ramasser tous les restes avec un grand soin, dont on remplit douze corbeilles. Les Saints Pères ont toujours regardé ces cinq mille hommes, qui suivirent alors Jésus-Christ, comme la figure des Chrétiens qui quittent le monde, au moins de cœur, pour suivre Jésus-Christ dans le désert de cette vie. On voit dans toute leur conduite une excellente image de l'Église. Ils sont attentifs à la parole du Sauveur, et n'attendent aucun soulagement sur la terre que de sa seule bonté. Ils ne paroissent tous que comme un seul homme; ils n'ont tous que les mêmes affections, les mêmes désirs et la même fin, où ils tendent par les mêmes moyens: ils persévèrent dans ce désert, et ne s'ennuient point avec le Sauveur; ils y persistent jusqu'à la défaillance, et sans demander de nourriture. Aussi Jésus-Christ, voyant leur grande foi, attend jusqu'au troisième jour à les nourrir; et quoique sa charité fût si grande, il ne voulut pas néanmoins le faire dès le premier. Il fit voir alors ce combat de piété qui se trouve souvent entre Dieu et ses élus, lorsque d'un côté Dieu ne veut pas encore les secourir dans leurs maux, parce que ses moments ne sont pas venus, et que de l'autre ses élus, trouvant leur repos et leur joie dans l'accomplissement de sa volonté, s'y tiennent fermes sans désirer d'en sortir. L'oraison, dans toutes les autres rencontres, est l'effet de la foi; mais c'est l'effet d'une foi encore petite, lorsqu'elle se hâte avec trop d'empressement de demander à Dieu qu'il la délivre des maux. Il suffit que Dieu compte lui-même les jours et tous les moments, lui qui nous assure qu'il a compté jusqu'au moindre cheveu de notre tête. On le doit laisser agir; et le meilleur moyen alors d'obtenir sa miséricorde, est de s'abandonner entièrement à lui, et de demeurer en paix en l'état où il nous a mis, sans en vouloir sortir que dans le moment qu'il a marqué.



Jésus-Christ marche sur la mer, et y fait marcher Saint-Pierre.

La même annee 32.

Après que Jésus-Christ eut fait le grand miracle de la multiplication des pains, le peuple voulut prendre le Sauveur, et le faire Roi. Mais Jésus-Christ, qui se présenta depuis lui-même si volontairement à la mort, s'enfuit lorsqu'on voulut lui offrir cette dignité ; pour apprendre à ses Disciples à fuir la royale puissance de l'Église quand les hommes la leur présenteroient, afin de ne la recevoir que de Dieu seul, comme Jésus-Christ ne l'a voulu recevoir que de son Père, et non pas des hommes. Lorsque la nuit fut arrivée, il vint retrouver ses Disciples au lieu où cette multiplication s'étoit faite ; et pour leur faire perdre l'idée de ce miracle qui pouvoit les avoir élevés, il les fit monter dans un vaisseau et passer la mer, afin que la tempête, qui s'éleva aussitôt par son ordre, les fit rentrer dans le sentiment de l'impuissance où ils se trouvoient en l'absence de leur Maître, et que la connoissance de leur propre foiblesse les conservât dans l'humilité, qui étoit comme le fondement sur lequel il vouloit élever cette vertu

solide qui les devoit rendre les colonnes de l'Église. Il les laissa donc pendant quelque temps au milieu des flots, et ils demeurèrent toute la nuit battus de la tempête, sans qu'il se hâtât de les aller secourir. Mais lorsque le jour approchoit, il alla vers eux en marchant dessus les eaux, et vint assez près du vaisseau où ils étoient. Lorsqu'ils le virent marcher ainsi sur la mer comme sur la terre ferme, ils crurent voir un fantôme, et la crainte dont ils furent saisis leur fit jeter un grand cri. Mais Jésus-Christ leur parla pour les rassurer, et leur dit seulement ces paroles : Ne craignez point, c'est moi. Saint Pierre fut le premier de tous qui sentit l'efficace de cette parole divine, et ayant le cœur plein d'une confiance qui le mettoit au-dessus de la crainte du péril, il dit à Jésus-Christ : Si c'est vous, Seigneur, commandez que j'aille à vous en marchant sur l'eau. Jésus-Christ lui dit qu'il vînt le trouver. Saint Pierre se jeta aussitôt dans la mer, et marcha sur l'eau avec une hardiesse qu'on ne peut assez admirer, et qui marquoit dès lors que Dieu rendroit à l'avenir son Église victorieuse de tout le monde, et qu'elle fouleroit aux pieds tout ce qui s'élèveroit contre elle. Mais lorsqu'il alloit ainsi pour se joindre à Jésus-Christ, un grand vent, qui survint, l'étonna. La crainte le saisit, et sa foi s'affoiblissant, il commençoit à enfoncer. Alors il eut recours à celui qui lui avoit déjà donné ce pouvoir : Sauvez-moi, Seigneur, lui dit-il. Et Jésus-Christ, étendant sa main, le prit, et lui dit, en le soutenant : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? Et lorsqu'ils furent entrés dans le vaisseau, le vent cessa tout d'un coup, et ils se trouvèrent au bord. Les Saints Pères, qui ont toujours regardé les actions et les paroles du Sauveur comme toutes pleines de mystères, ont admiré comment il permit que Saint Pierre fût en danger d'être submergé, après même qu'il lui avoit commandé, de sa propre bouche, de marcher sur l'eau. Il voulut, disent-ils, convaincre ce saint Disciple, par sa propre expérience, que c'est lui seul qui sauve, de peur que sa hardiesse naturelle ne lui donnât de la vanité. Les craintes, dans le service de Dieu, sont bonnes lorsqu'elles sont modérées. Elles nous avertissent de notre foiblesse, et elles nous persuadent que si nous réussissons, c'est Dieu seul qui fait tout en nous. Il n'y a guère de Fidèles dans l'Église pour qui Dieu ne fasse plus qu'il ne fit ici pour Saint Pierre. Il y a d'autres abîmes et d'autres tempêtes dont il les a tirés, et d'où il les tire encore à toute heure par sa seule grâce ; et ils ne peuvent manquer à la reconnoissance qu'ils doivent avoir d'une si sensible protection, sans tomber dans un orgueil ingrat et insupportable.



Jésus-Christ loue la foi de la Chananéenne, et guérit sa fille.

La même année 32.

Jésus-Christ s'étant retiré du lieu où il avoit nourri miraculeusement une si grande multitude de personnes, le peuple fut bien en peine le lendemain pour savoir ce qu'il étoit devenu. Ils savoient qu'il n'y avoit eu en ce lieu qu'une seule barque, et ils avoient vu que Jésus-Christ n'y étoit point entré avec ses Disciples. C'est pourquoi ne le trouvant plus sur ce bord, et ayant repassé l'eau pour aller à Capharnaüm, ils lui demandèrent, lorsqu'ils l'y eurent retrouvé, quand et comment il y étoit venu. Mais Jésus-Christ, sans répondre à leur demande curieuse, et leur célant la manière si divine dont il avoit marché sur les eaux, se contenta d'avertir ces personnes, qui témoignoient tant de zèle pour le trouver, que leur recherche étoit intéressée, puisqu'ils ne le recherchoient que parce qu'ils avoient mangé de ce pain miraculeusement multiplié dans le désert. Il prit de là occasion de les exhorter à chercher un autre pain, et il leur fit un admirable discours de la sainte Eucharistie, qui en scandalisa beaucoup, et même d'entre ses Disciples. Lorsqu'ils s'en alloient, Jésus-Christ, sans s'étonner de se voir abandonné de ses Disciples, s'adressa aux douze Apôtres, et leur demanda s'ils

vouloient s'en aller aussi. Saint Pierre lui répondit avec son zèle ordinaire : Seigneur, à qui irions-nous ? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle. Et Jésus-Christ montra bien qu'il ne falloit pas s'étonner que plusieurs des Disciples l'eussent abandonné, puisque des douze même qu'il avoit choisis pour Apôtres, il y en avoit un qu'il leur assura être un démon. Il quitta donc alors la Judée pour fuir la haine de ses ennemis, qui commençoient à se déclarer ouvertement contre lui, et il alla du côté de Tyr et de Sidon, où il fit plus qu'il n'avoit fait dans la Judée. Car une femme Chananéenne étant sortie de ces lieux-là, où Jésus-Christ ne vouloit pas aller lui-même, afin de ne pas scandaliser les Juifs, elle vint par un secret instinct de Jésus-Christ qui l'appeloit à lui sans qu'elle le sût, et lui représenta, avec de grands cris, que sa fille étoit tourmentée du démon, et le pria d'avoir pitié d'elle. Jésus-Christ, qui étoit si sensible aux plaintes des affligés, n'eut d'abord que des rebuts pour cette femme, afin de donner, en sa personne, un excellent modèle de la prière, et de nous apprendre, par son exemple, avec quelle humilité nous y devons persévérer, lorsqu'il semble que Dieu n'ait que des rebuts pour nous, et qu'il rejette toutes nos demandes. Cette femme humble, ne pouvant rien obtenir de Jésus-Christ, s'adressa aux Apôtres, qui intercédèrent pour elle vers le Sauveur. Mais il leur répondit qu'il n'étoit envoyé que pour les brebis de la maison d'Israël, et non pas pour les Gentils. Et comme ils faisoient de l'instance, parce que la Chananéenne les importunoit de ses cris, Jésus-Christ, voulant faire voir la solidité de la foi de cette femme, ne se rendit pas encore. Elle-même vint enfin se jeter aux pieds du Sauveur ; elle l'adora, et lui dit en soupirant : Seigneur, aidez-moi. Jésus-Christ lui résista encore, et la traitant comme une chienne, il lui dit : Qu'il n'étoit pas juste de prendre le pain des enfants, et de le donner aux chiens. Ce traitement, qui auroit offensé une ame superbe, ne fit qu'accroître la confiance de celle-ci. Elle avoua qu'elle n'étoit qu'une chienne ; mais, comme pour prendre Jésus-Christ par sa propre bouche, elle lui représenta que les petits chiens mangeoient au moins les miettes qui tomboient de la table de leurs maîtres, et qu'elle n'en demandoit pas davantage. Elle se mit elle-même au rang des chiens, et considéra les Juifs comme ses maîtres et les enfants du vrai Dieu. Cet humble aveu, dans un traitement si rude en apparence, fit que tout d'un coup Jésus-Christ s'écria : O femme ! votre foi est grande. Et changeant ses rebuts en une admiration de sa fermeté, il lui accorda au moment ce qu'elle lui avoit demandé. Les Saints Pères ont tremblé en considérant cette foi dans une femme païenne ; et Saint Grégoire-le-Grand dit que comme cette femme idolâtre confondoit l'incrédulité des Juifs, il peut de même arriver souvent dans l'Église que des personnes engagées dans le monde feront rougir ceux qui sont dans une profession plus sainte, et que la simplicité de leur foi, jointe à l'innocence de leur vie, confondra un jour la tiédeur et le peu de foi des autres, dont la vie ne répond pas à l'excellence de leur état, ni aux grandes grâces que Dieu leur a faites.

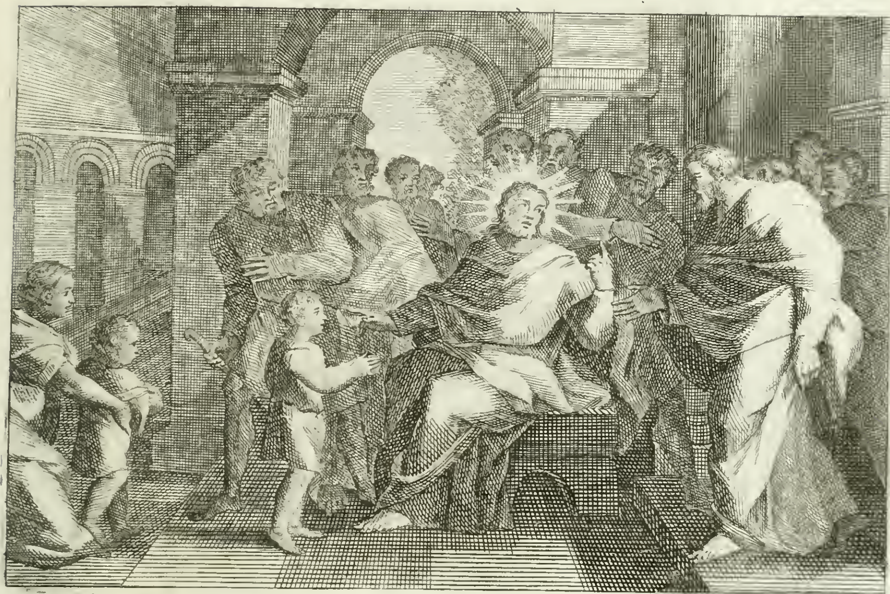


Jésus-Christ se transfigure sur une montagne devant trois de ses Apôtres.

La même année 32.

Jésus-Christ, se trouvant seul avec ses Disciples, et parcourant avec eux les villes de Césarée, demanda à ses Disciples ce que le monde disoit de lui. Ils lui répondirent que les uns croyoient qu'il étoit Jean-Baptiste ; les autres, qu'il étoit Élie ; d'autres, qu'il étoit Jérémie, ou l'un des anciens Prophètes. Et vous, leur dit Jésus-Christ, qui dites-vous que je suis ? Saint Pierre alors, sans hésiter, lui répondit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Jésus-Christ l'appela heureux, de ce que son Père lui avoit révélé cette vérité, et il l'assura qu'il établiroit si fermement sur lui son Église sainte, que les portes de l'enfer ne prévaudroient jamais contre elle. Mais après cette grande gloire, qui promettoit à Saint Pierre d'être le Chef de l'Église, et d'être assis un jour sur la chaire de la Capitale du monde, sans que sa faute et son renoncement, qui survint ensuite, portât Jésus-Christ à rétracter sa promesse, le Sauveur l'humilia d'une manière terrible, lui donnant le nom de Satan, parce qu'il vouloit le détourner

de souffrir la croix et la mort ; et il fit voir qu'il n'élève guère ses Saints qu'il ne les abaisse aussitôt ensuite , parce que la foiblesse de l'homme est si grande, que si Dieu n'usoit envers lui de cette conduite, la prospérité ou temporelle ou spirituelle l'élèveroit et lui deviendroit un sujet de chute. Huit jours après que cela se fut passé, Jésus-Christ prit trois de ses Disciples , Saint Pierre , Saint Jacques et Saint Jean , qui paroissoient toujours les plus favorisés d'entre les autres, et auxquels il témoignoit plus de tendresse. Il les mena sur une montagne à l'écart ; et lorsqu'il y prioit, il fut tout d'un coup transfiguré. Son visage devint éclatant comme le Soleil , et ses habits plus blancs que la neige. Moïse et Elie apparurent en même temps, qui s'entretenoient avec Jésus-Christ de ce qui lui devoit arriver à Jérusalem. Les trois Disciples, qui dormoient, se réveillèrent tout d'un coup de leur sommeil , et furent surpris de cette gloire du Sauveur et de la présence des deux Prophètes qui lui parloient. Saint Pierre, étant transporté de joie, dit à Jésus-Christ : Seigneur , il nous est bon d'être en ce lieu ; nous y ferons, si vous voulez, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie ; mais lorsqu'il parloit encore, une nuée éclatante les enveloppa, et il en sortit une voix qui dit : C'est-là mon Fils bien aimé , écoutez-le. Les Disciples tombèrent aussitôt par terre ; et lorsqu'ils étoient saisis de crainte , Jésus-Christ s'approcha d'eux et les toucha , en leur disant : Levez-vous et ne craignez rien. Ils se levèrent et ne virent plus que Jésus-Christ , qui leur défendit , en descendant avec eux de la montagne , de rien dire de ce qu'ils avoient vu. Cette transfiguration , toute pleine de mystères, fut un des moyens dont Jésus-Christ se servit pour fortifier la foi de ses Disciples, et pour les assurer plus sensiblement qu'il étoit Dieu. Il voulut, par cette anticipation de sa gloire, leur faire voir ce qu'ils seroient un jour eux-mêmes à la résurrection des morts, et que, malgré les travaux et les souffrances de cette vie, ils ne laisseroient pas de jouir de la gloire dont ils avoient été témoins sur cette montagne. Cette vue aussi les a rendus forts ensuite dans leurs plus grandes douleurs. Quand le Saint-Esprit est survenu en eux, il leur a rendu cette vision plus utile qu'elle ne le parut à ce moment, et ils comprirent , par sa lumière , que cette gloire ineffable de Jésus-Christ , qu'ils avoient vue de leurs propres yeux, seroit communiquée à leur propre corps. Ainsi l'on peut dire que le dessein de Jésus-Christ , dans cette transfiguration , n'étoit pas seulement de rendre ses Apôtres forts au jour de sa Passion, et de les faire souvenir de sa gloire dans le temps de son humiliation, mais encore de les rendre forts eux-mêmes dans le temps de leurs souffrances, et de les encourager dans leurs afflictions par la vue de la gloire dont elles devoient être suivies.



Jésus-Christ propose à ses Disciples un enfant pour modèle de l'humilité chrétienne.

La même année 32.

Jésus-Christ étant descendu avec ses trois Apôtres de la montagne de Thabor, vint retrouver les autres Disciples qui étoient environnés d'une grande foule de monde. Un homme, dont le fils étoit tourmenté du démon, étoit venu les prier de le guérir en l'absence de leur Maître. Mais quoique Jésus-Christ leur eût donné pouvoir sur ces esprits, ils ne purent néanmoins chasser celui-là. Et après que Jésus-Christ l'eut fait, et qu'il eut rendu ce fils à son père, ses Disciples lui demandèrent en particulier pourquoi ils ne l'avoient pu guérir eux-mêmes. Il leur répondit que c'étoit à cause de leur peu de foi, et il ajouta que s'ils avoient la foi, ils pourroient transporter les montagnes de leur place, et les faire aller dans la mer. Il leur dit ensuite que cette sorte de démons ne se guérissoit que par la prière et par le jeûne; et il leur apprit ainsi qu'ils se trompoient, s'ils prétendoient exercer une autorité absolue sur les démons, et que, pour bien user de leur pouvoir, il falloit se rabaisser aux moyens

ordinaires que Dieu avoit établis, comme étoient la prière et le jeûne, pour chasser les esprits impurs. Jésus-Christ alla ensuite à Capharnaüm, où ceux qui levoient les impôts demandèrent à Saint Pierre si son Maître ne payoit point le tribut. Cet Apôtre leur répondit qu'il le payoit. Et, étant entrés au logis, Jésus-Christ prévint Saint Pierre, et lui dit : De qui les Princes de la terre exigent-ils le tribut? Est-ce de leurs enfants ou des étrangers? Mais pour ne les point scandaliser, ajouta-t-il, allez à la mer, et ouvrez la bouche du premier poisson que vous y prendrez, vous y trouverez une pièce de monnoie, que vous donnerez pour moi et pour vous. Le Sauveur a appris ainsi aux Chrétiens de vivre dans la vie commune, sans troubler l'ordre que Dieu y a établi, et sans se troubler eux-mêmes des événements du monde. Comme Jésus-Christ étoit dans ce logis avec tous ses Disciples, il leur demanda de quoi ils s'entretenoient lorsqu'ils étoient en chemin, parce qu'il savoit qu'ils avoient disputé qui étoit le premier d'entre eux. Et voulant ruiner de bonne heure dans leur esprit tous ces sentiments d'orgueil et toutes ces pensées de prééminence, il leur dit : Que celui qui voudroit être le premier de tous, devînt le dernier de tous. Et pour leur donner encore une image plus sensible de cette disposition de cœur dans laquelle il vouloit qu'ils fussent, il prit un petit enfant qu'il embrassa, et le mettant au milieu d'eux, il leur dit : Que s'ils ne travailloient à se rendre semblables à ce petit enfant, ils n'entreroient point dans le Royaume des Cieux. Les Saints Pères ont été frappés de cette sentence du Sauveur ; et voyant combien cela étoit difficile à l'orgueil humain, ils n'ont point eu d'autre espérance que dans la grâce de celui-là même qui leur faisoit ce commandement. Ils ont appris de là combien il étoit important d'étouffer tous ces désirs ambitieux de vouloir paroître plus que les autres, et ils ont reconnu que le soin du véritable Chrétien étoit de se cacher toujours, et d'être bien aise que tous les autres paroissent. Un homme n'est plus grand qu'un autre homme, qu'à proportion qu'il a plus de charité que lui, et tout le reste est vain devant Dieu. Que si on vouloit s'élever au-dessus des hommes, parce qu'on a plus de vertu qu'eux, on deviendroit par cet orgueil le dernier de tous. Jésus-Christ étouffe l'orgueil, et il le retranche jusqu'à la racine, en réduisant ses Disciples à l'état d'un petit enfant. Et si l'on veut juger si l'on sera du nombre des bienheureux dans l'autre monde, on n'a qu'à voir si l'on est du nombre des enfants et des humbles en celui-ci, et si on travaille par la simplicité, par l'humilité, par l'obéissance et par les autres vertus, à être aussi petit dans l'ame que les enfants le sont dans le corps.



JÉSUS-CHRIST guérit dix Lépreux.

La même année 32.

JÉSUS-CHRIST ayant pris occasion de la dispute de ses Disciples, touchant la primauté, de leur recommander l'humilité chrétienne, et de leur donner du respect pour les enfants et pour les foibles, qu'il assura être très-dangereux de scandaliser, il quitta la Galilée, et la fête des Tabernacles s'approchant, ses parents et ses frères l'exhortèrent à aller en Judée, d'où il s'étoit retiré à cause de la mort de Saint Jean. Ils lui dirent qu'il n'avoit rien à craindre, et lui parlant comme à un homme qui affectoit de s'acquérir de l'estime des hommes, par ses grands miracles, ils témoignèrent, comme dit l'Évangile, qu'ils ne croyoient point en lui. JÉSUS-CHRIST ne s'arrêta point à réfuter leurs vaines imaginations. Il se contenta de leur dire que leur temps étoit toujours prêt, mais que le sien n'étoit pas encore venu ; que pour lui, il n'iroit pas encore en Judée. Ses parents assistèrent à la fête avant lui. Et après qu'il eut demeuré quelques jours en Gallilée, il alla dans la Judée, non publiquement et avec éclat comme à son

ordinaire, mais en se cachant. Lorsqu'il passoit par le milieu de Samarie, il trouva à l'entrée d'un bourg dix Lépreux, qui, se tenant loin de lui par respect, élevèrent leurs voix, et le prièrent d'avoir pitié d'eux. Jésus-Christ les voyant, leur dit qu'ils s'allassent montrer aux Prêtres, afin d'obéir ainsi aux ordonnances de la Loi. Il apprit ainsi à ceux qui croiroient en lui, jusqu'où devoit aller leur condescendance pour s'accommoder aux coutumes et aux pratiques de l'Église, et quelle devoit être leur déférence pour les puissances qui y sont établies. Mais il arriva que lorsque ces dix hommes alloient se montrer aux Prêtres, ils se trouverent guéris de leur lèpre. Ce que voyant un d'entre eux, il retourna aussitôt sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix d'une guérison si miraculeuse. Il alla trouver Jésus-Christ, il se jeta à ses pieds, se prosterna le visage en terre, et lui rendit grâces de la miséricorde qu'il venoit de recevoir. Jésus-Christ lui demanda s'ils n'avoient pas été tous guéris, et où étoient les neuf autres. Il ne se trouva personne d'entre ces dix Lépreux, dit l'Évangile, qui retournât à Jésus-Christ, pour lui rendre ses actions de grâces, que cet étranger, qui étoit Samaritain. Jésus-Christ le renvoya, en lui disant que sa foi l'avoit sauvé, et témoignant assez combien l'ingratitude des autres lui étoit désagréable. Les Saints Pères, considérant cet exemple, en ont toujours pris sujet d'exhorter les hommes à fuir l'ingratitude, et à ne recevoir aucune grâce de Dieu, sans lui témoigner, par toutes les marques qu'ils peuvent, combien ils en sont touchés, pour rendre leur réconnoissance égale à la grandeur des dons qu'ils reçoivent. Ce n'est pas assez de ressentir quelque joie de la guérison intérieure de nos ames, puisqu'on ne doit pas douter que ces neuf Lépreux ne s'en retournassent avec grande joie. Ils avoient sans doute un grand ressentiment de leur guérison, et ils admiroient même, au fond de leurs cœurs, celui qui en étoit l'auteur. Mais ce n'étoit pas assez. Ils devoient retourner sur leurs pas, et se prosterner devant lui pour lui rendre grâces d'une manière digne de lui. Ils sont devenus, par leur ingratitude, lépreux dans l'ame, en cessant de l'être dans le corps; et ils ont été, en ce point, l'image de ceux qui, cessant quelquefois de commettre des péchés grossiers à la vue des hommes, augmentent, par leur ingratitude, leurs péchés intérieurs devant Dieu. Heureux celui, dit Saint Bernard, qui se tient toujours prosterné devant le Sauveur, qui lui rend grâces sans cesse pour les moindres dons; et qui, se considérant comme un étranger, à l'imitation de ce Samaritain, croit que toutes les faveurs qu'on lui peut faire sont d'autant plus gratuites, qu'il ne mérite par lui-même que le mépris et le châtiment.



Jésus-Christ se délivre divinement des piéges que lui tendoient les Juifs, en lui demandant ce qu'on devoit faire d'une femme surprise en adultère.

La même année 32.

Jésus-Christ, ayant fait en chemin cette guérison des dix Lépreux, trouva, lorsqu'il fut arrivé en Judée, toute Jérusalem en trouble, de ce qu'il n'étoit pas venu à cette fête, et tout le peuple, partagé dans le jugement qu'ils faisoient de lui : les uns, disant qu'il étoit bon ; les autres, soutenant qu'il étoit un séducteur. Et lorsque l'octave de la fête s'avançoit, Jésus-Christ parut dans le Temple, et y enseigna le peuple avec une sagesse qui donnoit de l'étonnement à tous ceux qui savoient qu'il n'avoit point été instruit dans les sciences humaines, ni dans l'étude de la Loi. Lors donc qu'il parloit publiquement, et avec une entière liberté, ceux qui l'écoutoient admiroient comment ses ennemis, qui le vouloient perdre, le laissoient ainsi en repos, et ils crurent que peut-être ils avoient reconnu que c'étoit le Christ. Mais on ne fut pas long-temps sans faire des desseins sur sa personne, qui furent néanmoins tous inutiles, parce que son heure n'étoit pas venue. Car les Pharisiens, voyant que le peuple parloit de lui

et de ses miracles avec admiration, et qu'on disoit tout haut que quand le Christ viendroit, il ne pourroit pas faire de plus grandes choses, ils ne purent souffrir ce témoignage qu'il rendoit au Sauveur, et ils envoyèrent des archers pour se saisir de sa personne. Mais au lieu que jusque-là il s'étoit si souvent caché, il ne le fit pas alors pour donner des exemples des mouvements différents que produiroit le Saint-Esprit en ceux qui seroient persécutés dans la suite de tous les siècles. Ceux donc qui étoient venus pour le prendre, furent arrêtés par un secret instinct de Dieu. Au lieu de se saisir de lui, ils l'écoutèrent avec admiration; et lorsque les Pharisiens, qui les avoient envoyés, leur firent des reproches de ce qu'ils ne l'amenoient pas, ils leur répondirent que jamais homme n'avoit parlé comme celui-là. Jésus-Christ s'étant rétiré ensuite sur la montagne des Olives, pour y prier, il se trouva le lendemain de grand matin dans le Temple, où le peuple l'environna. Mais lorsqu'on l'écoutoit, les Pharisiens lui tendirent un piége, en lui faisant présenter une femme surprise en adultère, afin que s'il la condamnoit à la mort, il fût décrié parmi le peuple comme un homme d'une extrême rigueur; et que s'il ne la condamnoit pas, il fût décrié encore comme un violateur de la loi de Dieu. Jésus-Christ, connoissant leur malice, se baissa, et écrivit de son doigt sur la terre; et lorsqu'ils persistoient à lui demander son avis, il se leva, et leur dit: Que celui d'entre vous qui est sans péché, jette la première pierre contre cette femme. Il commença encore à écrire en terre; et cependant les Pharisiens s'en allèrent tous les uns après les autres, et il ne resta que Jésus-Christ avec cette femme, à qui le Sauveur dit que parce que personne ne l'avoit condamnée, il ne la condamneroit point non plus, et il la renvoya en paix, en lui commandant de ne plus pécher à l'avenir. Jésus-Christ fit voir alors qu'il vouloit que les hommes pensassent plus à se juger eux-mêmes qu'à accuser les autres, et à examiner leur vie, qu'à censurer celle de leurs frères. Ils ont souvent horreur des péchés grossiers, parce qu'ils blessent leurs sens, et ils n'ont pas horreur des péchés spirituels, qui blessent infiniment plus Dieu qui est tout Esprit. Le péché de l'Ange dans le Ciel, et celui du premier homme sur la terre, ont plus offensé Dieu que le crime de cette adultère qu'on lui présentoit alors. C'est ce qui doit toujours nous tenir humiliés devant Dieu, et nous rendre doux et modérés à l'égard de ceux qui tombent dans ces excès. Cette modération, qu'on leur témoigne, est un excellent moyen pour les retirer de leurs désordres. L'indulgence dont Jésus-Christ usa envers cette femme, eut peut-être plus d'effet sur elle, pour la retirer de son crime, que n'auroient eu toutes les sévérités dont la Loi vouloit qu'on usât. Rien ne touche tant une ame bien née, qu'une douceur qu'elle ne devoit pas espérer. L'Église a appris, de cet exemple de Jésus-Christ, à ne pas rebuter les plus grands pécheurs; et quoiqu'elle travaille solidement à leur véritable conversion, elle a eu néanmoins beaucoup de compassion de leur état. Elle a trouvé qu'il étoit bien juste que cette parole de Jésus-Christ, Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre, fît au moins autant d'effet dans le cœur des Chrétiens, qu'elle en fit alors dans l'esprit des Juifs; et que la piété de ceux-ci cédât à des paroles auxquelles la dureté des autres fut obligée de céder.



Guérison miraculeuse de l'Aveugle-né.

La même année 32.

Après que Jésus-Christ eut délivré, par sa bonté, la femme adultère, et qu'il se fut tiré, par sa sagesse, de ce piége que ses ennemis lui avoient dressé, il continua de prêcher au peuple, dans le Temple, plusieurs vérités importantes, et de reprocher aux Pharisiens le dessein qu'ils avoient de le perdre. Il leur fit voir qu'en cela ils étoient les ministres du démon, qui avoit aimé le sang dès le commencement du monde, et qui avoit fait tuer les Prophètes. Il leur demanda publiquement qui d'entre eux pouvoit le convaincre d'aucun péché, et pourquoi ils ne le croyoient pas, puisqu'il ne leur prêchoit que la vérité? Les Juifs opposèrent à des reproches si justes, non des raisons, mais des injures; et ils l'appelèrent Samaritain et démoniaque. Jésus-Christ répondit à ces blasphèmes avec une grande douceur; mais voyant qu'ils prenoient des pierres pour le lapider, il se cacha et sortit du Temple. Lorsqu'il se retiroit, il vit un homme qui étoit aveugle dès sa naissance. Ses Disciples lui demandèrent si cet homme avoit

péché ou ses pères, pour naître ainsi dans l'aveuglement? Mais Jésus-Christ leur répondit que cet aveuglement n'étoit que pour manifester sa gloire. Il fit ensuite de la boue avec sa salive. Il la mit sur les yeux de cet aveugle, et l'envoya à la piscine de Siloë pour s'y laver. Il alla à la piscine, il s'y lava et y recouvra la vue. Tous ceux qui l'avoient vu auparavant furent étrangement surpris lorsqu'ils le virent. Et comme on lui demandoit de quelle manière s'étoit fait un si grand miracle, il dit qu'un homme appelé Jésus, avoit fait de la boue, qu'il l'avoit mise sur ses yeux, qu'il l'avoit envoyé à la piscine pour s'y laver, qu'il y avoit été, et qu'il y avoit recouvré la vue. On l'amena aussitôt aux Pharisiens, qui lui firent la même demande, et auxquels il répondit la même chose. Aussitôt quelques-uns d'entre eux dirent qu'un homme qui avoit fait de la boue le jour du Sabbat, ne pouvoit être un homme de Dieu. Les autres, étant accablés par la grandeur de ce miracle, dirent qu'un méchant homme ne pouvoit guérir un aveugle-né. Et lorsqu'ils étoient divisés les uns contre les autres, ils firent encore parler l'aveugle, et lui demandèrent ce qu'il disoit de cet homme; à quoi il répondit hautement que c'étoit sans doute un Prophète. Étant irrités de cette réponse, ils ne purent croire qu'il eût été aveugle. Ils firent venir ses parents, qui, craignant des gens si passionnés, se ménagèrent avec adresse, en n'assurant rien autre chose, sinon que c'étoit là leur fils et qu'il étoit né aveugle; mais pour le reste, ils dirent que leur fils étoit en âge de répondre et de parler lui-même. Ayant fait venir encore cet aveugle, ils lui parlèrent avec plus de force; ils lui dirent qu'il rendît gloire à Dieu, et qu'ils savoient que Jésus-Christ étoit un méchant. Je ne sais, leur dit-il, s'il est un méchant, mais je sais bien qu'étant aveugle auparavant, je vois maintenant fort clair. Les Juifs lui répondirent : Que pour eux ils étoient Disciples de Moïse, et qu'ils ne savoient qui étoit cet homme. C'est ce que j'admire, ajouta-t-il, que vous ne sachiez qui il est; et cependant il m'a ouvert les yeux. Les Pharisiens le chassèrent ensuite de la Synagogue, et Jésus-Christ l'ayant trouvé, lui demanda s'il croyoit au Fils de Dieu, et ajouta que c'étoit lui-même qui lui parloit. Cet homme se prosterna en terre et l'adora. Heureux aveugle, disent les Saints Pères, qui a découvert la vraie lumière! Il n'a pas été seulement l'adorateur de Jésus-Christ, il en a été le défenseur. Il a confondu les Docteurs de la Loi, et il a fait voir qu'une simple foi, qui est humble, est plus éclairée que la science qui est superbe. Les Juifs l'ont chassé de leur Synagogue; mais Jésus-Christ l'a reçu dans la communion de son Esprit, et a fait de son cœur son Temple vivant.



La Parabole du Samaritain.

La même année 32.

Après la guérison de l'Aveugle-né, l'Évangile rapporte ce que Jésus-Christ dit aux Juifs, de la charité que les Pasteurs doivent avoir pour le troupeau qui leur a été confié, en imitant celle du souverain Maître de nos ames, qui est mort volontairement lui-même pour le salut de ses brebis. Il donna, dans le peu de paroles qu'il dit sur ce sujet, toutes les marques qu'on peut désirer pour savoir si l'on est du nombre des Pasteurs véritables de ce troupeau divin, puisqu'on n'a qu'à voir si l'on est près de lui donner non-seulement son bien, son repos et son établissement, mais la vie même, en la perdant ou tout d'un coup, ou par une longue suite de souffrances. Il montra combien est opposé en ce point au vrai Pasteur celui qui n'est que mercenaire, et qui s'enfuit lorsqu'il voit venir le loup, c'est-à-dire qui se tient dans un lâche silence, lorsqu'il devroit s'opposer avec force à ceux qui veulent perdre le troupeau de Jésus-Christ. Mais après avoir instruit les Ministres, dans ce discours, de la charité qu'ils doivent à

leurs peuples, il instruisit ensuite tous les hommes de celle qu'ils doivent avoir les uns pour les autres. Car un Docteur venant lui demander, en le tentant, quel étoit le plus grand commandement de la Loi, Jésus-Christ lui répondit, en un mot : Que c'étoit d'aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. Ce Docteur pressa Jésus-Christ, et lui demanda quel étoit ce prochain qu'on devoit aimer. Le Sauveur le lui apprit par cette parabole : Un homme, dit-il, faisant voyage, tomba entre les mains des voleurs, qui, l'ayant dépouillé, le blessèrent de plusieurs plaies, et le laissèrent demi-mort. Lorsqu'il étoit en cet état, un Prêtre passa près du lieu, vit cet homme, et, sans s'arrêter pour le soulager, il passa outre : un Lévite fit encore la même chose; montrant, l'un et l'autre, que les grandes vertus ne sont pas attachées aux ministères les plus relevés, et qu'on peut bien avoir les dignités de l'Église, sans avoir la charité qui devroit toujours les accompagner. Enfin, un Samaritain, c'est-à-dire un païen et un idolâtre, passant au même lieu, vit cet homme, et, étant touché de compassion, il s'approcha de lui, versa sur ses plaies du vin et de l'huile, et les ayant bandées, le mit sur son cheval, le mena à l'hôtellerie, le recommanda à l'hôtelier, et, en s'en allant, donna deux pièces de monnoie pour la dépense de cet homme, promettant à l'hôtelier que s'il en dépensoit davantage, il le lui rendroit à son retour. Jesus-Christ demanda à ce Docteur qui de ces trois hommes avoit été le prochain de celui qui étoit tombé entre les mains des voleurs? A quoi il répondit que c'étoit celui qui en avoit eu compassion. Allez, répliqua Jésus-Christ, et faites la même chose. Le Sauveur nous commande, en la personne de ce Docteur, d'être prêts à toute heure à secourir ceux que nous voyons dans la misère, et de n'épargner ni nos soins, ni nos peines, ni notre bien, lorsqu'il se présente quelqu'un que nous puissions assister. Les Saints Pères se plaignent que les hommes sont trop sages dans ces occasions. Ce Prêtre et ce Lévite croyoient peut-être avoir de fort bonnes raisons de passer sans s'arrêter. Ils furent vraisemblablement attendris en voyant ce misérable; mais cette compassion stérile n'empêcha pas qu'ils ne fussent cruels, en manquant à un devoir si pressant de la charité. Le Samaritain ne raisonna pas tant qu'eux; il agit plus simplement et plus charitablement : il lui suffit de voir cet homme mourant pour se croire obligé de le secourir. C'est ainsi que nous devons faire, et nous serions bien peu disposés à secourir les maux de ceux qui sont éloignés de nous, lorsque nous négligeons ceux dont nous sommes témoins nous-mêmes, et que nous voyons de nos propres yeux.



Jésus-Christ entre dans la maison de Marthe, qui s'empresse à le bien recevoir pendant que sa sœur entend sa parole.

La même année 32.

Jésus-Christ, ne se contentant pas d'avoir établi douze Apôtres, choisit encore soixante-deux Disciples, qu'il envoya deux à deux devant lui partout où il devoit aller, et qui, vivant contents dans leur condition, sans porter envie aux Apôtres qui étoient au-dessus d'eux, apprirent dès lors que ceux qui seroient un jour dans les degrés inférieurs de l'Église, y devoient vivre très contents, sans porter envie à ceux qui sont dans les ordres supérieurs, où ils ne doivent point monter par leur propre orgueil, mais demeurer humblement dans leur état, à moins que Dieu ne les en retire, comme il retira Saint Matthias du nombre de ces soixante-deux Disciples pour l'élever à l'Apostolat. Après les avoir envoyés, avec pouvoir de chasser les démons, ils revinrent, transportés de joie, dire à Jésus-Christ que ces esprits impurs leur étoient assujettis par la vertu de son nom. Mais Jésus-Christ, leur inspirant le mépris de ces dons

particuliers, leur dit qu'ils ne devoient pas se réjouir de cet empire qu'ils avoient sur les démons, mais de ce que leurs noms étoient écrits dans le Ciel. Et aussitôt, par un mouvement du Saint-Esprit, il rendit grâces à son Père de ce qu'il avoit choisi les petits et les humbles pour leur découvrir des mystères qu'il cachoit aux sages et aux prudents. Et se tournant en même temps vers ses Disciples, il leur dit qu'heureux étoient les yeux qui voyoient ce qu'ils voyoient, parce que plusieurs Rois et plusieurs Prophètes avoient voulu voir et entendre ce qu'ils voyoient et entendoient, sans qu'ils l'eussent pu; pour faire juger à ceux qui ont reçu des Apôtres la connoissance des mêmes mystères, quel crime ce leur seroit de les laisser perdre, ou de ne pas les estimer autant qu'ils doivent, en s'appliquant continuellement à les méditer. C'est pourquoi Jésus-Christ, voulant nous donner une image sensible de la manière dont les Chrétiens devoient passer leur vie, alla dans un château, où une femme nommée Marthe le reçut. Cette femme avoit une sœur nommée Marie, qui, se tenant aux pieds de Jésus-Christ, écoutoit paisiblement sa sainte parole, pendant que Marthe étoit occupée à préparer à manger. Elle s'inquiéta même de ce que sa sœur ne l'aidoit pas dans l'embarras où elle se trouvoit; elle en vint faire sa plainte à Jésus-Christ, qui, bien loin de retirer Marie de cette application si louable à sa parole, la défendit au contraire contre sa sœur, et dit à Marthe, que pendant qu'elle s'occupoit avec tant d'empressement à beaucoup de choses, Marie avoit choisi la meilleure part, et qu'elle ne lui seroit point ôtée. Les Saints Pères ont compris delà, qu'encore que les actions extérieures de charité soient nécessaires pendant cette vie, ceux néanmoins que Dieu en dispense pour les tenir dans une vie tranquille, occupés à la méditation de sa parole, sont toujours les plus heureux. Rien ne paroissoit de plus saint que de s'appliquer à préparer à manger pour Jésus-Christ même; et cependant Jésus-Christ préfère le repos de Marie au travail de Marthe. Cette parole que Jésus-Christ lui dit: Qu'il n'y avoit qu'une chose qui fût nécessaire, a été la devise ordinaire des plus grands Saints. Ils ont vu que le reste, en quelque sorte, étoit superflu, et qu'on ne pouvoit presque s'y appliquer sans préjudice de cette seule chose, qui est nécessaire. C'est pourquoi ils ont dit que cette sentence devoit retenir l'activité de ceux qui mettent toute leur piété dans les actions extérieures; et quoique ces œuvres de charité soient excellentes en elles-mêmes, ils doivent craindre néanmoins que le trouble et l'empressement qui les acccompagne, ne nuise peu à peu à la pureté intérieure et à l'union du cœur à Dieu, en quoi consiste proprement cet unique nécessaire, que Jésus-Christ a voulu être préféré à toutes choses.



Jésus-Christ parle contre la vanité d'un riche, qui s'applaudissoit dans ses grands biens, et qui mourut la nuit suivante.

La même année 32.

Après que Jésus-Christ nous eut appris, par la réponse qu'il fit à Marthe, combien il préféroit la vie paisible, et toujours appliquée à Dieu, à la vie active, toujours occupée aux œuvres de charité, il nous fit voir encore combien il pouvoit y avoir d'illusion dans ces actions extérieures de piété, par les reproches qu'il fit aux Pharisiens, qui ne se mettoient en peine que du dehors, et qui négligeoient le dedans. Car les Saints Pères, considérant la conduite de ces personnes, et ce que Jésus-Christ dit dans l'Évangile, ont reconnu que le démon n'aime rien tant, lorsqu'il possède bien une ame, que de lui faire faire beaucoup de bonnes œuvres extérieures, qui éclatent aux yeux des hommes, pourvu que pendant qu'elle donne le dehors à Dieu, il soit maître du dedans. Que si ces engagements extérieurs sont toujours à craindre à toutes sortes de personnes, Jésus-Christ fait voir combien ils le sont encore plus à ceux qu'il choisit

pour ses Ministres. Car deux frères l'ayant prié de les accorder, et de faire entre eux un partage, il rejeta assez durement cette proposition, et leur dit qu'il n'étoit point établi pour faire ce partage entre eux. Il montra, par cette réponse, qu'il ne vouloit prendre aucune part aux biens du monde, ni aux affaires des hommes du monde, et qu'un vrai Chrétien, et principalement un Ministre de Jésus-Christ, doit fuir ces actions séculières, et ne pas se laisser tromper par un prétexte de charité dont on les couvre. Il prit sujet de l'embarras de ces frères pour le partage de leur bien, d'avertir les hommes de fuir l'avarice, et de les assurer que ce n'est point de l'abondance des biens temporels que dépend la vie de l'homme. Sur quoi il leur dit cette parabole : Un homme fort riche, ayant recueilli une grande moisson de sa terre, se trouva en peine de cette abondance, et disoit en lui-même : Que ferai-je maintenant, puisque les greniers me manquent, et que je ne sais où ramasser tous mes fruits ? Il faut, dit-il, que j'abatte mes granges, et que je les agrandisse; j'y mettrai ensuite tout ce que j'ai recueilli, et je dirai à mon ame : O mon ame ! vous avez du bien pour plusieurs années : tenez-vous en repos; mangez, buvez, faites bonne chère. Mais lorsqu'il s'applaudissoit de la sorte, Dieu lui dit : Insensé, on va vous ôter votre ame cette nuit même. A qui donc seront ces grands biens que vous avez amassés ? Jésus-Christ, veut que ceux qui sont à lui travaillent à s'acquérir d'autres richesses que celles qui se perdent à la mort. Il veut qu'ils soient riches, mais des biens du Ciel, qui leur font aisément connoître la vanité de ceux de la terre, pour lesquels il leur défend d'avoir le moindre empressement. Ce riche, que Jésus-Christ appelle insensé, ne pensoit point à s'enrichir par des voies injustes ; sa folie n'étoit qu'en ce qu'il se mettoit en peine d'avoir des biens pour plusieurs années, et qu'il est tout d'un conp surpris de la mort. Ainsi Jésus-Christ veut que nous arrêtions dans nous le désir des choses d'ici-bas, par la vue continuelle du moment auquel nous les devons quitter. Il n'y a rien que l'homme oublie tant que sa condition mortelle. Il n'y a presque personne qui y pense comme il faut, quoique rien ne soit plus capable de nous faire renoncer à tout. Jesus-Christ, qui en connoissoit l'importance, nous apprend ici que nous devons sans cesse nous occuper de cette pensée ; et c'est un des plus grands effets de l'humilité chrétienne, que de nourrir son ame de la méditation de la mort, et de dire souvent avec David : Les années éternelles ont été toute l'occupation de mon esprit.

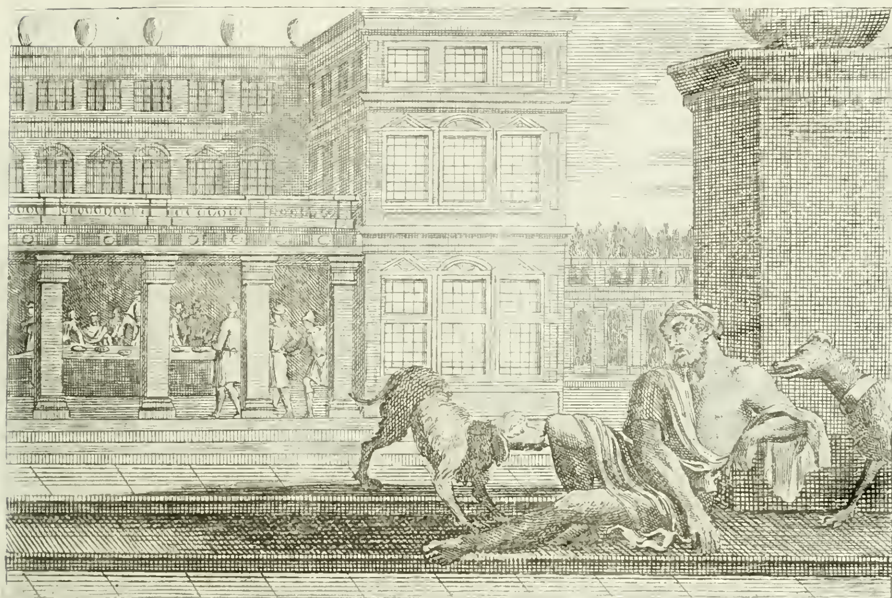


L'Enfant prodigue.

La même année 32.

Le Fils de Dieu, qui avoit souvent exhorté les hommes à la pénitence, voulut encore leur montrer par diverses paraboles, combien elle étoit agréable à Dieu et aux Anges. Car il propose tantôt la joie d'un Pasteur, qui a retrouvé enfin une brebis qui s'étoit égarée ; tantôt la joie d'une femme qui, après avoir long-temps cherché une pièce de monnoie qu'elle avoit perdue, invite, lorsqu'elle l'a trouvée, ses voisines pour s'en réjouir avec elle. Mais la figure la plus touchante que le Sauveur nous ait donnée sur ce sujet, est celle de l'Enfant prodigue. Un homme, dit-il, ayant deux fils, le plus jeune des deux pria son père de lui donner la part qu'il pouvoit prétendre à son héritage ; et s'étant retiré d'auprès de lui, il alla dans un pays éloigné, où il consuma tout son bien en vivant dans le désordre. Une grande famine étant ensuite survenue, il en fut si pressé, que ne pouvant plus y résister, il s'attacha au service d'un des habitants de ce pays-là, qui l'envoya dans une maison de campagne

pour y soigner les pourceaux. Sa misère, en cette occupation déplorable, étoit si grande, qu'encore qu'il souhaitât avec passion de manger de ce que les pourceaux mangeoient, personne néanmoins ne lui en donnoit. Étant enfin rentré en lui-même, il dit dans un profond ressentiment de son état : Hélas ! combien de mercenaires ont maintenant du pain avec abondance dans la maison de mon père, et moi je meurs ici de faim ? Et dans ce mouvement violent, il quitta le lieu où il étoit si misérable, pour aller retrouver son père, et lui confesser la faute qu'il avoit faite. Lorsqu'il étoit encore bien loin, son père l'aperçut, et étant touché de compassion, il courut à lui et l'embrassa, ne rougissant point de le reconnoître pour son fils, et étouffant, par la joie qu'il avoit de le posséder, le ressentiment de l'injure qu'il lui avoit faite en se séparant de lui. Ce jeune homme, sentant alors plus vivement que jamais le mal qu'il avoit fait en quittant un si bon père, lui dit avec une profonde douleur : J'ai péché, mon père, contre le Ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais ce père charitable, voulant au contraire le rétablir dans la condition de fils, dont il se reconnoissoit si indigne, commanda à ses serviteurs de lui apporter ses premiers habits et ses anciens ornements. Il ordonna ensuite qu'on tuât le veau gras, et fit un festin avec tant de réjouissance, que son fils aîné même s'en fâcha, et lui en fit quelque reproche. Mais son père lui répondit qu'il étoit bien juste qu'il témoignât de la joie, puisque son fils, qui étoit mort, étoit ressuscité. Il est difficile, disent les Saints Pères, de rien ajouter à cette parabole, puisqu'elle s'explique elle-même d'une manière si vive. L'œil y voit, et le cœur y ressent ce qui est au-dessus de toutes paroles. Les marques d'une véritable conversion y sont admirablement représentées. Cet Enfant voit sa misère et la quitte ; il retourne à son père, et il s'abandonne à lui. Quittons de même le péché, et convertissons-nous à Dieu du fond du cœur, et il n'aura pour nous que des entrailles de compassion. Ayons de la douleur comme cet Enfant, d'avoir abandonné la maison de notre père, et trouvons-nous heureux d'y avoir été reçu de nouveau. Ainsi notre pénitence sera toujours animée d'un regret mêlé d'amour, et accompagné de paix et de joie.



Du Lazare et du mauvais Riche.

La même année 32.

Jésus-Christ, ayant maudit les richesses, ne s'est pas contenté des malédictions qu'il a prononcées contre les riches, mais il a voulu encore donner un exemple de leur état, qui doit faire trembler tous ceux qui ont quelque foi. Il y avoit, dit-il, un homme riche, vêtu de pourpre et de fin lin, qui faisoit tous les jours bonne chère; et il y avoit un pauvre, nommé Lazare, qui étoit couché devant la porte du Riche, tout plein d'ulcères, et qui ne désiroit que les miettes qui tomboient de la table de ce riche, sans que personne les lui donnât. Les chiens, comme pour confondre la cruauté de ce Riche, venoient lécher les ulcères du Lazare, qui souffroit le bon office de ces animaux pour nous apprendre à recevoir humblement les consolations que Dieu nous envoie, par qui que ce soit qu'il nous les donne. Mais Dieu voulant enfin couronner une patience si persévérante dans un état si pénible, et récompenser une fermeté qui avoit souffert sans plainte, sans aigreur et sans murmure, de si indignes traitements, tira le Lazare de ce

monde ; et son ame y ayant été purifiée par le feu de la souffrance, fut, après sa mort, portée par les Anges au sein d'Abraham. Le Riche mourut aussi ; mais son état, après sa mort, fut aussi différent de celui du Lazare, qu'ils l'avoient été durant leur vie : car il fut condamné aux tourments de l'Enfer, où, élevant les yeux en haut, il vit Abraham de loin et le Lazare dans son sein. Il cria aussitôt vers Abraham, dans la douleur violente qu'il enduroit : il le pria d'avoir pitié de lui et d'envoyer le Lazare, afin de tremper le bout de son doigt dans l'eau et de lui rafraîchir la langue, parce qu'il étoit horriblement brûlé de ces flammes. Abraham lui répondit qu'il se souvînt qu'il avoit joui des biens pendant sa vie, tandis que le Lazare souffroit, et que maintenant le Lazare étoit dans la joie, pendant qu'il étoit dans les tourments. Le Riche pria Abraham d'envoyer au moins le Lazare en la maison de son père, afin d'avertir ses cinq frères qu'il y avoit, de prendre garde à eux, pour ne pas tomber en ce lieu de tourments. Abraham lui répondit que ses frères avoient Moyse et les Prophètes, et que s'ils ne les écoutoient pas, ils n'écouteroient pas non plus ceux qui seroient ressuscités d'entre les morts. Cette parabole a deux faces bien différentes. Tout est admirable dans ce qui regarde le Lazare, et tout est étonnant dans ce qui regarde le mauvais Riche. L'un étoit véritablement heureux en paroissant misérable ; et s'il demandoit des consolations, ce n'étoit que des miettes, pour mieux souffrir ses maux ensuite, et non pour les finir. L'autre, au contraire, étoit véritablement misérable, lors même qu'il paroissoit heureux ; et il trouva Abraham aussi ferme, après sa mort, à lui refuser les moindres consolations, qu'il avoit été dur lui-même, pendant sa vie, à refuser au Lazare jusqu'aux miettes de sa table. Après cet exemple que Jésus-Christ même propose, les vrais pauvres ne portent point d'envie aux riches ; ils en ont même une compassion secrète ; et, bien loin de murmurer contre les riches et de souhaiter leurs richesses, ils bénissent leur pauvreté et la regardent comme un excellent moyen de satisfaire à Dieu pour leurs péchés qu'ils ont toujours devant les yeux, et qu'ils sentent comme le Lazare sentoit ses ulcères. Une pauvreté soufferte en ce monde de cette sorte, est une source de biens pour l'autre ; et les riches sont bien malheureux, s'ils ne mettent leur bonheur à secourir ces sortes de pauvres, puisque, selon la parole de Saint Bernard, les amis des pauvres sont les amis des rois, et les pauvres volontaires sont rois eux-mêmes.



Du Pharisien et du Publicain, qui allèrent prier au Temple.

La même année 32.

JÉSUS-CHRIST ayant marqué d'une manière si sensible la fin malheureuse du mauvais Riche, il étonne encore plus ses Disciples en leur représentant la surprise où seront tous les hommes lorsqu'il viendra juger la terre. Car il compare le temps auquel il viendra, à celui auquel le déluge inonda le monde. Les hommes alors, dit JÉSUS-CHRIST, buvoient et mangeoient; ils marioient leurs filles, et épousoient des femmes, jusqu'au jour où le déluge arriva, qui les ensevelit tous. Pour éviter cette surprise aux approches d'un si grand mal, JESUS-CHRIST avertit les Fidèles de prier sans relâche, et de le faire avec la même ardeur qu'une veuve qui est opprimée va prier un juge de lui faire justice, et qui l'importune de telle sorte par l'assiduité de ses cris, qu'il est contraint, malgré lui-même, de céder à ses instances et de faire ce qu'elle veut. Mais en nous exhortant à la prière, et en nous en donnant un exemple si parfait dans cette veuve dont il parle, il nous donne, dans une même parabole, un double modèle de deux personnes qui

prient, pour l'une desquelles il n'a que de l'horreur, et dont l'autre lui est agréable. Deux hommes, dit-il, allèrent au Temple pour prier : l'un étoit Pharisien, c'est-à-dire, du nombre de ceux qui faisoient alors profession d'une plus grande vertu; et l'autre étoit Publicain, c'est-à-dire, de ceux qui étoient les plus odieux alors par leurs déréglements et par leur avarice. Le Pharisien, se tenant debout, rendoit grâces à Dieu de ce qu'il n'étoit pas comme le reste des hommes, qui sont injustes et voleurs, ni comme ce Publicain qu'il voyoit aussi dans le Temple. Il représenta à Dieu qu'il jeûnoit deux fois la semaine, et qu'il donnoit exactement la dîme de tous ses biens. Mais lorsqu'il offroit à Dieu ces prières présomptueuses, et qu'il ne lui montroit que ce qu'il avoit de sain en lui, le Publicain, dans un esprit bien différent, se tenoit au-bas du Temple, et rougissant de ce qu'il sentoit dans son cœur, témoignoit au dehors la confusion du dedans. Il n'osoit lever les yeux, il frappoit sa poitrine, et n'ouvroit la bouche que pour dire ces paroles : O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un si grand pécheur ! Jésus-Christ, nous fait bien voir, après avoir rapporté cette parabole, combien ses pensées sont différentes des nôtres, et combien ses jugements sont élevés au-dessus de ceux des hommes. Les hommes alors n'eussent regardé ce Pharisien qu'avec admiration, et Dieu ne le regarde qu'avec horreur; et au lieu que ce Publicain étoit méprisé de tout le monde, Jésus-Christ assure que son humilité l'a rendu juste devant ses yeux. Car Dieu rejette les superbes, et aime les humbles; et c'est être superbe que de se préférer aux autres, par quelque avantage qu'on puisse avoir au-dessus d'eux. Saint Augustin remarque que le crime de ce Pharisien n'étoit pas de s'attribuer les dons de Dieu, puisqu'il lui en rendoit grâces, mais de s'élever au-dessus de ceux qui paroissoient n'en avoir pas été si favorisés. Les vertus extérieures sont dangereuses, si elles ne sont jointes en même temps avec une grande humilité; et il vaut mieux ne voir en soi que des crimes, et en gémir humblement devant Dieu, comme le Publicain, que d'envisager, comme le Pharisien, un grand nombre de bonnes œuvres, qui ne servent qu'à nous inspirer de la complaisance pour nous-même et du mépris pour les autres.



Des ouvriers que le père de famille envoie travailler à sa vigne.

La même année 32.

Le Fils de Dieu, voulant donner à ses Disciples une image de ce qui arriveroit à son Église dans la suite de tous les siècles, leur dit cette parabole : Le royaume des Cieux est semblable à un père de famille, qui sort de grand matin, et qui va louer des gens pour travailler à sa vigne, après avoir fait marché avec eux de ce qu'il leur donneroit pour leur journée. Étant encore sorti vers les neuf heures, il vit quelques personnes dans la place de la ville, qui ne faisoient rien, auxquelles il dit : Allez travailler à ma vigne, je vous donnerai ce qui sera juste ; et ils y allèrent. Il fit encore la même chose sur le midi, et sur les trois heures du soir. Mais étant encore sorti vers la fin du jour, il en vit qui étoient oisifs, et il leur demanda pourquoi ils passoient ainsi tout le jour sans rien faire. Ils lui répondirent que personne ne les avoit employés. Il les envoya encore à sa vigne comme les autres, leur promettant de leur donner ce qui seroit juste. Le soir étant venu, le père de famille commanda à celui qui avoit soin de ses affaires,

d'appeler ses ouvriers, pour leur donner à tous leur récompense, en commençant néanmoins par les derniers. Ceux donc qui n'étoient venus que le soir, furent appelés les premiers; et ils reçurent tous le prix dont le père de famille étoit convenu avec les autres. Ce que voyant ceux qui avoient été appelés à la pointe du jour, ils crurent que comme ils avoient plus travaillé que ces derniers, ils recevroient aussi davantage. Mais ils ne reçurent que ce dont ils étoient convenus; et, en le recevant, ils murmurèrent contre le père de famille. Ces derniers venus, disoient-ils, n'ont travaillé qu'une seule heure, et cependant vous les égalez à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Le père de famille, répondant à l'un d'eux, lui dit: Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi de votre récompense? Prenez ce qui est à vous, et vous retirez. Je veux donner à ce dernier autant qu'à vous; ne m'est-il pas permis de faire ce qu'il me plaît, ou êtes-vous méchant parce que je suis bon? C'est ainsi, dit Jésus-Christ, que les derniers seront les premiers, et que les premiers seront les derniers; car plusieurs sont appelés, et peu sont élus. Cette parabole, toute pleine de mystères, a donné lieu aux Saints Pères de l'Église d'exhorter les Chrétiens à travailler fidèlement à l'œuvre de leur salut, et à fuir l'oisiveté que Dieu témoigne lui être si désagréable. Tous travaillent à cette vigne, quoique le travail soit différent; et il suffit d'y faire ce que le père de famille nous commande, sans faire des avances de nous-mêmes, ou choisir le travail qui nous plaît le plus. Mais il faut bien prendre garde de ne pas s'élever de ce qu'on fait, et de prétendre être plus récompensé que les autres. On perd son travail lorsqu'on s'y appuie trop, et on consume ses forces en vain lorsqu'on y fonde ses espérances. C'est de Dieu seul et de sa bonté que nous devons tout attendre; quelques ouvrages que nous ayons faits pendant notre vie, Dieu ne couronnera en nous que ses dons. Malheur, dit Saint Augustin, à la vie même des hommes qui paroît la plus louable, si Dieu l'examine dans la sévérité de sa justice!



De la Résurrection de Lazare.

La même année 32.

Le temps destiné pour la mort du Sauveur commençant à s'approcher, il semble qu'il l'avança en quelque sorte par la résurrection de Lazare. Et comme ce fut le plus éclatant de ses miracles, il excita aussi plus d'envie dans l'esprit de ses ennemis. Lorsque Lazare étoit encore malade en Béthanie, ses sœurs Marthe et Marie envoyèrent vers le Sauveur pour lui en donner avis. Jésus-Christ, qui aimoit ces deux sœurs et leur frère, se contenta alors de dire que cette maladie n'étoit que pour faire éclater davantage la gloire de Dieu. C'est pourquoi, bien loin de s'empresser pour l'aller guérir, il demeura deux jours à dessein au même endroit, pour donner lieu à la mort de Lazare, et pour nous apprendre ainsi que c'est son éloignement qui est la cause de la mort spirituelle de nos ames. Ces deux jours étant passés, il dit à ses Disciples qu'il falloit aller en Judée; mais les Apôtres, craignant pour leur Maître, lui représentèrent qu'il n'y avoit qu'un moment que ses ennemis cherchoient à le perdre. Jésus-Christ éleva

ses Apôtres au-dessus de toutes ces frayeurs, et leur dit que Lazare étoit mort et qu'il s'en réjouissoit, afin que cet événement pût donner lieu à leur foi. Ce fut en cette rencontre que Saint Thomas dit cette parole de courage qui a été comme la devise de tous les Chrétiens, lorsqu'ils ont vu dans la suite de tous les siècles Jésus-Christ persécuté dans ses membres : Allons et mourons avec lui. Quand Jésus-Christ fut en Béthanie, il trouva Lazare mort depuis quatre jours, et dans le sépulcre. Marthe, ayant appris que le Sauveur étoit arrivé, se hâta d'aller au-devant de lui, et laissa Marie sa sœur avec ceux d'entre les Juifs qui étoient venus de Jérusalem pour la consoler. Marthe témoigna sa douleur à Jésus-Christ de ce qu'il n'avoit pas été présent pendant que son frère étoit malade, et elle témoigna sa foi en disant qu'elle étoit assurée qu'encore, en l'état où son frère étoit, Jésus-Christ pourroit obtenir de Dieu tout ce qu'il lui demanderoit, et confessa qu'il étoit le Christ, Fils du Dieu vivant, qui étoit venu au monde. Elle alla aussitôt appeler en secret Marie sa sœur, elle lui dit que le Sauveur étoit venu, et qu'il la demandoit. Marie se leva à cette parole, et courut vers Jésus-Christ. Les Juifs qui étoient avec elle pour la consoler, la suivirent, croyant que la violence de sa douleur l'emportoit pour aller pleurer au sépulcre de son frère. Jésus-Christ voyant Marie fondant en larmes, ainsi que les Juifs qui l'accompagnoient, pleura aussi lui-même, et demanda où on avoit mis Lazare. On le mena au sépulcre, d'où Jésus-Christ fit ôter la pierre; et après avoir rendu grâces à Dieu par une prière qu'il lui adressa, il cria à haute voix : Lazare, sortez dehors. Ce mort ressuscita aussitôt, et se leva en présence de tous, ayant encore les pieds et les mains liés, et le visage couvert d'un suaire. Jésus-Christ commanda qu'on le déliât et qu'on le laissât aller. Les Saints Pères ont tout regardé cette résurrection de Lazare comme la figure de la résurrection de l'ame et de la conversion d'un pécheur. Jésus-Christ s'approche de l'ame comme il s'approcha de Lazare, et il l'appelle à haute voix pour la ressusciter par la force de sa parole, par le pouvoir de lier et de délier qu'il a donné à son Église, et par l'impression de son Esprit qui forme dans les cœurs un regret sincère, et leur fait produire des fruits de pénitence proportionnés à la grandeur de leurs fautes. Ces larmes, ce trouble, ce frémissement et cette prière de Jésus-Christ font voir la peine de ressusciter ces morts qui ont vieilli dans une longue habitude du péché. Mais quelque difficulté qu'il y ait dans cet ouvrage, on ne peut désespérer de rien, quand on considère la toute-puissance de cette voix qui fait sortir les morts vivants de leurs sépulcres, et la bonté de celui qui, quelque temps après, fait manger à sa table celui qui étoit auparavant dans la pourriture du tombeau.



Conversion de Zachée.

La même année 32.

Les Pharisiens ayant su la résurrection de Lazare, et voyant avec douleur l'éclat que ce miracle avoit fait, s'assemblèrent promptement pour délibérer entre eux de ce qu'ils devoient faire. Si nous laissons aller cet homme de la sorte, dirent-ils, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront se rendre maîtres de notre ville et de nos États. Un d'entre eux, qui étoit Pontife cette année, inspiré de Dieu, prophétisa qu'il falloit qu'un seul homme mourût pour tous, et dès ce jour, ils arrêtèrent sa mort entre eux. Jésus-Christ, l'ayant su, se cacha, et ne voulut plus demeurer publiquement dans la Judée. Mais quelques jours s'étant passés, et le temps de sa mort enfin étant proche, il résolut de retourner à Jérusalem, et prédit en chemin à ses Disciples ce qui lui devoit arriver. Lorsqu'ils approchèrent de Jéricho, le premier d'entre les Publicains, nommé Zachée, entendit que Jésus-Christ venoit. Il désiroit depuis fort long-temps de le voir, et il alla avec la foule du peuple au-devant de lui; mais parce

qu'il étoit petit, et que le reste du monde l'empêchoit de voir Jésus, il courut devant les autres, et monta sur un arbre qui étoit le long du chemin par lequel Jésus-Christ devoit passer. Le Sauveur étant arrivé à ce lieu, et levant les yeux en haut, dit à Zachée qu'il se hâtât de descendre, parce qu'il vouloit ce jour-là aller demeurer chez lui. Zachée, donnant un exemple de la promptitude avec laquelle on doit obéir à Dieu lorsqu'il nous parle, se hâta de descendre, et reçut le Fils de Dieu chez lui avec une extrême joie, quoique tout le monde murmurât de ce que Jésus-Christ avoit choisi le logis d'un homme d'une profession si odieuse pour s'y retirer. Mais Zachée, étant déjà converti dans le fond de l'ame, et renonçant dès ce moment à son avarice passée, vint se présenter devant Jésus-Christ, et lui dit avec une humble confiance et avec une liberté que la grâce lui donnoit, qu'il alloit dès-lors distribuer la moitié de tout son bien aux pauvres, que du reste, il en feroit des restitutions, et que s'il avoit pris quelque bien à quelqu'un, il lui en rendroit quatre fois autant. Jésus-Christ, ayant entendu cette résolution sainte que lui-même avoit formée dans son cœur, dit que le salut étoit venu visiter ce jour-là cette maison, et que cet homme, que les Juifs ne regardoient qu'avec horreur, étoit aussi du nombre des enfants d'Abraham. Les Saints Pères ont considéré Zachée comme le modèle d'une véritable conversion. Il semble prévenir Jésus-Christ, mais Jésus-Christ l'avoit déjà prévenu au dedans par les mouvements du cœur, d'où sortirent ensuite tous les mouvements extérieurs comme des effets de la grâce qu'il avoit reçue. Zachée ne s'abstient de donner tout son bien aux pauvres, que pour faire restitution de celui qu'il avoit pris, parce que Dieu n'agrée pas les aumônes qui se font du bien d'autrui. Il ne se contente pas de restituer ce qu'il a pris, il en rend quatre fois antant. C'est pourquoi Jésus-Christ déclare aussitôt qu'il est sauvé. Car lorsque l'on ôte le vice dominant dans un homme, comme est l'avarice dans ces sortes de personnes, tout le reste fuit aisément. L'Évangile apprend, par cet exemple remarquable, qu'il faut toujours commencer sa conversion par ôter les empêchements les plus graves, comme sont les restitutions du bien et de l'honneur, parce que Dieu pardonne plus difficilement ce qui blesse le prochain, que ce qui le blesse lui-même.



De l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem.

L'an de l'Ère commune 33. Quatrième de la prédication de J. C.

Jésus-Christ, étant sorti de Jéricho après la conversion de Zachée, s'avança vers la ville de Jérusalem ; et six jours avant Pâque, il alla en Béthanie, où Marie, sœur de Lazare ressuscité, le reçut, et répandit sur sa tête un vase d'excellent parfum : Judas en murmura contre elle, et Jésus-Christ soutint et loua cette action. Le peuple, sachant que Jésus-Christ étoit en ce lieu, vint en foule, non-seulement pour le voir, mais pour voir aussi Lazare. Ce qui aigrissant de plus en plus les Pharisiens, ils délibérèrent de faire mourir aussi Lazare, dont la résurrection, relevant la gloire de Jésus-Christ, combattoit le dessein qu'ils avoient formé de le perdre, et portait plusieurs d'entre les Juifs à croire en lui. Le lendemain, Jésus-Christ, étant proche de la ville, envoya ses Disciples, de la montagne des Olives où il étoit, au château voisin, et leur commanda de délier une ânesse avec son ânon, pour les lui amener, et de répondre à ceux qui les voudroient empêcher de le faire, que le Seigneur en avoit besoin. Les Disciples obéirent à cet

ordre. Ils mirent leurs vêtements sur cette ânesse, et y firent asseoir Jésus-Christ. En un moment tout le peuple, qui étoit venu à Jérusalem pour la fête de Pâque, apprenant que Jésus-Christ y alloit entrer, prit des branches de palmiers et marcha devant lui avec de grandes acclamations de joie. Plusieurs jetoient leurs vêtements par terre aux endroits par lesquels Jésus-Christ devoit passer, d'autres le couvrirent de branches d'arbres, et ils crioient devant lui : Salut et gloire au Fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Ces applaudissements du peuple animèrent de plus en plus les ennemis du Sauveur, et ils s'entredisoient : Vous voyez que nous ne gagnons rien ; voilà tout le monde qui court après lui. Les Saints Pères ont relevé excellemment ce grand miracle de Jésus-Christ. Il triomphe, disent-ils, par avance, comme il mourut par avance à la Cène. Il fait voir l'empire véritable qu'il devoit s'acquérir sur les cœurs par le mérite de sa mort, et par la gloire de sa Résurrection. Il fait tout ce qu'il lui plaît de ce peuple ; il force les méchants mêmes de l'adorer, comme ils seront contraints un jour, avec les démons, de fléchir le genou en sa présence, et de confesser qu'il est Dieu. Les Juifs le haïssent ; ils le veulent perdre, et ils ne peuvent néanmoins empêcher sa gloire. Il paroît, par un si grand exemple, que c'est Dieu seul qui fait tout sur la terre ; que les méchants, ainsi que les bons, sont soumis à son empire, et que c'est en vain qu'on se trouble des événements de cette vie. On doit toujours dire, quoi qu'il arrive : C'est Dieu qui l'a ainsi ordonné ; et après cela, demeurer en paix. C'est la dévotion la plus solide des Chrétiens, puisqu'elle les rehausse au-dessus de l'enfer et de la terre, au-dessus des démons, des hommes, des Anges et du Ciel même, pour les faire entrer dans le Sanctuaire de Dieu, et demeurer fermes dans l'immobilité de ses desseins éternels.



Jésus-Christ chasse du Temple ceux qui le profanoient par le trafic qu'ils y faisoient.

La même année 33.

Lorsque Jésus-Christ approcha de la ville de Jérusalem, la joie de son triomphe n'empêcha pas qu'il ne versât des larmes, que la tendresse de sa charité lui fit répandre dans la vue des maux qui arriveroient bientôt à cette malheureuse ville, pour punir le déicide qu'elle étoit près de commettre. Il déclara que la cause de ces maux futurs étoit parce qu'elle n'avoit pas connu le temps auquel Dieu l'avoit visitée dans ses miséricordes; et il apprit ainsi aux Chrétiens à ne pas mépriser la grâce de Dieu, en la laissant demeurer inutile et sans effet. Que s'ils ne comprennent pas de quelle punition ils se rendent dignes par ce mépris, ils doivent trembler quand ils considèrent que si Jérusalem ne fut pas punie d'abord de son crime, le délai dont Dieu usa n'empêcha pas que l'arrêt qu'il avoit prononcé contre elle dans sa colère, ne fût exécuté ponctuellement. Lorsque Jésus-Christ s'occupoit de ces choses en marchant toujours, et qu'il faisoit voir le malheur des grandes villes, qui rejettent aisément ou qui altèrent la vérité de

Dieu, il entra enfin dans Jérusalem, qui se trouva toute dans le trouble, en demandant qui étoit celui qui y entroit de la sorte. Jésus-Christ alla d'abord au Temple, et y ayant trouvé des personnes qui vendoient et qui achetoient, il les en chassa. Il renversa toutes leurs tables, jeta les chaises de ceux qui vendoient des colombes, et dit que la maison de Dieu étoit une maison de prières et qu'on ne la devoit pas changer en une caverne de voleurs. Il témoigna tant de zèle pour le respect qu'on devoit rendre à ce saint Temple, qu'il ne souffroit pas que personne y passât en portant un vase. Les Saints Pères ont extrêmement considéré cette circonstance, et ils ont admiré que Jésus-Christ, ayant prédit les grands maux qui devoient arriver à Jérusalem, alla aussitôt après au Temple, pour montrer sans doute que c'étoient les déordres qui s'y commettoient, et la négligence ou le déréglement des Prêtres, qui attiroient ces malheurs sur tout le peuple; et qu'ainsi, pour apaiser Dieu, et pour détourner sa colère de dessus les peuples, ceux qui les conduisent doivent commencer à voir s'il n'y a rien dans eux qui puisse déplaire à Dieu. Mais il n'y a point de Chrétien qui ne soit épouvanté ici lorsqu'il considère avec quelle sévérité le Fils de Dieu, le plus doux de tous les hommes, traite ceux qui profanoient la sainteté de ce Temple. Il n'est entré en colère que contre ce désordre, quoiqu'il ne se commît que dans le parvis et sous le prétexte même du service et du culte qu'on rendoit à Dieu dans ses sacrifices. Aussi les Saints Pères ont été étrangement circonspects en considérant cette histoire, et ils ont pris garde de ne point violer la sainteté de nos Temples par la moindre chose qui déplût à Dieu, puisqu'ils sont infiniment plus saints que celui dont Jésus-Christ ne put alors souffrir la profanation. C'est pourquoi ils ont toujours recommandé à leurs peuples le respect qu'ils doivent aux Églises; parce qu'il n'y a rien qui irrite Dieu davantage, que l'irrévérence qu'on lui témoigne dans un lieu où il habite comme sur son trône et comme dans le Ciel même. Ils ont exhorté les Fidèles à s'appliquer à ce saint culte avec une exactitude religieuse. Car on ne se rit point de Dieu impunément; et s'il tolère ici les irrévérences que l'on ose commettre en présence de son Autel, on ne doit point douter qu'il n'arme un jour sa colère contre cet outrage, et qu'il ne s'en venge, selon la parole de l'Écriture, dans toute l'effusion de son courroux.



Parabole d'un Roi qui fit les noces de son fils, d'où il rejeta un homme qui n'avoit pas la robe nuptiale.

La même année 33.

Tout le temps, depuis l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem jusqu'à sa Passion, se passa en diverses conférences qu'il eut avec les Juifs, par lesquelles il leur reprochoit leur infidélité, et leur prédisoit que les Païens et les Idolâtres prendroient leur place dans le Royaume de Dieu. Mais pour abattre en même temps la vanité que les Gentils pourroient avoir de s'être vus préférés à un peuple autrefois si chéri de Dieu, il fait voir, dans une même parabole, de quelle manière il a rejeté les Juifs, et avec quelle sagesse les Gentils doivent maintenant remplir leur place. Le Royaume des Cieux, dit-il, est semblable à un Roi qui fit un grand festin pour les noces de son fils, et qui envoya ses serviteurs pour appeler ceux qu'il y avoit invités. Mais ces personnes, méprisant ce Prince, refusèrent d'y aller. Il leur envoya encore d'autres serviteurs leur représenter qu'il avoit préparé ses viandes et tué ses volailles. Ils négligèrent encore

de se trouver au festin; et ils s'en allèrent, les uns à leurs maisons de campagne, les autres à leurs affaires particulières, et les autres, encore plus ingrats, traitèrent outrageusement les serviteurs de ce Roi, et les tuèrent. Le Roi entra dans une grande colère, lorsqu'on lui vint donner avis de ce qui s'étoit passé; il envoya aussitôt ses armées pour perdre ces homicides et réduire leur ville en cendres. Ce qui étant fait, il dit à ses serviteurs : Vous voyez que le festin des noces est tout prêt, mais ceux que j'y avois invités n'en étoient pas dignes; allez donc à toutes les entrées des chemins, et amenez tous ceux que vous trouverez. Les serviteurs obéirent à leur maître ; ils assemblèrent indifféremment un grand nombre de personnes, bons et méchants, et la salle du festin fut remplie. Lorsqu'ils étoient à table, le Roi entra dans cette salle pour voir ceux qui avoient été appelés ; et en ayant remarqué un qui n'avoit pas sa robe de noces, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Cet homme demeura muet. Alors le Roi commanda à ses serviteurs de lui lier les mains et les pieds, et de le jeter dans les ténèbres extérieures. Et il conclut cette parabole par ces paroles etonnantes : Il y en a beaucoup d'appelés, mais il y en a peu d'élus. Jésus-Christ, par cette parabole, qui marque la réprobation des Juifs et l'élection des Gentils, nous apprend qu'il veut que nous travaillions à nous rendre dignes des grâces qu'il nous fait, et que s'il a la bonté de nous prévenir en nous appelant à ces noces mystérieuses, le moins que nous pouvons faire est d'y aller dans un état qui ait du rapport avec la majesté de celui qui nous y invite. Les Saints Pères ont dit que cette robe nuptiale est l'homme nouveau, qui a été recréé selon Dieu, dans la vérité et dans la justice. Si nous ne travaillons à nous revêtir de cette robe, il est à craindre que Dieu ne nous rejette de son festin, et que la nudité où il nous voit, par la corruption du vieil homme, dont nous sommes revêtus, ne l'oblige à commander à ses serviteurs de nous jeter dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans les ténèbres qui nous séparent pour jamais de lui. Cet homme, selon Saint Augustin, en représentoit un grand nombre d'autres, et marquoit tout le corps des méchants qui ne connoissent pas l'état honteux où ils sont ; qui sont nus sans le savoir, et dont les autres voient les habillements sales sans qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes. C'est pourquoi il faut avoir souvent devant les yeux cette parabole de l'Apocalypse : Je viendrai bientôt comme un larron, dit le Seigneur; heureux celui qui veille et qui garde bien ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu, et qu'il n'expose pas sa confusion aux yeux des autres.



La Parabole des Talents.

La même année 33.

Avant que Jésus-Christ finît sa prédication, il voulut encore effrayer les hommes en les avertissant de la sévérité de ses jugements. Il leur proposa la parabole des Vierges folles et des Vierges sages, pour nous apprendre que quelque saint que soit notre état, et quelque éclatantes que puissent être nos bonnes œuvres, marquées par ces lampes luisantes et ornées, nous serons rejetés de Dieu, si nous n'avons, comme dit Saint Augustin, cette huile d'une humilité sincère et intérieure qui nous persuade que nous ne sommes rien devant Dieu, et que c'est sa grâce qui fait tout en nous. Mais la parabole des Talents que Saint Matthieu rapporte ensuite, nous apprend beaucoup de vérités très importantes. Un homme, dit-il, étant prêt de faire un grand voyage, appela ses serviteurs, et leur donna tous ses biens, cinq talents à l'un, deux à un autre, et un à un autre, à chacun selon sa force et selon sa capacité. Celui qui en avoit reçu cinq employa si utilement l'argent de son maître, et travailla avec un si heureux

succès, qu'il en gagna cinq autres. Celui qui en avoit reçu deux fit la même chose, et gagna deux autres talents. Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, l'alla cacher en terre sans le faire profiter. Le maître de ces serviteurs, étant revenu long-temps après, se fit rendre compte. Celui qui avoit reçu cinq talents, offrit les cinq talents qu'il avoit gagnés, et son maître, le louant de cette fidélité, lui promit de l'établir en autorité et de le faire jouir de tous ses biens. Celui de même qui en avoit reçu deux, en offrit deux autres à son maître, qui le loua aussi, et récompensa sa fidélité comme il avoit fait celle du premier. Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'approchant de son maître, lui dit : Seigneur, je sais que vous êtes un homme sévère, et que vous recueillez où vous n'avez point semé. C'est pourquoi la crainte que j'ai eue de vous, m'a fait cacher votre argent en terre. Tenez, voilà ce que vous m'avez donné. Son maître lui répondit : Méchant et lâche serviteur, puisque vous saviez que je recueille où je n'ai point semé, que n'avez-vous donc mis à la banque l'argent que je vous donnai en partant, afin que j'en recueillisse l'usure ? Et étant irrité contre ce serviteur, qui vouloit même justifier sa paresse et la faire passer pour une prudence, il lui fit ôter l'argent qu'il avoit pour le donner à celui qui avoit mieux usé du sien, et il commanda ensuite qu'on le jetât dans les ténèbres extérieurs, c'est-à-dire dans une entière privation de la lumière de Dieu. Les Saints Pères ont tremblé en considérant cette parabole. Ils ont vu le danger où l'on tomboit également si l'on travailloit au-delà de ce que Dieu veut, ou si l'on ne travailloit pas autant qu'il le veut. Il étoit aussi dangereux à ces serviteurs ou de vouloir servir leur maître selon le talent qu'il avoit donné aux autres, ou de ne pas le servir selon le talent qu'ils en avoient reçu eux-mêmes. Il n'y a point d'humilité plus grande que de ne point s'avancer à servir Dieu dans les œuvres de charité au-delà du degré de grâce que l'on sent en soi, et de ne point passer outre par une présomption fondée sur une apparence de charité ; mais il n'y a point aussi de plus grand malheur que de retenir inutilement les dons de Dieu ; et la rigueur dont on use envers celui qui avoit caché son talent en terre a épouvanté souvent les Saints, et leur a fait vaincre leur répugnance, pour se rendre humblement à ce qu'il sembloit que l'ordre de Dieu demandoit d'eux.



Du Jugement dernier.

La même année 33.

Après que, par la parabole des Vierges et par celle des talents, Jésus-Christ eut averti les premières personnes de son Église de la rigueur effroyable de sa justice, il exhorta ensuite en général tous les hommes de veiller sur eux, en leur représentant quel devoit être le jugement universel. Cette instruction étoit extrêmement nécessaire pour nous réveiller de l'assoupissement où nous sommes pendant cette vie. Car encore que Jésus-Christ ait reçu de son Père une souveraine domination sur tout le monde, il semble néanmoins laisser agir les hommes, et confondre toutes choses comme s'il ne s'en mêloit pas. Mais Jésus-Christ qui, dès maintenant, exerce invisiblement son jugement sur tous les hommes, et qui le fera paroître un jour avec éclat, nous montre assez que la plus grande sagesse de l'homme en cette vie est de s'occuper toujours l'esprit de cette pensée, et de prévenir de bonne heure ce jugement en nous jugeant par avance. Lors, dit-il, que le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné

de tous ses Anges, et que toutes les nations seront rassemblées en sa présence, il les séparera comme le pasteur sépare les boucs d'avec les agneaux. Il mettra les agneaux à la droite et les boucs à la gauche. Il dira aux uns : Venez, vous que mon Père a bénis, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étois étranger, et vous m'avez logé ; j'étois nu, et vous m'avez revêtu ; j'étois malade, et vous m'avez visité ; j'étois en prison, et vous m'êtes venu voir. Après avoir dit ces paroles de consolation aux justes, qui les surprendront même, et qui leur feront reconnoître sensiblement que lorsqu'ils faisoient ces actions de charité aux moindres de ceux qui sont à Jésus-Christ, ils les faisoient à lui-même ; il ne surprendra pas moins les méchants, en leur reprochant leur dureté, de ce que l'ayant vu dans la faim, dans la soif et dans les autres extrémités, ils ne l'ont pas secouru. Ils lui demanderont quand ils l'ont vu souffrir de la sorte, sans le secourir. Mais Jésus-Christ leur déclarera, dans toute la sévérité de sa colère, que lorsqu'ils refusoient leur compassion aux pauvres, ils la lui refusoient à lui-même. Enfin, après avoir ainsi publiquement relevé la charité des uns, et accusé l'ingratitude des autres, il fera passer les bons dans la vie éternelle, et précipitera les autres dans les tourments éternels. Jésus-Christ nous fait comprendre par ces paroles, qu'il y aura bien du monde surpris à ce jugement, et qu'on reconnoîtra alors combien nous nous trompons souvent dans les pensées de notre salut. Car il est visible, à ce que le Sauveur dit aux bons et aux méchants, qu'il ne suffit pas de fuir seulement le mal, mais qu'il faut faire le bien, puisque Jésus-Christ, condamnant les méchants, ne leur reproche point de crime, mais seulement d'avoir manqué à la charité. Ainsi, selon que les Saints Pères l'ont remarqué par ces paroles de Jésus-Christ, un des plus grands sujets de confiance qu'on puisse avoir en la miséricorde de Dieu, est l'exercice de la charité envers le prochain, dans toutes les rencontres qui s'en présentent à nous. Ceux qui s'appliquent sérieusement à leur salut les reconnoissent sans peine. Leur foi leur rend les pauvres et chers et vénérables, après que Jésus-Christ s'en est voulu revêtir lui-même, et ils n'ont garde de dissimuler les occasions de les secourir, puisque l'omission seule qu'ils en pourroient faire doit être un jour si sévèrement punie.



De l'Institution du Très Saint Sacrement.

La même année 33.

Après toutes les prédications que Jésus-Christ fit au peuple depuis son entrée à Jérusalem, comme il ne restoit plus que deux jours jusqu'à la fête de Pâque, il ordonna à ses Disciples de préparer toutes choses. Lorsque tout étoit disposé, et que Judas avoit déjà arrêté avec les Juifs de leur livrer son maître, le Sauveur entra dans une grande salle bien ornée, qu'il avoit marquée à ses Apôtres pour y faire la Cène ensemble; et il leur déclara d'abord qu'il avoit toujours eu un grand désir de célébrer cette Pâque avec eux, comme s'il n'eût pour rien compté tout ce qu'il avoit fait jusque-là pour ses Disciples, et voulant porter jusqu'au bout les marques et les effets de son amour. Après qu'il eut mangé l'Agneau avec eux, selon l'ordonnance de la Loi, avant que d'établir son Sacrement divin, il se rabaissa jusqu'aux pieds de ses Disciples, et prenant de l'eau dans un bassin pour les laver, il les essuya d'un linge dont il s'étoit ceint, finissant cette action, d'une humilité si prodigieuse, par ces paroles qui regardent

tout le monde : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez tous les uns aux autres ce que je vous ai fait moi-même. Il reprit ensuite ses habits, et s'étant remis à table, il prit du pain, le bénit et le rompit, et le donna à ses Disciples, en leur disant : Ceci est mon corps. Il se donna à eux de ses propres mains, et il ne refusa pas cette grâce à Judas, quoiqu'il connût sa perfidie, parce qu'il ne vouloit pas le découvrir aux autres, afin que la douceur dont il usoit envers lui, fît quelque impression sur la dureté de son cœur. Mais il fut le premier exemple qui nous montra que ce Sacrement adorable, que le Fils de Dieu instituoit alors pour la consolation et le salut des Fidèles, ne seroit que la condamnation de ceux qui le recevroient indignement, et que le démon entreroit dans leurs ames lorsque Jésus-Christ entreroit dans leurs corps. Ce Disciple, doublement coupable du Corps et du Sang du Fils de Dieu, témoigna son endurcissement jusqu'au bout ; et lorsque chacun des Disciples épouvantés demandoit à Jésus-Christ s'il le trahiroit, il eut la hardiesse de demander aussi lui-même à Jésus-Christ, comme les autres, si ce seroit lui qui seroit le traître. Et au même moment il sortit pour aller faire cette action détestable, où son avarice l'avoit peu à peu conduit. La perfidie de ce Disciple a fait admirer aux Saints Pères la bonté du Sauveur, qui ne laisse pas de se donner à lui comme aux autres, et qui souffre qu'il reçoive son sacré Corps, avec la même patience qu'il souffrit un peu après son baiser parricide. L'Église, dans tous les siècles, a toujours gémi, en sachant que son Époux céleste souffroit encore tous les jours le même outrage à l'Autel, dans son Sacrement divin, qu'il souffrit alors. Elle a témoigné sa douleur profonde de se voir obligée de donner la chair si pure du Sauveur à des ames impures, et elle a admiré l'humilité de Jésus-Christ, qui ne sort ni du Ciel, ni de son Autel, pour se venger de ceux qui l'outragent. Il veut être encore aujourd'hui sur nos Autels comme le modèle de notre patience ; et si nous lui sommes fidèles, nous devons travailler, en le recevant, à nous rendre les imitateurs de son ineffable humilité, et pleurer le malheur de ceux qui le déshonorent par tant de communions sacriléges.



La prière de Jésus-Christ au Jardin.

La même année 33.

Après que Judas fut sorti d'avec Jésus-Christ pour exécuter le dessein qu'il avoit concerté avec les Juifs, le Sauveur fit aux Apôtres un admirable discours, et nous apprit, en joignant la parole avec son corps, qu'elle est aussi la nourriture de nos ames, et que nous les devons allier ensemble comme Jésus-Christ l'a fait lui-même. Il dit en même-temps à Saint Pierre que le démon avoit demandé de le tenter, mais qu'il avoit prié son Père pour lui. Cet Apôtre, au lieu de s'humilier de ces paroles et de cette promesse du Fils de Dieu, s'en éleva comme il parut aussitôt après. Car Jésus-Christ lui prédisant formellement qu'il le renonceroit par trois fois avant que le coq chantât, il lui répondit hardiment qu'il ne le feroit jamais, et que bien loin de le renoncer, il étoit prêt à aller avec lui en prison, et même à la mort. Ainsi, n'ayant pu être humilié par la terrible prédiction de sa chute, il fallut qu'il le fût bientôt après par la chute même. Après donc que Jésus-Christ eut dit à ses Disciples

ces vérités admirables contenues dans ce dernier sermon, il leur commanda de prendre avec eux des épées, et il passa ainsi le torrent de Cédron pour aller, selon sa coutume, sur la montagne des Olives. Ses Disciples l'y suivirent, et lorsqu'ils furent en un lieu nommé Gethsemani, il les y fit demeurer, afin qu'il allât seul dans un jardin qui étoit proche, pour y prier, comme il faisoit fort souvent, et qui pour ce sujet étoit connu de Judas. Il prit seulement avec lui Pierre, Jacques et Jean, qui lui étoient les plus chers entre ses Disciples, et qui ne quittoient guère le Sauveur. Étant avec eux, il leur dit qu'il étoit dans une tristesse mortelle, et il les exhorta à veiller avec lui pendant qu'il prieroit. Il s'éloigna d'eux ensuite d'un jet de pierre, et se mettant à genoux, il pria son Père de ne lui point faire boire ce calice; que néanmoins sa volonté se fît et non pas la sienne. Il parut en même temps un Ange pour le fortifier; et Jésus-Christ, entrant dans l'agonie, tomba le visage en terre, et il eut une sueur de sang qui couloit de tout son corps. Cet étrange affoiblissement du Fils de Dieu a été l'admiration des Saints Pères, qui, comparant Jésus-Christ en cet état avec tant de Saints qui ont été si gaiement à la mort, ont reconnu combien cette tristesse, cette crainte et cette foiblesse étoient mystérieuses, puisqu'ainsi qu'ils le remarquent très sagement, les malades n'ont pas pu être plus forts que leur médecin, ni les membres que leur chef. Mais Jésus-Christ a voulu prendre sur lui tous les effets de l'infirmité humaine, pour la consolation des foibles d'entre les Chrétiens, lorsqu'ils se trouveroient dans cette disposition aux approches des maux et de la mort. Il nous a donné lieu de juger quels effets doit produire la gloire de sa résurrection et la vertu de sa grâce en nous, puisque sa foiblesse même est notre force, son trouble notre assurance, et sa tristesse notre consolation et notre joie. La prière qu'il fait à son Père, par trois fois, d'éloigner de lui ce calice, et qu'il conclut toujours par une humble soumission à sa volonté, est le modèle de toutes nos prières. Après avoir témoigné, dans toute sa vie, une obéissance parfaite pour tous les ordres de son Père, il semble qu'il la renouvelle à sa mort, et qu'il ne se réserve pour le temps de sa Passion que la seule obéissance. Il nous a appris ainsi que c'est particulièrement en ce point que nous devons être fermes et inébranlables, et que dans les premières attaques des afflictions, ou dans les premières approches de la mort, nous devons travailler à vaincre toutes nos répugnances pour nous abandonner à Dieu, et pour le prier que sa volonté se fasse en nous et non pas la nôtre.



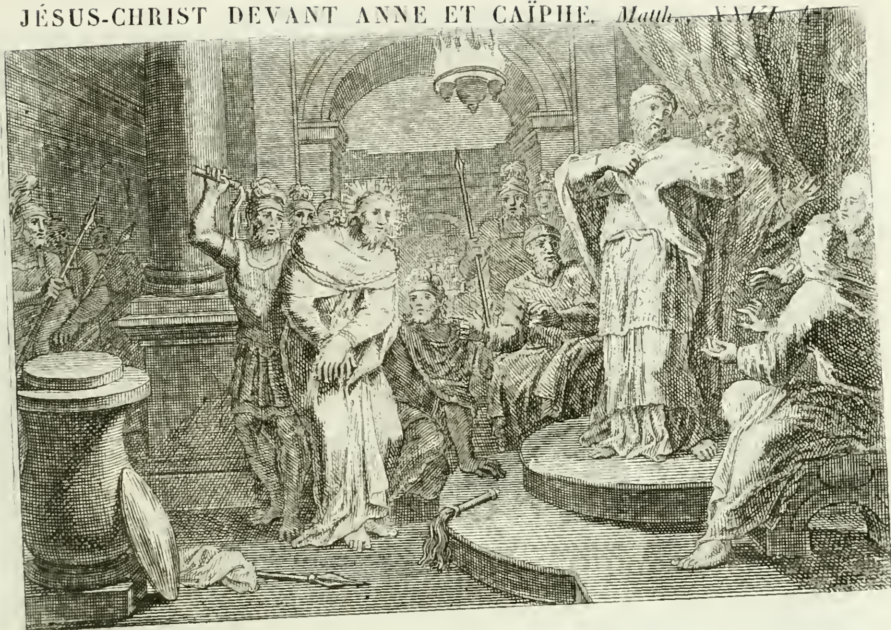
De la trahison de Judas, et de la prise de Jesus-Christ.

La même année 33.

Jésus-Christ, se trouvant dans la tristesse et dans l'agonie du Jardin, nous donna un grand exemple d'humilité, en venant chercher dans ses Disciples quelque consolation et quelque soulagement à ses maux. Mais il ne les trouva guère disposés à prendre part à ses peines, parce qu'ils étoient abattus d'un profond sommeil. Il les vint réveiller par trois fois, en leur disant ces paroles si saintes : Veillez et priez, parce que l'esprit est prompt et la chair est foible. Mais lorsqu'il cessa de leur parler la troisième fois, Judas parut avec une grande troupe de gens armés, qu'il avoit eus des Juifs et des Pharisiens. Il leur avoit donné pour signal, que celui qu'il baiseroit étoit celui qu'il falloit prendre; qu'ils se saisissent aussitôt de lui, et qu'ils l'amenassent avec sagesse, de peur qu'il ne se sauvât d'entre leurs mains. Il vint donc, sans rien craindre, trouver le Sauveur du monde, et il le baisa. Jésus-Christ le souffrit avec sa douceur ordinaire pour nous apprendre à supporter ceux qui lui ressemblent, et à ne nous

point aigrir des mauvais traitements des amis même et des domestiques. Il lui dit néanmoins, en un mot, Mon ami, qu'êtes-vous venu faire? Trahissez-vous le Fils de l'homme par un baiser? Mais c'étoit plutôt pour tâcher de le faire rentrer en lui-même, que pour se plaindre de son ingratitude. Après ce baiser de Judas, Jésus-Christ, qui avoit fui autrefois lorsqu'on vouloit le faire Roi, alla au-devant de ceux qui le venoient prendre, et leur demanda qui ils cherchoient, mais d'une voix si puissante, qu'elle les renversa tous par terre. Il voulut montrer ainsi que ce n'étoit point par foiblesse qu'il mouroit, mais par sa seule volonté. Il s'abandonna ensuite à ces méchants, et il respecta dans eux la puissance que son Père leur avoit donnée. Saint Pierre fit quelques efforts pour le défendre; il tira l'épée, et coupa l'oreille de Malchus, serviteur du Grand-Prêtre; mais Jésus-Christ, bien loin d'offenser ses ennemis, guérit en un moment cette blessure, et reprit Saint Pierre de l'avoir faite. Il lui représenta l'inutilité de ce remède, et il lui dit que s'il n'étoit résolu de boire le calice que son Père lui présentoit, les Anges sauroient bien le défendre de l'injustice des hommes. Il se laissa donc lier, et il dit seulement à ces archers, qu'ils l'étoient venus prendre comme un voleur et un scélérat, quoiqu'il fût tous les jours avec eux dans le temple, où ils le pouvoient arrêter. Et lorsqu'il fut ainsi entre leurs mains, tous ses Disciples s'enfuirent. Jésus-Christ voulut consoler alors ceux qui tomberoient, par surprise, entre les mains de leurs ennemis. Il savoit qu'on le devoit venir prendre, et il ne s'enfuit pas, pour respecter l'ordre de son Père, afin que ceux qui tomberoient dans un état semblable, sans le savoir, adorassent, comme lui, le pouvoir de Dieu dans les hommes, et qu'ils ne se laissassent pas aller aux plaintes et aux murmures; car tout est heureux pour celui qui considère qu'il ne souffre que ce qu'un Dieu a souffert, et à qui la foi fait bien comprendre la dignité, ou plutôt la divinité de cette souffrance.

JÉSUS-CHRIST DEVANT ANNE ET CAÏPHE. *Matth., XXVI. 47.*



Jésus-Christ est présenté devant Anne et devant Caïphe.

La même année 33.

Jésus-Christ étant entre les mains des Juifs, on le mena d'abord à Anne, le beau-père de Caïphe, qui étoit Grand-Prêtre cette année-là. Anne l'interrogea touchant ses Disciples et sa doctrine. Jésus-Christ lui répondit qu'il n'avoit rien dit en secret, et qu'il pouvoit s'informer de tout le monde de ce qu'il avoit enseigné. Mais cette liberté déplaisant à un Officier qui étoit auprès du Sauveur, il lui donna un soufflet, en lui demandant si c'étoit ainsi qu'il falloit répondre au Grand-Prêtre. Jésus-Christ souffrit cet outrage avec une patience divine, et dit seulement à cet homme que s'il avoit dit quelque chose de mal, il le fît voir; que s'il n'avoit rien dit que de bien, il ne devoit pas le frapper. Anne ensuite l'envoya à Caïphe, le Grand-Prêtre, chez qui les Princes des Prêtres s'étoient assemblés pour trouver des faux témoins qui déposassent contre Jésus-Christ. Mais il n'y avoit rien de solide dans toutes ces dépositions; et un entre autres l'ayant accusé d'avoir dit qu'il pouvoit détruire le Temple de Dieu et le

rebâtir en trois jours, le Grand-Prêtre se leva, et lui demanda pourquoi il ne répondoit rien à ces accusations. Jésus-Christ garda toujours un profond silence; ce qui obligea le Grand-Prêtre de lui faire commandement, au nom de Dieu vivant, de leur dire s'il étoit le Christ. Oui, je le suis, leur dit-il; mais vous ne me croirez pas, et vous ne me laisserez pas aller. Vous verrez néanmoins bientôt le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, qui viendra paroître dans les nuées. Le Grand-Prêtre, entendant ces paroles, déchira ses vêtements, et s'écria : Il a blasphémé ; qu'est-il besoin de chercher d'autres témoins? Vous avez vous-mêmes entendu ces blasphèmes. Que vous en semble? Tous les autres répondirent qu'il méritoit la mort, parce qu'il avoit blasphémé; c'est-à-dire parce qu'il avoit dit la vérité. Ce fut alors que les soldats commencèrent à l'outrager. Ils lui crachèrent au visage. Ils le voilèrent par moquerie; et, en le frappant, ils lui disoient qu'il prophétisât, et qu'il devinât qui l'avoit frappé. La nuit s'étant passée parmi ces outrages, lorsque le jour fut venu, ils le menèrent à Pilate, afin qu'il le condamnât à mort, Saint Pierre, qui avoit suivi de loin Jésus-Christ dans la maison du Grand-Prêtre, et qui se chauffoit avec les Officiers, perdit cette ardeur qu'il avoit témoignée auparavant, et son courage se changeant en une timidité prodigieuse, lorsqu'une servante lui demanda s'il n'étoit pas d'avec Jésus-Christ, il lui répondit que non. Lorsqu'elle lui eut fait encore un peu après la même demande, il le renonça comme il avoit déjà fait, et dit qu'il ne le connoissoit pas. Enfin, environ une heure s'étant passée, un des serviteurs du Grand-Prêtre, parent de celui dont ce Disciple avoit coupé l'oreille, dit qu'assurément il étoit d'avec Jésus-Christ. Et pour la troisième fois Saint Pierre fit de grands serments, et jura qu'il ne connoissoit point cet homme. Aussitôt le coq chanta ; et Jésus-Christ en même temps regardant Saint Pierre, cet Apôtre rentra en lui-même, se souvint de ce que son maître lui avoit dit, sortit dehors, et témoigna son regret par une abondance de larmes. On reconnut bien alors que les ames qui se convertissent, doivent le bonheur de leur conversion au regard favorable de Jésus-Christ : Saint Pierre n'étoit point converti au chant du coq, parce que Jésus-Christ ne l'avoit point encore regardé. Nous ne voyons rien de nos péchés, ni de tout ce qu'on nous dit de bon pour nous en retirer, si Dieu ne nous éclaire par un regard de sa grâce. Ce fut par une admirable conduite que Dieu permit ce péché dans celui qu'il avoit choisi pour être le Chef de son Église, afin qu'il apprît, par sa propre expérience, à avoir compassion de la foiblesse des pécheurs. Sa pénitence a été le modèle de tous les pénitents. Elle n'a point de paroles, parce qu'elles sont superflues quand les œuvres parlent. Je n'entends point la voix de Saint Pierre après son péché, dit Saint Ambroise, mais je vois ses larmes. Heureuses larmes qui ne demandent point le pardon, mais qui le méritent !



De la flagellation de Notre Seigneur Jésus-Christ.

La même année 33.

Jésus-Christ fut mené de Caïphe chez Pilate, qui demanda aux Juifs quels étoient les chefs d'accusation que l'on avoit contre cet homme. Mais les Juifs lui répondirent confusément, que s'il n'eût pas été un méchant homme, ils ne le lui auroient pas amené. Pilate n'ayant pas coutume de juger les accusés sur des paroles si vagues, voulut le leur remettre entre les mains, afin qu'ils le jugeassent eux-mêmes selon leur loi. Mais pour le satisfaire, ils produisirent de faux témoins, qui, ne parlant plus de Religion ni de Temple, comme ils avoient fait devant le Grand-Prêtre, dirent que cet homme étoit un séditieux, qu'il soulevoit tout le peuple, qu'il empêchoit qu'on ne donnât le tribut à César, et enfin qu'il se disoit Roi. Pilate ensuite alla trouver Jésus-Christ, qui lui parla librement de lui-même, de son royaume qui n'étoit point de ce monde, et il lui dit qu'il étoit venu sur la terre pour rendre témoignage à la vérité. Pilate, qui n'étoit pas envenimé comme les Juifs, et qui découvroit aisément l'innocence du

Sauveur, alla encore retrouver les Juifs pour leur dire qu'il ne le trouvoit nullement coupable. Mais les cris s'élevant de tous côtés, il fut contraint de revenir interroger Jésus-Christ, qui demeura dans le silence. Pilate lui représenta le grand nombre d'accusations qu'on formoit contre lui; mais Jésus-Christ ne répondit rien, jusqu'à étonner son juge par son silence. Ce Gouverneur ayant appris que Jésus-Christ étoit de Galilée, il voulut s'en décharger, et le renvoya à Hérode qui en étoit Roi, et qui étoit alors à Jérusalem. Hérode eut d'abord une grande joie en voyant le Sauveur, parce qu'ayant beaucoup entendu parler de lui, il désiroit de le voir, et espéroit qu'il feroit devant lui quelque miracle. Mais lui ayant proposé beaucoup de questions, auxquelles Jésus-Christ ne répondit rien, ce Prince le méprisa, le traita comme un fou, lui fit donner une robe blanche, et le renvoya à Pilate avec lequel il se réconcilia alors, et ils devinrent amis. Pilate, ayant reçu le Sauveur, sortit une troisième fois pour dire aux Juifs qu'il ne trouvoit point de crime en Jésus-Christ, et qu'Hérode lui-même, auquel il l'avoit envoyé, ne l'avoit trouvé coupable en rien. Mais les Juifs, ayant résolu de perdre le Sauveur, témoignèrent, par leurs cris, qu'ils n'approuvoient pas ce que Pilate leur disoit. Ainsi ce Gouverneur, par une invention cruelle d'une politique ambitieuse, condamna le Sauveur à être fouetté, afin que les yeux de ses ennemis étant adoucis par ce tourment, ils le laissassent vivre. Ce fut alors que Judas, voyant jusqu'où les ennemis du Sauveur poussoient les choses, rentra en lui-même, et que, dans la vue du crime qu'il avoit commis, il fut saisi d'un désespoir qui lui fit reporter aux Juifs les trente deniers qu'il en avoit reçus, en leur disant qu'il avoit péché en leur livrant le sang innocent; et, ayant jeté son argent dans le Temple, il s'en alla tout désespéré, et se pendit. Ce Disciple, dont le diable avoit corrompu le cœur, et dont Dieu avoit fait servir la malice à ses desseins éternels, est un exemple terrible de la manière dont le démon se joue des hommes. Il leur déguise le mal où il les veut jeter; il leur couvre les yeux de peur qu'ils ne l'envisagent, et il le colore avec tant d'artifice, qu'ils ne peuvent en discerner la laideur. Mais aussitôt qu'ils l'ont commis, il se sert d'une voie toute contraire : il leur exagère leur péché, leur malice et la justice de Dieu; il le leur représente comme un juge sans miséricorde, et il les porte ainsi dans le désespoir. Il faut que les Chrétiens, qui veulent éviter ses piéges, connoissent d'une part la grandeur de leurs péchés qui sont innombrables, et de l'autre la miséricorde de Dieu qui n'a point de bornes; et, après avoir conçu un regret sincère dans la vue de leurs blessures profondes, et de la bonté de celui qui leur commande d'espérer en lui, ils doivent se dire à eux-mêmes : Il n'y a point de maladie incurable, lorsque celui qui peut tout en est le médecin, et que le sang d'un Dieu en est le remède.



Pilate montre Jésus-Christ au peuple, en disant : Voilà l'homme.

La même année 33.

Pilate ayant livré Jésus-Christ aux soldats, ils ajoutèrent au tourment de la flagellation une autre insulte sanglante ; et pour se moquer de sa royauté divine, ils lui mirent une couronne d'épines sur la tête, un roseau à la main, et le revêtirent d'un habit de pourpre. Ils fléchissoient ensuite les genoux devant lui, et lui disoient, en lui donnant des soufflets : Salut au Roi des Juifs. Enfin, ils le réduisirent en un tel état, que Pilate crut qu'il suffiroit de le faire voir au peuple pour l'adoucir, et pour lui ôter l'envie de demander sa mort. Mais il fut bien trompé dans son espérance ; car aussitôt qu'il leur eut présenté Jésus-Christ, en disant : Voilà l'homme ; il s'éleva de si grands cris de tous côtés, qu'il en fut troublé. La proposition même qu'il leur fit de délivrer Jésus-Christ à cause de la fête de Pâque, en laquelle il avoit coutume de donner la liberté tous les ans à un prisonnier, fut rejetée tout d'une voix ; et Jésus-Christ se vit préférer Barabbas, qui étoit un voleur, un séditieux et

un homicide. Lorsque la connoissance que ce juge avoit par lui-même de l'innocence de Jésus-Christ, le tenoit en suspens et l'empêchoit de suivre aveuglément la fureur du peuple, il fut encore épouvanté par les avis de sa femme, qui lui fit dire qu'il ne prît aucune part dans l'affaire de cet homme juste, parce qu'elle avoit beaucoup souffert durant la nuit à son sujet. Cependant les Juifs, qui ne se relâchoient point pour prendre Pilate par son foible, lui dirent qu'il se déclaroit lui-même peu affectionné envers l'Empereur, s'il protégeoit un homme qui s'étoit élevé contre César, en s'appelant Roi. Ce Gouverneur, qui aimoit beaucoup sa fortune et peu la justice, ne put résister à ces paroles. C'est pourquoi ayant vu que toutes ses résistances étoient inutiles, et que plus il s'efforçoit de sauver Jésus-Christ, plus il excitoit le tumulte, il se fit apporter de l'eau, et crut se laver du crime horrible qu'il alloit commettre en se lavant les mains devant tout le peuple, et en disant qu'il n'étoit point coupable du sang de cet homme. Aussitôt après, il prononça l'arrêt de mort contre Jésus-Christ, le livra entre les mains des Juifs, et laissa aller Barabbas. Il n'y eut jamais de plus grand exemple que cette action de Pilate, pour faire voir jusqu'où va le désir qu'ont les gens du monde de satisfaire leur ambition et leurs intérêts : il méprise tout ce qu'il sait de la dignité et de l'innocence de Jésus-Christ; il néglige les avis de sa femme, qu'il devoit regarder comme des avis venus du Ciel ; et foulant aux pieds toute l'équité, et la bonne inclination même qu'il avoit de protéger un juste opprimé, il condamna Jésus-Christ à la mort, non par passion comme les Juifs, ni par avarice comme Judas, mais seulement par timidité, et pour ne pas s'exposer au danger de se mettre mal à la Cour. Les Saints Pères ont remarqué, sur cet Évangile, qu'il n'y a que la charité qui nous fasse préférer notre conscience et notre salut à tout ce que nous pouvons perdre dans le monde. Les paroles sont vaines ; les pensées sont foibles ; les résolutions mêmes peuvent n'être qu'humaines, et nous imposent souvent ; mais il faut que ce soit Dieu même qui agisse, et que la vertu de sa grâce et de son Esprit nous établisse tellement sur l'immobilité de la prière, que nous demeurions toujours fermes et inébranlables dans l'amour et la défense de la vérité et de la justice.



Jésus-Christ porte sa croix au mont Calvaire.

La même année 33.

Les Juifs, se voyant enfin maîtres de Jésus-Christ, ne différèrent pas long-temps à exécuter l'arrêt de mort qu'ils avoient eu tant de peine à obtenir. Leur fureur ne pouvant souffrir de retardement, ils le chargèrent de sa croix, et le firent sortir, en cet état, de la ville de Jérusalem, pour aller au mont du Calvaire, qu'étoit le lieu destiné aux supplices des scélérats. Mais voyant que Jésus-Christ, dont le corps étoit abattu par tant de travaux, succomboit sous un aussi grand fardeau qui étoit la croix qu'ils lui avoient imposée, ils engagèrent un homme, nommé Simon, à la porter derrière le Sauveur, qui marcha ainsi jusqu'au Calvaire parmi les insultes de tout un peuple qui le suivoit. Jésus-Christ souffrit jusqu'à l'abattement, pour nous apprendre à ne nous point décourager dans des souffrances beaucoup moindres, et à persévérer jusqu'à la fin. Sa croix étoit portée par lui et par Simon, et ce Mystère est une instruction et une consolation admirable pour tous les Fidèles; car cela nous

fait voir que la croix, ainsi que le joug de Jésus-Christ, est toujours portée par deux, par Jésus-Christ même, et par le Chrétien qui souffre pour lui. On donne ici un homme au Fils de Dieu pour le soulager; mais c'est Dieu même qui nous soulage. Et comme dans la figure Simon le Cyrénéen soulageoit Jésus-Christ en apparence, et que c'étoit néanmoins Jésus-Christ qui portoit le plus grand poids de la croix, parce qu'il avoit une force divine qui ne laissoit affoiblir son corps qu'autant qu'il vouloit : ainsi, c'est nous qui paroissons porter la croix que Dieu nous impose; mais si nous souffrons avec l'Esprit de Jésus-Christ, c'est lui en effet qui la porte, et qui nous empêche d'y succomber, en la proportionnant à notre foiblesse. Le Fils de Dieu nous assure que quiconque ne porte pas sa croix après lui est indigne de lui, et il l'a portée lui-même le premier, afin que son exemple nous persuadât si ces paroles ne nous touchent point. Les saintes Femmes qui avoient suivi Jésus-Christ, et qui l'avoient assisté de leurs biens pendant ses prédications, l'accompagnent lorsqu'il porte ainsi sa croix au Calvaire, et elles témoignent, par leurs larmes et par leurs soupirs, combien elles prennent de part à ce qu'il souffre. Aussi le Fils de Dieu n'est attentif qu'à elles, et il leur dit cette admirable parole : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, pleurez sur vous-mêmes. Il ne veut point être plaint, lui qui en étoit si digne, et il nous enseigne combien nous devons prendre garde dans nos maux, ou grands ou petits, de ne nous point plaindre nous-même, et de ne vouloir point que d'autres nous plaignent. Il ajoute : Car il va venir un temps auquel on dira : Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants. Ils diront alors aux montagnes : Tombez sur nous; car si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec? Si quelque chose est capable d'arrêter l'impatience du cœur humain, ce doit être cette dernière parole de Jésus-Christ. Quel est le chrétien qui ne s'abaisse profondément sous la main de Dieu qui le frappe, s'il considère ce qu'étoit Jésus-Christ, et ce qu'il est; ce qu'il a souffert, et ce qu'il souffre? Il faut que l'homme avoue, après cette vérité, que s'il tombe alors dans l'impatience et dans le murmure, ce ne peut être que par un orgueil qui tient quelque chose de l'extravagance, qui dément ce que nous croyons, et qui fait injure aux souffrances du Fils de Dieu.



Du crucifiement de Jésus-Christ.

La même année 33. Le 3 avril.

Jésus-Christ étant arrivé sur le Calvaire où se devoit offrir ce grand sacrifice, qui avoit été figuré dès la création du monde, et dont la vertu efficace devoit passer jusque dans la suite de tous les siècles, on lui donna d'abord à boire du vin de myrrhe mêlé avec du fiel. Mais lorsqu'il en eut goûté, il ne voulut point en boire. On lui ôta ensuite ses vêtements, et on l'attacha sur la croix entre deux voleurs que l'on avoit menés avec lui, afin qu'il passât aussi lui-même pour un scélérat. Jésus-Christ, comme un agneau qui demeure muet devant celui qui l'égorge, ne s'étant plaint d'aucune de ces cruautés, et n'ayant jeté aucun cri dans ses douleurs violentes, n'ouvrit la bouche que pour prier son Père de pardonner ce crime à ses persécuteurs, parce qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient. Mais lorsqu'il n'avoit que des sentiments de douceur pour ses ennemis, ils lui insultoient en cet état même, et lui disoient, en branlant la tête : Toi qui détruis le Temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours,

sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Tout le peuple aussi le regardoit en se raillant de lui. Les Princes des Prêtres l'outrageoient encore davantage en l'accusant de foiblesse, en lui reprochant d'avoir pu sauver les autres et de ne pouvoir se sauver lui-même. Les soldats aussi mêloient leurs insultes à celles des autres; et outre les paroles de moquerie, ils lui présentoient du vinaigre à boire. Il n'y eut pas même jusqu'aux larrons, qui étoient crucifiés avec lui, qui ne lui insultassent; et un d'eux, le blasphêmant, lui dit : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et sauve-nous aussi avec toi. Mais l'autre, étant tout d'un coup éclairé dans l'ame et changé dans le cœur par une conversion qui a été la consolation de bien des ames, et un sujet de ruine pour beaucoup d'autres, soutint Jésus-Christ contre son compagnon, et dit hautement : Que pour eux, ils n'avoient que ce qu'ils avoient mérité; mais que Jésus-Christ étoit innocent. Et s'adressant à Jésus-Christ, qu'il reconnoissoit autrement Roi que n'avoit fait Pilate, par le titre qu'il avoit fait mettre sur la croix, il le pria de se souvenir de lui lorsqu'il seroit dans son royaume. Et Jésus-Christ lui promit de l'y faire entrer dès ce jour-là même, faisant dès-lors l'office de juge, et sauvant l'un de ces deux voleurs, pendant qu'il laissoit l'autre dans son impénitence. Jésus-Christ, ayant vu la Sainte Vierge au pied de sa croix avec Saint Jean, lui dit, en lui montrant ce Disciple : Femme, voilà votre fils. Et il dit à Saint Jean, en lui montrant la Sainte Vierge : Voilà votre mère. Il jeta un peu après un grand cri, et dit à son Père : Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? Enfin, sachant qu'il avoit accompli jusqu'à la moindre circonstance de tout ce qui avoit été marqué de lui par les Prophètes, pour achever le reste, il dit : J'ai soif. Et après avoir pris un peu de vinaigre, et recommandé son ame à son Père, il baissa la tête et expira. Les Saints Pères nous enseignent qu'il n'y a que les Saints qui puissent bien comprendre le mystère de Jésus-Christ crucifié. C'est de ce mystère qu'on peut dire : Que les choses saintes sont pour les Saints. Il faut que ce soit le Saint-Esprit qui ôte lui-même le voile de dessus nos yeux, pour nous donner entrée dans ce mystère impénétrable à toute la sagesse humaine, selon cette parole excellente de Saint Bernard : Jésus-Christ meurt sur une croix, et il mérite d'être aimé. Il donne ensuite son Esprit, qui le fait aimer. Mais si le Saint-Esprit n'est donné à l'homme, il verra Jésus-Christ crucifié, et il ne l'aimera point. Quelle confusion pour un Chrétien, de voir Jésus-Christ mourant, et de le voir avec des yeux ingrats, sans être touché d'amour pour celui qui lui donne son sang et sa vie!



Sépulcre de Jésus-Christ.

La même année 33.

Lorsque Jésus-Christ eut accompli son sacrifice sur la croix, et qu'il eût été obéissant jusqu'à la mort, il arriva beaucoup de choses qui firent connoître qui il étoit, et qui purent faire comprendre aux Juifs quel étoit le crime qu'ils avoient commis. Les ténèbres couvrirent le ciel durant trois heures; le voile du Temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent, sortirent de leurs tombeaux, vinrent à Jérusalem, et apparurent à plusieurs. Tant de signes extraordinaires firent dire à un Centenier, qui commandoit les soldats, que cet homme crucifié étoit le Fils de Dieu. Les autres gardes, effrayés de ces prodiges, en parloient de même; et cette grande foule du peuple, qui étoit venu à ce spectacle, voyant des choses si terribles, changèrent leurs insultes en des soupirs, et s'en retournèrent en se frappant la poitrine. Cependant les Juifs, toujours scrupuleux dans des choses de rien, et hardis dans les plus grands

crimes, ne pouvant souffrir que ces corps demeurassent en croix durant le jour de Pâque, prièrent Pilate de leur faire rompre les cuisses, et de les faire ôter de la croix. Ce que Pilate leur accorda. Les soldats ayant trouvé les deux voleurs encore en vie, leur rompirent les cuisses; mais Jésus-Christ étant déjà mort, un d'entre eux lui perça le côté avec sa lance, d'où il sortit du sang mêlé d'eau. Sur le soir, un des Disciples de Jésus-Christ, quoique caché, nommé Joseph, de la ville d'Arimathie, qui étoit juste, et qui n'avoit pris nulle part à la condamnation de Jésus-Christ, vint hardiment trouver Pilate pour lui demander le corps du Sauveur. Pilate le lui accorda; et Joseph vint ensuite avec Nicodème prendre le corps de Jésus-Christ qu'il embauma avec beaucoup de parfums, l'enveloppa d'un linceul blanc, et l'ensevelit dans son sépulcre nouvellement fait, où personne n'avoit encore été mis. Saint Chrysostôme admire la fermeté de ces deux hommes, qui, s'étant tenus cachés jusqu'alors, osèrent paroître dans une occasion si importante. Ce Saint Père exhorte souvent son peuple à les imiter, et à répandre comme eux des parfums sur le corps de Jésus-Christ. Il tâche de confondre ceux qui sont insensibles aux maux que Jésus-Christ souffre encore tous les jours dans ses membres, qui sont les fidèles et les pauvres, par la charité que ces deux hommes lui témoignent après sa mort. Leur générosité n'épargne rien. Ils portent des parfums avec abondance. Ils s'exposent même au péril, en se faisant publiquement connoître pour les disciples et les protecteurs d'un homme qui avoit des ennemis dont la haine étoit aussi vive après sa mort qu'elle l'avoit été durant sa vie. Il n'y a personne, dit ce Saint Père, qui ne portât envie à ces deux Saints, et qui ne voulût rendre au corps du Sauveur les mêmes offices de charité qu'ils lui rendirent. Et cependant, dit-il, on le peut faire encore tous les jours avec plus de mérite même, et avec plus de foi en la personne de ses membres, en répandant ses parfums, c'est-à-dire, en témoignant sa compassion aux fidèles et aux pauvres, qui sont les membres vivants et le vrai corps de Jésus-Christ, qu'il a plus aimé même que celui qu'il a pris de la Sainte Vierge, comme dit Saint Bernard, puisqu'il a sacrifié l'un à la croix, pour sauver l'autre de la mort et de l'enfer.



La Résurrection de Jésus-Christ Notre Seigneur.

La même année 33. Le dimanche 5 avril.

Jésus-Christ étant dans le tombeau, les Juifs ne furent pas satisfaits encore ; et craignant qu'on ne publiât qu'il étoit ressuscité, ils allèrent trouver Pilate, et lui dirent que cet imposteur avoit dit, étant encore vivant, qu'il ressusciteroit après sa mort : qu'ils le prioient donc de faire garder le sépulcre, de peur que ses Disciples n'enlevassent son corps, et ne fissent ensuite courir le bruit parmi le peuple qu'il étoit ressuscité. Il s'aveuglèrent eux-mêmes par leur propre sagesse, et voulant détruire, par avance, la Résurrection de Jésus-Christ, ils en établirent la foi par des preuves convaincantes. Lorsque le sépulcre étoit ainsi gardé, et que la pierre qui le fermoit étoit scellée, il se fit tout d'un coup un grand tremblement de terre. L'Ange du Seigneur descendit du Ciel, ôta la pierre qui fermoit le tombeau, et s'assit dessus. Ses yeux brilloient comme un éclair, et ses vêtements éclatoient comme la neige. Les gardes, qui veilloient auprès du sépulcre, en furent frappés de terreur, et devinrent

comme morts. Ils retournèrent ensuite à Jérusalem, et dirent aux Prêtres tout ce qui étoit arrivé. Les Prêtres s'assemblèrent aussitôt pour voir entre eux ce qu'ils avoient à faire, et ils ne trouvèrent point d'autre remède à une chose si visible que de corrompre ces gardes par une grande somme d'argent, qu'ils leur donnèrent, afin de dire que, pendant qu'ils dormoient, ses Disciples l'étoient venu enlever. Cependant Marie-Madeleine, et quelques autres saintes femmes, dont la charité étoit toujours la même pour Jésus-Christ, ou vivant ou mort, étant venues au sépulcre de grand matin, pour apporter de nouveaux parfums au corps du Sauveur, se demandèrent entre elles qui leur ôteroit la pierre qui fermoit l'entrée du sépulcre. Mais elles furent bien surprises en approchant du tombeau de le voir ouvert, et encore plus, lorsque, y étant entrées, elles n'y trouvèrent point celui qu'elles y cherchoient. Sainte Madeleine courut aussitôt pour en avertir les Apôtres ; et Saint Pierre, étant venu au sépulcre avec Saint Jean, y entra et vit les linges dont on avoit enveloppé le corps de Jésus. Mais lorsqu'ils s'en retournoient, étant frappés d'étonnement, Marie-Madeleine demeura au sépulcre, où elle répandit beaucoup de larmes. Deux Anges vêtus de blanc, dont l'un étoit à la tête et l'autre aux pieds du lieu où le corps de Jésus avoit été mis, lui demandèrent ce qu'elle avoit à pleurer : à quoi elle répondit qu'on avoit enlevé son Maître, et qu'elle ne savoit où on l'avoit mis. Mais lorsqu'elle se fut retournée en arrière, elle vit Jésus-Christ, en forme de jardinier, qui lui demanda ce qu'elle avoit à pleurer. Elle lui répondit que si c'étoit lui qui eût enlevé son Maître, il lui dît où il l'avoit mis. Jésus ne lui dit que ce mot : Marie ; et aussitôt, en étant transportée, elle courut pour embrasser les pieds du Sauveur qui l'en empêcha, et lui ordonna d'aller dire à ses Disciples ce qu'elle avoit vu. C'est la première apparition que l'Évangile marque de Jésus-Christ ressuscité, et l'amour si persévérant de cette bienheureuse pécheresse fut enfin si heureusement récompensé. La Résurrection de Jésus-Christ a paru aux Saints un si grand mystère, qu'ils ont dit qu'il valoit mieux en adorer humblement la grandeur, que de la vouloir pénétrer. Rien ne nous peut mieux inspirer l'aversion de toute la gloire du monde que les circonstances qui l'accompagnent, puisqu'elles font toutes connoître aux Chrétiens qu'ils ne sont pas ce qu'ils sont pour cette vie, mais pour une autre dont Jésus-Christ ressuscitant nous a ouvert l'entrée, en nous rendant victorieux comme lui de la double mort du corps et de l'ame.



Les deux disciples d'Emmaüs.

La même année 33.

Après que Jésus-Christ se fut fait voir à la Madeleine, il apparut pour la seconde fois aux saintes Femmes, qui, ayant su des Anges qu'il étoit ressuscité, et qu'elles ne devoient plus chercher parmi les morts celui qui étoit vivant, allèrent encore aussitôt en donner avis aux Disciples. Mais lorsqu'elles étoient en chemin, Jésus-Christ leur apparut lui-même. Elles se jetèrent à ses pieds, et Jésus-Christ leur commanda d'aller trouver ses Apôtres, pour les assurer de sa Résurrection; mais les Apôtres prirent tout ce qu'elles leur disoient pour des rêveries. La troisième apparition est celle de deux Disciples d'Emmaüs. Lorsqu'ils s'entretenoient, en marchant, de tout ce qui étoit arrivé au Sauveur, Jésus, prenant la forme d'un voyageur, s'approcha d'eux, et retint leurs yeux, de peur qu'ils ne le reconnussent. Il leur demanda de quoi ils parloient, et pourquoi ils étoient tristes. Un d'eux, lui répondant, s'étonna qu'il fût le seul qui ignorât ce qui s'étoit passé depuis peu à Jérusalem, touchant Jésus de Nazareth, qui

étoit un Prophète puissant en actions et en paroles, et de quelle manière les Prêtres l'avoient condamné à mort. Cependant nous espérions, ajoutèrent-ils, qu'il délivreroit Israël; mais voici le troisième jour depuis que cela s'est passé. Ce n'est pas, dirent-ils, que quelques femmes des nôtres, ne nous aient épouvantés, en nous assurant qu'après avoir été au sépulcre avant le jour, elles n'y avoient plus trouvé son corps. Elles disent même qu'elles y ont vu des Anges qui leur ont dit que Jésus-Christ étoit ressuscité; et quelques-uns d'entre nous étant allés au tombeau, ont trouvé véritable tout ce que ces femmes leur avoient dit, et n'y ont point en effet trouvé le corps de Jésus. Le Sauveur admirant que ces Disciples lui dissent tout ce qu'il falloit pour les porter à croire, sans que néanmoins ils crussent, s'écria : O insensés et incrédules à tout ce que les Prophètes ont prédit! ne falloit-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât ainsi en sa gloire? Et commençant depuis Moïse jusqu'à tous les autres Prophètes, il leur expliquoit tout ce qui avoit été marqué de lui. Pendant qu'il leur parloit de la sorte, ils approchèrent d'Emmaüs. Jésus-Christ feignit d'aller plus loin; mais ils le contraignirent de demeurer avec eux, parce qu'il étoit déjà tard. Jésus-Christ se rendit à leurs instances : il entra avec eux dans l'hôtellerie; et, étant à table, il prit du pain, le bénit et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent à ce moment, et ils reconnurent le Sauveur, qui disparut aussitôt, les laissant remplis d'étonnement, et s'entre-demandant l'un à l'autre si leur cœur n'étoit pas tout en feu lorsqu'il leur expliquoit les Écritures. Ils se levèrent à l'heure même, et allèrent à Jérusalem trouver les onze Apôtres, auxquels ils dirent ce qui leur étoit arrivé, et de quelle manière ils avoient reconnu Jésus-Christ lorsqu'il leur donna le pain. Le Sauveur apprit à ces deux Disciples qu'il ne faut jamais perdre l'espérance dans les événements les plus extraordinaires. Il n'y pouvoit avoir de plus grand désordre que la mort d'un Dieu, et c'étoit par elle néanmoins que Dieu préparoit le renouvellement du monde. Quand nous croyons que tout est désespéré, c'est alors que nous devons nous rehausser par la foi, et considérer la sagesse de Dieu, qui est d'autant plus admirable, qu'elle agit par les voies les plus opposées, en apparence, à ce qu'elle a dessein de faire. La chaleur que Jésus-Christ alluma dans le cœur de ses Disciples, par sa parole, avant que de leur donner son corps, est d'une grande instruction. Elle nous fait voir en quelle disposition on doit être en communiant, et que la vraie piété consiste plus en des mouvements d'amour de Dieu, qu'en des connoissances, puisque ces Disciples sentirent plus tôt cette ardeur dans leur ame, qu'ils ne connurent Jésus-Christ de leurs yeux.



Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ.

La même année 33. Le jeudi 14 mai.

Après les apparitions particulières que Jésus-Christ fit à quelques-uns de ses Disciples et à quelques femmes, il se fit voir à ses onze Apôtres, et il entra tout d'un coup dans la chambre où ils demeuroient, lorsqu'ils étoient tous à table : il leur donna sa paix, et il leur reprocha qu'ils n'avoient pas cru ceux qui l'avoient vu ressuscité. Ils furent effrayés d'abord, et crurent voir un fantôme ; mais Jésus-Christ les rassura en leur disant qu'un fantôme n'avoit point d'os ni de chair ; et, pour achever de leur ôter tout leur doute, il leur montra ses pieds, ses mains et son côté. Lors donc qu'ils étoient comblés de joie de le voir, Jésus-Christ, pour les rassurer encore davantage de la vérité de sa Résurrection, leur demanda s'ils n'avoient rien à manger. Et il mangea en leur présence, un morceau d'un poisson rôti et un peu de miel. Saint Thomas n'étoit pas alors avec eux ; et lorsqu'il fut revenu, les autres lui dirent qu'ils avoient vu leur Maître. Il leur répondit qu'il ne le croiroit jamais, s'il ne voyoit de ses yeux les marques

des clous, et s'il ne les touchoit du doigt. Lorsqu'il demeuroit ferme dans cette incrédulité, qui nous a été depuis si utile pour nous guérir de la nôtre, huit jours après, Jésus-Christ parut encore tout d'un coup au milieu de ses Disciples, Thomas étant avec eux. Et, après leur avoir donné sa paix, il fit bien voir qu'il ne se montroit à eux que pour guérir l'incrédulité de ce Disciple; car il lui dit aussitôt, en lui présentant ses pieds et ses mains : Mettez votre doigt dans ces plaies, et votre main dans mon côté ouvert; et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Thomas, aussitôt éclairé dans l'ame, et croyant plus qu'il ne voyoit, s'écria : Mon Seigneur et mon Dieu. Mais Jésus-Christ lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu; heureux ceux qui ne verront point et qui croiront! Enfin, après avoir, pendant quarante jours, apparu diverses fois à ses Apôtres, ou à tous ensemble ou à quelques-uns séparément, lorsque le temps de son Ascension fut arrivé, il se trouva au milieu de ses Disciples; il leur déclara qu'il avoit reçu de son Père la toute-puissance dans le ciel et sur la terre, et il les envoya dans tout le monde prêcher l'Évangile, baptiser toutes les Nations, et leur apprendre à garder tout ce qu'il leur avoit dit, leur promettant de demeurer toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles. Après avoir fait ce commandement, il fut enlevé au ciel à leurs yeux; et en montant, il étendit ses mains sur ses Apôtres, et les bénit, et une nuée aussitôt le reçut et le cacha à ses Disciples. Pendant qu'ils étoient attentifs à le regarder, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux, qui leur demandèrent pourquoi ils tenoient leurs yeux ainsi arrêtés vers le ciel, et qui les assurèrent que ce même Jésus, qui montoit au ciel en leur présence, en viendroit un jour pour juger toute la terre. Les Saints Pères ont souhaité que les Fidèles imitassent les Apôtres dans ce regard si attentif vers le ciel, afin que la considération de la gloire de Jésus-Christ leur fît toujours porter en haut leurs cœurs et leurs désirs, en se souvenant que la patrie où ils tendent, que le pain qui les nourrit, que la grâce qui les soutient, que la félicité qu'ils espèrent, et que le chef dont ils sont les membres est dans le Ciel, et qu'il leur promet le même Royaume qu'il s'est acquis par la sainteté de sa Vie et de sa Mort, et par la gloire de sa Résurrection.



De la descente du Saint-Esprit à la Pentecôte.

La même année 33. Le 24 mai.

Jésus-Christ, montant au ciel, commanda à ses Apôtres d'attendre en patience dans Jérusalem le don du Saint-Esprit, qu'il leur avoit promis tant de fois, et qui devoit être l'effet de sa gloire. C'est pourquoi, étant retournés de la montagne des Olives, où Jésus-Christ les avoit quittés, ils se tinrent renfermés dans une maison où ils passoient les jours en des prières continuelles pour attirer le Saint-Esprit, quoiqu'ils fussent déjà assurés de le recevoir. Pendant ce temps, Saint Pierre, inspiré de Dieu, dit à tous les autres Disciples, que pour remplir la place de Judas qui avoit trahi le Sauveur, il falloit élire quelqu'un d'entre ceux qui avoient toujours été avec Jésus-Christ, depuis le baptême de Saint Jean jusqu'à son Ascension. C'est pourquoi deux Disciples ayant été choisis entre tous les autres, Joseph, surnommé le Juste, et Matthias, ils prièrent Dieu qui préside aux sorts, de montrer qui de ces deux il avoit choisi pour être Apôtre, et le sort tomba sur Saint Matthias. Lorsque le temps de la Pentecôte, c'est-à-dire de

cinquante jours après Pâque, fut accompli, dix jours après l'Ascension du Sauveur, il se fit tout d'un coup un grand bruit comme d'un vent impétueux, qui remplit toute la maison où les Disciples étoient assemblés. Il parut en même temps comme des langues de feu qui se reposèrent sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils parloient diverses langues, selon que le Saint-Esprit les faisoit parler. Toute Jérusalem, qui étoit pleine alors d'une infinité de différents peuples, fut étrangement surprise de ce miracle, et de voir des personnes, qu'ils savoient être de la Galilée, parler néanmoins tant de langages différents. Ils se demandoient l'un à l'autre d'où pouvoit venir ce prodige; et quelques-uns disoient qu'ils étoient ivres. Mais Saint Pierre éleva hardiment sa voix pour réfuter cette calomnie; et il leur montra que ce qu'ils voyoient étoit l'accomplissement des oracles des Prophètes, et l'ouvrage de Jésus qu'ils avoient crucifié : ce qu'il fit avec tant de force et en même temps avec tant de sagesse, que sa prédication convertit trois mille hommes. On reconnut alors la vérité de ce que Saint Jean dit dans l'Apocalypse : Que l'Église étoit vraiement descendue du Ciel, et que Jésus-Christ, comme un Pontife éternel, selon que l'appelle David, bâtit en ce jour un Temple à la gloire de son Père. Il voulut rendre ce mystère sensible, afin que ses ennemis, qui étoient venus en foule à Jérusalem, n'en pussent douter : il témoigna alors qu'il étoit victorieux de ceux qui l'avoient crucifié, et que leur fureur n'avoit servi qu'à accomplir ses desseins; il rendit son Église sainte comme un monument éternel de sa victoire, qui fera voir jusqu'à la fin des siècles que les hommes et les démons seront toujours confondus dans les entreprises qu'ils forment contre Jésus-Christ et contre ses membres. L'admiration où tous les Saints ont été du don que Dieu fit en ce jour aux hommes, nous fait juger aisément qu'on ne doit rien désirer sur la terre que le Saint-Esprit : et les retardements dont Dieu a usé pour envoyer le Saint-Esprit sur la terre, nous font assez voir avec quelle ardeur on doit le demander lorsqu'on ne l'a pas encore, et avec quel soin on doit le conserver lorsqu'on l'a reçu.



Saint Pierre guérit miraculeusement un homme boiteux dès sa naissance.

La même année 33.

Lorsque Dieu bénissoit le premier établissement de son Église, par la vie toute divine des premiers Chrétiens, qui mirent d'abord tout ce qu'ils possédoient en commun, pour ne plus s'occuper l'esprit du soin des choses du monde, mais seulement de la prière et de la parole de Dieu, les Apôtres, qui veilloient sans cesse pour accroître cet édifice saint, faisoient beaucoup de miracles à Jérusalem, qui remplissoient de crainte tous les Juifs, et qui augmentoient le nombre des Fidèles. L'un des plus éclatants fut celui que fit Saint Pierre, lorsque allant prier au Temple, à l'heure de none, ils trouvèrent à la porte un homme qui étoit né boiteux, et qui y demandoit l'aumône. Cet homme voyant que Saint Pierre et Saint Jean le regardoient, il les regarda aussi, espérant en recevoir quelqu'argent. Saint Pierre lui dit qu'il n'avoit ni argent ni or, mais qu'il lui donnoit ce qu'il avoit : et il lui commanda, au nom de Jésus, de se lever sur l'heure et de marcher. Il le prit en même temps par la main, il le leva, et ses

pieds, à ce moment, se dressèrent et se raffermirent; de sorte qu'il se tenoit ferme, et marchoit droit. Il sautoit même de joie, et entra dans le Temple avec Saint Pierre pour louer Dieu de cette grâce, à la vue de tout le peuple, qui fut bien surpris de ce miracle, parce qu'ils connoissoient cet homme depuis fort long-temps. Saint Pierre et Saint Jean, voyant que tout le peuple les regardoit avec admiration, leur demandèrent pourquoi ils tenoient ainsi leurs yeux arrêtés sur eux, comme s'ils étoient les auteurs de ce miracle; et Saint Pierre leur déclara que c'étoit au nom de Jésus que cet homme avoit été miraculeusement guéri. Il prit occasion de là, de leur représenter le crime qu'ils avoient fait en le crucifiant : ce qu'il adoucit néanmoins, en quelque sorte, en disant qu'ils l'avoient fait par ignorance. Il les exhorta ensuite à faire pénitence de leurs péchés, en leur représentant, pour leur donner plus de confiance, que c'étoit à eux que Dieu avoit d'abord envoyé son Fils, et qu'ils étoient les enfants des Prophètes. Cinq mille furent convertis par cette dernière prédication; et alors les Princes survinrent, qui virent avec douleur qu'ils parloient au peuple, et qu'ils prêchoient Jésus-Christ ressuscité. Ils se saisirent des Apôtres, et les mirent en prison, en attendant qu'ils en délibérassent le lendemain. S'étant donc tous rassemblés, ils firent venir Saint Pierre, et lui demandèrent au nom de qui ils avoient fait ce miracle. Saint Pierre leur répondit hardiment que c'étoit au nom de Jésus-Christ qu'ils avoient crucifié. Ces Prêtres voyant la constance et la sagesse avec laquelle leur parloient ces personnes qu'ils savoient n'avoir point été instruites dans les lettres, ils les firent retirer un moment de leur assemblée pour délibérer ce qu'ils feroient de ces hommes. Mais voyant combien ce miracle qu'ils venoient de faire étoit public, ils crurent se devoir contenter de les rappeler, et de leur défendre de parler jamais au nom de cet homme. Saint Pierre et Saint Jean leur demandèrent librement s'il étoit juste qu'ils leur obéissent plutôt qu'à Dieu même, qui leur commandoit de dire ce qu'ils avoient vu et entendu. Mais ces Prêtres, sans leur répondre rien autre chose, les renvoyèrent avec de grandes menaces. Cette réponse de Saint Pierre, lors même qu'il étoit entre les mains de ses ennemis, fait voir une fermeté de courage avec une sagesse que tous les Saints ont admirée; et lorsqu'ils se sont vus dans des occasions semblables, où Dieu d'un côté, et les hommes de l'autre, leur commandoient des choses contraires, ils ont imité cette sagesse de Saint Pierre, en disant, avec autant d'humilité que de fermeté : Il n'est pas juste d'obéir plutôt aux hommes qu'à Dieu.



Mort d'Ananie et de sa femme Saphire.

La même année 33.

Saint Pierre, étant sorti de l'assemblée des Juifs, vint, avec Saint Jean et les Apôtres, retrouver les Disciples, qui étoient en peine d'eux. Ils leur dirent comment toutes choses s'étoient passées, ce que les Prêtres leur avoient dit, et les menaces qu'ils leur avoient faites. Ce que les Disciples ayant entendu, ils élevèrent tous unanimement leur voix vers Dieu, pour le prier de considérer les menaces de ces hommes qui avoient conspiré contre son Fils, et de donner la force aux siens de prêcher sa parole avec liberté. Lorsqu'ils eurent achevé leur prière, il se fit un tremblement de terre au lieu où ils étoient; ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils prêchoient la parole de Dieu avec confiance. Tous ceux qui embrassèrent la foi, n'avoient plus qu'un cœur et qu'une ame : personne d'entre eux ne possédoit rien en propre; mais tout ce qu'ils avoient étoit commun. Ainsi, il n'y avoit point de pauvres parmi eux, parce que lorsque quelque Fidèle avoit une terre, il la vendoit et en apportoit l'argent aux pieds des

Apôtres, qui le distribuoient ensuite à chacun, selon son besoin. Toute la ville avoit un respect extrême pour ces premiers Fidèles; et, lorsqu'ils étoient dans le Temple, personne n'osoit se mettre avec eux. Saint Pierre cependant, et par ses miracles et par ses prédications, augmentoit le nombre des Fidèles; et guérissant les malades de son ombre seule, toute Jérusalem et les villes d'alentour venoient mettre leurs malades dans les rues, afin que, en passant, son ombre tombât sur eux et les guérît. Lorsque les Fidèles étoient ainsi remplis de la consolation du Saint-Esprit, il arriva une action qui troubla leur joie, et qui fit voir la puissance de Saint Pierre d'une autre manière que n'avoient fait jusqu'alors les guérisons miraculeuses. Ananie, ayant vendu une terre, résolut, avec sa femme Saphire, de retenir en secret une partie de l'argent, et vint apporter le reste aux pieds des Apôtres. Saint Pierre fut blessé jusqu'au fond du cœur de cette avarice, jointe à une dissimulation qui sembloit vouloir en imposer à Dieu même; et il demanda à Ananie pourquoi il s'étoit tellement laissé surprendre par le démon, que de mentir au Saint-Esprit, en retenant une partie de cet argent. Ne pouviez-vous pas, lui dit-il, retenir votre terre sans la vendre, ou en garder tout l'argent après même l'avoir vendue? Ce ne sont pas les hommes que vous avez voulu tromper, c'est Dieu même. Ces paroles furent pour Ananie des paroles de tonnerre, et il tomba mort au même moment. Trois heures après, sa femme ne sachant pas la mort de son mari, entra chez Saint Pierre, et il lui demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent tant vendu leur terre. Elle lui répondit qu'il étoit vrai. Saint Pierre lui fit le même reproche qu'à Ananie, et il ajouta que les personnes qui venoient d'emporter son mari mort étoient à la porte, et qu'ils l'alloient emporter de même. Cette femme à l'instant tomba morte, et ces hommes, entrant, l'emportèrent encore, et l'ensevelirent avec son mari. Ces deux morts, si extraordinaires, causèrent une grande terreur parmi les Fidèles; ils apprirent, d'un si visible jugement de Dieu, combien l'avarice est horrible à ses yeux, et contraire à l'esprit de charité qu'il a répandu dans les Chrétiens. Si la suite des temps et la corruption des mœurs l'ont introduite depuis, l'Église n'en a pas moins d'horreur maintenant, qu'elle en témoigna alors dans la personne de Saint Pierre. Elle ne frappe plus d'une mort temporelle ceux qui y sont sujets, parce qu'elle auroit trop de personnes à punir. Elle sait que Dieu ne parle qu'une fois, et qu'après cela il se retire pour donner lieu à la foi, qui croit aussi certainement ce qui ne s'est vu qu'une seule fois, que s'il arrivoit tous les jours. Cependant cette Épouse de Jésus-Christ pleure continuellement la mort invisible de tant d'avares qui déshonorent son Époux, et qui font de l'Église, selon l'Évangile et selon la parole de Saint Bernard, une caverne de voleurs qui vivent de leur proie, et qui ne travaillent qu'à s'enrichir des dépouilles des passants.



De la mort de saint Étienne, le premier martyr.

La même année 33.

LORSQUE l'Église se multiplioit de jour en jour, les Saducéens furent ceux qui en témoignèrent plus de dépit. Ils se saisirent des Apôtres, et les firent mettre en prison; mais la nuit un Ange les en vint délivrer, et leur commanda d'aller annoncer librement au peuple la parole du salut. Le lendemain, les Prêtres, s'étant assemblés, donnèrent ordre qu'on fît venir les Apôtres. Et ils furent bien surpris de savoir qu'on avoit trouvé la prison bien fermée, mais que les prisonniers n'y étoient plus. En même temps d'autres personnes leur vinrent dire qu'ils parloient publiquement au peuple. On donna ordre aussitôt de les prendre et de les amener dans leur assemblée. Le Grand-Prêtre leur demanda pourquoi ils prêchoient au nom de JÉSUS, et Saint Pierre leur répondit comme il avoit déjà fait : Qu'il falloit plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. A ces paroles, ils entrèrent en fureur, et ils consultoient ensemble pour les faire mourir. Mais Gamaliel, l'un des plus considérables, dit qu'il étoit bon de prendre garde à ce qu'on

feroit. Il rapporta quelques histoires qui venoient de se passer, par lesquelles il fit voir que si cette entreprise et cette doctrine nouvelle étoient des hommes, elles se dissiperoient bientôt d'elles-mêmes, et que si elles étoient de Dieu, ils n'y pourroient résister. Ils furent arrêtés par ces remontrances, et ils se contentèrent de faire battre de verges les Apôtres, et de leur défendre de parler jamais de Jésus. Les Apôtres sortirent du Conseil pleins de joie, de ce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Peu de temps après, ils s'éleva un murmure parmi les Fidèles. Les Grecs convertis, croyant qu'on méprisoit leurs veuves, et qu'on n'admettoit que celles des Hébreux à de certains ministères auxquels elles étoient destinées, se plaignirent de cette distinction aux Apôtres, qui leur dirent qu'ils choisissent sept d'entre eux qui fussent remplis du Saint-Esprit, afin qu'ils pussent se décharger de ces soins sur eux. Entre ces sept, qui furent appelés Diacres, le plus considérable fut Saint Étienne, qui faisoit beaucoup de miracles à cause de la grandeur de sa foi. En même temps beaucoup d'ennemis se soulevèrent contre lui; mais il ne pouvoit résister au Saint-Esprit qui parloit par sa bouche. Étant donc trop foibles contre lui en raisons, ils eurent recours aux faux témoignages, et gagnèrent des personnes qui publièrent dans tout le peuple qu'Étienne ne cessoit de blasphémer contre le Temple et contre la Loi. Il fut cité en pleine assemblée, où il se défendit avec des paroles de feu et de zèle. Il reprocha aux Juifs l'endurcissement de leur cœur, et l'opiniâtreté avec laquelle ils avoient résisté au Saint-Esprit, et persécuté les Prophètes qui leur prédisoient l'avènement du Sauveur, dont ils venoient d'être les traîtres et les homicides. Ces reproches les mirent en fureur. Ils fondirent avec impétuosité sur Étienne, qui, ayant paru pendant son discours avec un visage d'Ange, s'écria à la fin qu'il voyoit les Cieux ouverts, et Jésus assis à la droite de son Père. Ils le menèrent hors de la ville, et lorsqu'ils le lapidoient, ce saint homme, mettant les genoux en terre, pria Dieu à haute voix de pardonner ce crime à ses persécuteurs, et il mourut en faisant cette prière. L'Église sainte n'a rien trouvé de plus grand dans ce premier des Martyrs, que la charité qu'il témoigne pour ceux qui le font mourir. Ce fut en ce point qu'il parut être le véritable Disciple de Jésus-Christ, et qu'il fit voir que la liberté toute apostolique avec laquelle il avoit parlé à ses ennemis, n'étoit qu'un effet de son grand amour pour eux. Ce n'est pas haïr les hommes que de leur faire voir avec quelque force les grands excès qu'ils commettent. Personne n'aimoit plus les Juifs que Saint Étienne, et néanmoins il leur reproche hardiment leur opiniâtreté. Mais ces reproches sont sans aigreur. C'est une colombe, dit Saint Augustin, dont la colère n'a point de fiel. Il leur parle fortement pour vaincre la dureté de leur cœur; nais en même temps il brûle de zèle pour leur salut, et il offre à Dieu son sang pour ceux même qui le répandent.



Saint Philippe, diacre, annonce la foi à un Eunuque de la reine d'Éthiopie, et le baptise.

La même année 33.

Un des avantages que reçut l'Église à la mort de Saint Etienne, fut le redoublement de la persécution qu'on avoit commencé à lui faire, parce qu'elle ne servit qu'à affermir davantage la vertu de ses enfants. Les Fidèles furent dispersés dans les provinces éloignées, et cette dispersion répandit la foi dans tout le monde. En ce même temps, Saint Philippe, Diacre, alla à Samarie, y prêcha la foi, et y convertit plusieurs personnes qui étoient touchées de la sainteté de ses paroles, et du grand nombre de ses miracles. Lors donc que tous venoient en foule pour se faire baptiser, Simon, qui étoit un grand magicien, et qui avoit long-temps séduit toute la ville de Samarie par ses enchantements, crut aussi lui-même, se fit baptiser, et s'attacha à Philippe. Les Apôtres, qui étoient demeurés à Jérusalem durant la persécution, sachant que la ville de Samarie avoit embrassé la foi, y envoyèrent Saint Pierre et Saint Jean, afin de leur donner le Saint-Esprit qu'ils n'avoient pas encore reçu. Simon, ayant vu que ces

deux Apôtres faisoient descendre le Saint-Esprit par l'imposition des mains, leur vint offrir de l'argent, et les pria de lui donner cette puissance, afin que tous ceux sur qui il imposeroit ses mains reçussent aussi le Saint-Esprit. Saint Pierre fut touché d'une juste indignation contre cet homme : Que votre argent périsse avec vous, répondit-il, vous qui avez cru qu'on pouvoit avec l'or acheter le don de Dieu. Ce saint Apôtre frappa aussi d'anathème, en la personne de cet homme détestable, tous ceux qui le devoient imiter dans la suite de l'Église. Saint Pierre et Saint Jean, après avoir achevé à Samarie ce qu'ils y étoient venus faire, s'en retournèrent à Jérusalem, et l'Ange du Seigneur dit à Philippe qu'il allât vers le chemin qui menoit de Jérusalem à Gaza, où étant arrivé, il vit un Eunuque de la Reine d'Éthiopie, extrêmement puissant dans ce royaume, qui s'en retournoit de Jérusalem où il étoit venu adorer. Il étoit dans son chariot, et il lisoit le Prophète Isaïe. Le Saint-Esprit commanda à Philippe de s'approcher de ce chariot; Philippe, en étant proche, entendit que l'Eunuque lisoit Isaïe. Il lui demanda s'il croyoit comprendre ce qu'il lisoit. L'Eunuque, que sa grande puissance ne rendoit point superbe, répondit à Philippe qu'il ne le pouvoit comprendre, si quelqu'un ne le lui expliquoit. Et il le pria de monter, et de s'asseoir auprès de lui. L'endroit d'Isaïe, que l'Eunuque lisoit, étoit celui-ci : Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a pas ouvert la bouche. Il est demeuré muet comme l'agneau devant celui qui le tond. Sur quoi l'Eunuque pria Philippe de lui dire de qui parloit en cet endroit le Prophète, si c'étoit de lui ou de quelque autre. Philippe prit de là occasion de lui annoncer Jésus-Christ. L'Eunuque crut tout ce qu'il lui disoit; et lorsque le chariot fut venu auprès d'un lieu où il y avoit de l'eau, il le fit arrêter, et demanda ce qui empêchoit qu'il ne fût baptisé? Philippe lui répondit que rien ne l'empêchoit, s'il croyoit de tout son cœur. Ce que l'Eunuque ayant assuré, ils descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe le baptisa, ayant été comme les prémices de toute la Gentilité. Lorsqu'ils sortoient de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'Eunuque ne le vit plus, admirant en son chemin, avec des transports de joie, la grâce qu'il venoit de recevoir. Il semble que Dieu a voulu instruire en cette rencontre ceux qui s'attachent trop humainement aux personnes qui leur ont appris la vérité de l'Évangile. Cet Eunuque n'a pas plus tôt reçu de Philippe la connoissance de Jésus-Christ, que Dieu le lui ôte; et bien loin de s'en affliger, il ne pense qu'à la grâce que Dieu lui a faite, et il continue son chemin dans une paix pleine de joie. Dieu veut se servir des hommes pour nous instruire, et que nous les révérions toujours selon le rang où il les a mis. Mais il veut en même temps que nous passions à lui, pour y trouver notre joie et notre force, en nous souvenant que celui qui plante et qui arrose n'est rien; mais que tout vient de Dieu, qui seul donne la vie et l'accroissement.



De la Conversion de Saint Paul.

L'an de l'Ère commune 34.

Le fruit que l'Église obtint de la mort de Saint Étienne ne se termina pas à la seule persécution dont elle fut suivie. Cette mort fut cause encore de la Conversion de Saint Paul, qui, ayant été un des plus ardents persécuteurs de Saint Étienne, fut celui de tous qui ressentit plus efficacement l'effet de la prière que ce saint Martyr fit en ce moment. Car lorsque Saul ne respiroit que le sang et le carnage des Chrétiens, et qu'il eut obtenu même des lettres du Prince des Prêtres pour aller à Damas prendre tout ce qu'il trouveroit de Chrétiens et les amener liés à Jérusalem, il fut tout d'un coup environné d'une lumière éclatante qui le renversa par terre, et il entendit en même temps une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? Qui êtes-vous, Seigneur, répondit-il? Je suis Jésus, que vous persécutez. Et Saul, tremblant à cette parole, s'écria : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Jésus-Christ lui commanda de se lever, et d'aller dans la ville, où on lui diroit ce qu'il auroit à faire. Ceux qui

l'accompagnoient dans ce voyage furent surpris de cet événement. Ils entendoient parler, et ils ne voyoient personne. Et Saul, se relevant de terre, ouvroit les yeux, mais il ne pouvoit plus voir. C'est pourquoi ils le menèrent par la main jusqu'à Damas, où il fut durant trois jours sans voir, et sans boire ni manger. Il y avoit dans cette ville un Disciple nommé Ananie, à qui Dieu commanda, pendant la nuit, d'aller dans une rue qu'il lui nomma, demander, dans la maison de Judas, un homme nommé Saul, qui étoit de Tarse. Ananie fit quelque résistance à Dieu, et dit qu'il avoit entendu parler de cet homme et des maux qu'il avoit faits à Jérusalem à tous les Chrétiens, et que même il ne venoit à Damas que pour amener prisonniers tous ceux qui invoquoient son nom. Mais Dieu lui commanda de faire ce qu'il lui disoit, parce que Saul étoit un vase qu'il s'étoit choisi pour porter son nom devant les Rois et les peuples de la terre. Il alla donc le chercher dans le lieu qu'on lui avoit montré. Il lui imposa les mains et lui dit : Mon frère Saul, le Seigneur Jésus, qui vous a apparu en chemin, m'a envoyé à vous, afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. En même temps il sortit de ses yeux comme des écailles. Il vit clair, et fut baptisé. Et ayant pris de la nourriture, il reprit ses forces, et demeura quelques jours à Damas avec les Chrétiens, prêchant dans les Synagogues des Juifs que Jésus étoit véritablement Fils de Dieu. Tout le monde étoit épouvanté de voir le plus violent persécuteur des Chrétiens, être alors le plus ardent prédicateur de la foi. Les Juifs de Damas, que Saul confondoit tous les jours, ne purent souffrir ce changement, et ils firent diverses entreprises sur sa vie. Mais les Disciples, en étant avertis, le descendirent la nuit dans une corbeille du haut des murs de la ville, dont on avoit fermé les portes afin qu'il ne pût échapper. Étant revenu à Jérusalem, il tâchoit de se joindre aux autres Disciples. Mais comme tous le craignoient, parce qu'ils ignoroient sa Conversion, Barnabé le prit, le mena aux Apôtres, et leur raconta ce qui lui étoit arrivé dans le chemin, et tout ce qu'il avoit fait à Damas. Il fut donc regardé comme un Disciple de Jésus-Christ ; et, ayant bientôt trouvé à Jérusalem, à cause de son grand zèle, le même péril qu'à Damas, il fut contraint de se retirer à Tarse. La Conversion de Saint Paul, qui fut autrefois la joie de l'Église, est encore aujourd'hui sa consolation, et elle lui fait espérer que Dieu peut toujours mettre au nombre de ses enfants, et même de ses défenseurs, ceux qui auparavant la persécutoient avec le plus de violence. Car cet exemple apprend qu'il ne faut désespérer de personne. Saint Paul dit lui-même que Dieu l'a choisi pour assurer de cette vérité tout le monde, et pour faire voir que les richesses de la miséricorde de Dieu se répandent jusque sur les cœurs les plus endurcis. Le souhait des Saints Pères a été de se pouvoir regarder continuellement, comme Saint Paul, abattus devant Dieu, et de lui dire, dans la même disposition que lui, ces paroles d'une véritable conversion : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?



Corneille, le Centenier, reçoit la foi de Jésus-Christ, et est baptisé par Saint Pierre.

L'an 39.

Lorsque Saint Paul commençoit à faire paroître les premiers effets de son zèle ardent pour l'Église, qui devoit un jour, par ses travaux, faire entrer un si grand nombre de peuples en son sein, Saint Pierre travailloit de son côté à acquérir de plus en plus de nouveaux enfants à Jésus-Christ. Il faisoit à tout moment des miracles considérables. Il guérit un célèbre paralytique nommé Énée, et ressuscita, à la prière des Disciples, une sainte veuve nommée Thabite, qui s'étoit rendue recommandable par ses aumônes. Mais il eut le bonheur de faire passer le premier la foi de l'Évangile aux Gentils, dont Saint Paul alloit bientôt être l'Apôtre. Et voici comment se conduisit ce grand ouvrage, qui étoit si difficile alors à cause du zèle qu'avoient les Juifs, même convertis, pour la Loi, mais qui devoit avoir de si heureuses suites pour nous dans la succession de tous les âges. Corneille, fameux par sa piété et par ses aumônes, étant dans Césarée, où il commandoit la compagnie appelée Italienne, vit, dans une vision de jour, vers l'heure de none, un Ange qui lui dit que Dieu avoit écouté ses prières, et regardé favorablement ses aumônes;

qu'ainsi il lui ordonnoit d'envoyer à Joppé chercher un homme nommé Pierre, qui lui diroit tout ce que Dieu désiroit de lui. L'Ange le quitta sans l'instruire lui-même, afin de garder l'ordre de Dieu, qui a voulu rendre les hommes dépendants des autres hommes. Corneille envoya aussitôt quelques-uns de ses gens à Joppé, et leur dit ce qu'il avoit vu. Lorsque ces personnes approchoient de la ville, Saint Pierre, priant Dieu vers le midi, entra comme dans une extase. Il vit le Ciel ouvert, d'où il descendoit un grand linge suspendu par les quatre coins, et qui étoit plein de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, de serpents et d'oiseaux, avec une voix qui lui dit : Pierre, tuez et mangez. Saint Pierre s'en excusa d'abord, et dit qu'il n'avoit jamais mangé de viandes impures : mais on lui répondit que ce que Dieu avoit purifié lui-même n'étoit point impur. Lorsque Saint Pierre pensoit à ce que pouvoit signifier cette vision, qui se fit par trois différentes fois, les gens de Corneille entrèrent, qui lui dirent que Corneille le Centenier les avoit envoyés vers lui pour le supplier de l'aller voir. Saint Pierre les logea chez lui, et il partit le lendemain avec eux, prenant avec lui quelques-uns des Juifs. Lorsqu'il entra dans Césarée, Corneille, qui l'attendoit avec tous ses amis et ses proches, alla au-devant de lui, et se jeta à ses pieds ; mais Saint Pierre le releva, en lui disant qu'il étoit homme comme lui. Lorsqu'ils furent entrés, Saint Pierre représenta d'abord à Corneille l'horreur que les Juifs avoient de se trouver avec les Gentils, et il lui demanda pourquoi il l'avoit fait venir. Corneille lui raconta sa vision, après laquelle Saint Pierre lui annonça Jésus-Christ. Et lorsqu'il parloit encore, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui étoient présents, que Saint Pierre aussitôt fit baptiser. Il demeura quelques jours avec eux ; et lorsqu'il s'en fut retourné, les Juifs se plaignirent fort de ce qu'il venoit de faire. Mais cet humble Disciple de Jésus-Christ, bien loin de repousser avec orgueil ceux qui blâmoient si injustement sa conduite, voulut au contraire leur en rendre compte ; il leur dit par ordre sa vision et celle de Corneille : il ajouta qu'ils pouvoient s'informer de la vérité des choses des six témoins qu'il avoit menés avec lui ; qu'enfin il n'avoit pu résister au Saint-Esprit ; et que, puisqu'il étoit descendu sur ces personnes, il ne pouvoit plus refuser de les baptiser. Cette modestie arrêta leurs plaintes, et elle est devenue depuis, à toute l'Église, un exemple admirable pour ses Pasteurs, qui leur apprend qu'ils ne perdent rien de leur autorité, lorsque leur charité les porte à user de condescendance et de modération envers les peuples qui leur sont soumis. Quoique cette plainte des Fidèles contre Saint Pierre fût injuste, dit Saint Grégoire, Pape, il ne laisse pas de se justifier devant eux, avec une retenue pleine de douceur ; et bien loin d'étouffer leurs accusations par une autorité absolue, il renvoie même ceux qui ne croyoient pas aux témoins qu'il avoit menés avec lui. C'est le modèle que les Saints Pères se sont proposé en de semblables rencontres, dans lesquelles ils ont toujours fait voir que l'autorité des Ministres de l'Église est différente en ce point de celle des Rois du monde ; qu'elle est toujours tempérée par la douceur et la charité, et qu'elle a pour but, non leur propre gloire, mais le salut de leurs peuples.



Saint Pierre est délivré, durant la nuit, de la prison, par un Ange.

L'an 42.

Les Fidèles qui avoient été dispersés en la persécution de Saint Étienne, répandant peu à peu la foi, convertirent beaucoup de monde dans Antioche. Ce que les Apôtres ayant su à Jérusalem, ils y envoyèrent Saint Barnabé, qui fut comblé de joie lorsqu'il vit de ses yeux la grâce que Dieu avoit faite à cette ville; et comme il étoit plein du Saint-Esprit, il les exhorta à demeurer fermes dans leurs saintes résolutions. Il alla de là à Tarse pour y chercher Saint Paul qu'il amena à Antioche, où ils demeurèrent tous deux pendant un an. Ils y enseignèrent beaucoup de monde, et avec tant de succès, que ce fut en cette ville que les Fidèles commencèrent de prendre le nom de Chrétiens. Alors un Prophète, nommé Agabe, prophétisa qu'il alloit arriver une grande famine dans tout le monde. C'est pourquoi les Chrétiens d'Antioche résolurent d'envoyer le plus d'aumônes qu'ils pourroient à Jérusalem, par Saint Barnabé et par Saint Paul. En ce même temps, le Roi Hérode persécutant l'Église, après avoir déjà

fait couper la tête à Saint Jacques, voulut encore faire mourir Saint Pierre, parce qu'il voyoit que cela plaisoit aux Juifs. L'ayant donc fait prendre à la fête de Pâque, il le fit garder en prison durant toute l'Octave, afin de le faire mourir publiquement lorsqu'elle seroit passée. Toute l'Église s'intéressant de la mort de son chef, poussoit cependant sans intermission ses prières et ses cris vers Dieu, qui les écouta favorablement. Car la nuit d'avant le jour que Saint Pierre devoit être exécuté, un Ange remplit tout d'un coup d'une grande clarté le cachot où étoit cet Apôtre, qui dormoit entre deux soldats. L'Ange le frappa, et lui dit en le réveillant : Hâtez-vous de vous lever. Les chaînes qui le lioient tombèrent aussitôt de ses mains; et après avoir pris ses habits, il suivit l'Ange sans savoir ce qu'il faisoit, et croyant seulement voir un songe. Ils passèrent le premier et le second corps-de-garde, et vinrent à la porte de fer qui mène à la ville; laquelle s'étant ouverte d'elle-même, ils marchèrent ensemble le long d'une rue, et l'Ange ensuite disparut. Ce fut alors que Saint Pierre rentra en lui-même, et qu'il reconnut que Dieu avoit envoyé son Ange pour le délivrer de la main d'Hérode. Il alla aussitôt à la maison de la mère de Marc, où il y avoit beaucoup de Fidèles assemblés qui passoient la nuit en prières. Lorsqu'il eut frappé à la porte, une jeune fille, nommée Rodhé, qui reconnut la voix de Saint Pierre, au lieu de lui aller ouvrir promptement, courut de joie dire à tous ceux qui étoient dans le logis, que Pierre étoit à la porte. On la prit pour une insensée, et d'autres dirent que c'étoit peut-être l'Ange de Saint Pierre. Mais ce Saint Apôtre continuant toujours à frapper, on fut étrangement surpris quand on eut ouvert la porte. Saint Pierre leur fit signe de se taire : il leur dit comment l'Ange l'avoit délivré de la prison; et après leur avoir recommandé d'en donner avis à Saint Jacques et aux autres frères, il sortit aussitôt de Jérusalem pour se retirer dans un autre lieu. Cette délivrance miraculeuse a tellement réjoui l'Église autrefois, qu'encore aujourd'hui elle en fait une fête solennelle pour en témoigner à Dieu sa reconnoissance. Elle éprouva alors que Dieu est le souverain maître de tout ce qui se fait dans le monde, et qu'il donne les bornes qu'il lui plaît au pouvoir des hommes : il ouvre et ferme les prisons; les hommes ne font qu'exécuter ce qu'il a résolu dans ses desseins éternels. C'est pourquoi cette première Église, instruite de ces vérités par le Saint-Esprit même, ne s'empressa pas auprès des hommes pour la délivrance de Saint Pierre, mais elle poussa ses cris vers Dieu, qu'elle savoit être le maître de la liberté et de la captivité, de la vie et de la mort. Elle obtint ainsi de Dieu ce qu'Hérode lui eût refusé; et un Ange fit ce que tous les hommes n'auroient pu faire.



Saint Paul guérit un Boiteux, et arrête un peuple qui lui vouloit sacrifier comme à un Dieu.

L'an 43.

Après la délivrance miraculeuse de Saint Pierre, l'histoire des Actes ne parle presque plus de lui ; elle est toute occupée à rapporter les actions de Saint Paul. Ce saint Apôtre, ayant porté à Jérusalem les aumônes d'Antioche dont il avoit été chargé, fut choisi avec Saint Barnabé, par le Saint-Esprit, pour éclairer toutes les provinces de l'Asie, et répandre la foi dans toute la Grèce. Il fit voir dans Paphos son zèle contre un faux prophète, qui empêchoit le Proconsul Sergius Paulus de croire en Jésus-Christ. Car ce saint Apôtre des Gentils, étant plein du Saint-Esprit, regarda cet imposteur, et lui dit avec une liberté apostolique : O homme plein de déguisement et de fourberie, enfant du diable et ennemi de toute justice, jusqu'à quand corromprez-vous les voies du Seigneur qui sont droites. La main de Dieu est sur vous, et vous allez devenir aveugle. Dès qu'il eut prononcé cette parole, ce séducteur fut aussitôt frappé d'aveuglement, et il cherchoit quelqu'un qui lui tendît la main. Il fit voir ainsi en sa personne la

folie de ceux qui, au lieu d'avoir recours à Dieu dans les plaies dont il les frappe, ne cherchent que des appuis tout humains. Le Proconsul admira ce miracle, et crut en Jésus-Christ avec une profonde vénération de sa doctrine. Et pour faire voir que c'est le Saint-Esprit seul qui remue les cœurs, et que tout ce qui éclate au dehors ne le touche qu'autant qu'il l'applique lui-même par l'impression de sa grâce, l'aveuglement que le magicien avoit éprouvé en sa personne ne le changea point, au lieu que la seule vue de ce prodige convertit le Proconsul. Quelques-uns ont cru que c'est de ce Sergius Paulus que Saint Paul, appelé Saul auparavant, a pris le nom de Paul qui lui est toujours donné depuis cette conversion dans le livre des Actes. Saint Paul prêchant ensuite à Antioche, finit sa prédication par des menaces de l'épouvantable colère de Dieu, et secoua contre le peuple la poussière de ses pieds. Les Juifs se vengèrent de ses justes remontrances dans la ville d'Iconie, dont ils irritèrent tellement les habitants contre Saint Paul, qu'ils lapidèrent ce Saint Apôtre, lequel fut obligé de se retirer à Lystre. Ce fut en cette ville qu'il trouva un homme boiteux dès sa naissance; et voyant qu'il l'écoutoit parler avec beaucoup d'attention, il lui cria tout haut qu'il se levât et qu'il se tînt ferme sur ses pieds: ce qu'il fit sur l'heure. Le peuple, touché de ce miracle, voulut sacrifier à Saint Paul et à Saint Barnabé, qu'ils regardoient comme des Dieux descendus du Ciel, qui avoient pris une forme d'hommes; mais ces humbles Disciples de Jésus-Christ déchirèrent leurs habits, et représentèrent à ce peuple qu'ils n'étoient que des hommes semblables à eux, qui les exhortoient de se retirer du culte sacrilége de l'idolâtrie, pour adorer le seul vrai Dieu qui a fait le Ciel et la terre. Les Juifs survinrent à ce moment dans la ville de Lystre, et y excitèrent tout le peuple, qui, changeant, par sa légèreté ordinaire, les honneurs divins qu'ils vouloient rendre à Saint Paul en un excès de fureur, le traînèrent hors de la ville, le lapidèrent et le laissèrent pour mort. On vit alors ce que fait la charité dans une ame où elle est montée jusqu'à son comble. Car Saint Paul, quoique tout couvert de blessures et noirci de coups, ne laissa pas, à l'heure même, d'aller prêcher de nouveau, et de déclarer aux Fidèles, encore plus par ces marques sanglantes que par ses paroles, qu'il faut passer par plusieurs souffrances pour entrer dans le royaume de Dieu. Saint Grégoire admire le grand cœur de cet Apôtre: On le lapide, dit-il, et il ne laisse pas de prêcher. On peut tuer son corps, mais on ne peut arrêter le feu de son zèle. Tant il est vrai, comme dit ce Saint, que la douleur et la crainte de la mort est impuissante où règnent la foi et l'amour de Jésus-Christ.



Du Naufrage de Saint Paul. Il est mordu d'une vipère, sans en recevoir de mal.

L'an 60.

Saint Paul étant venu à Jérusalem, sans s'effrayer des maux que le Prophète Agabe lui prédisoit qu'il y souffriroit, les Juifs ne furent pas long-temps sans lui faire sentir leur haine. Ils se saisirent de lui dans un grand tumulte qu'ils excitèrent, et le Tribun l'étant venu apaiser, arracha Saint Paul d'entre les mains de ses ennemis. Quoique ce saint Apôtre fût meurtri de coups, il ne laissa pas de demander au Tribun la liberté de parler au peuple. Mais lorsqu'il rendoit publiquement raison de toute sa conduite, les Juifs, irrités de ce qu'il témoignoit être appelé de Dieu pour prêcher la foi aux Gentils, crièrent tout haut qu'un tel homme étoit indigne de vivre. Et comme le Tribun étoit près de le tourmenter, Saint Paul demanda s'il étoit permis de battre de verges ainsi un citoyen Romain; et aussitôt on cessa de le maltraiter. Le lendemain, le Tribun le produisit devant l'assemblée des Prêtres, pour savoir ce qu'on feroit de lui. Saint Paul se justifiant dans cette assemblée, avec une liberté admirable, Ananie,

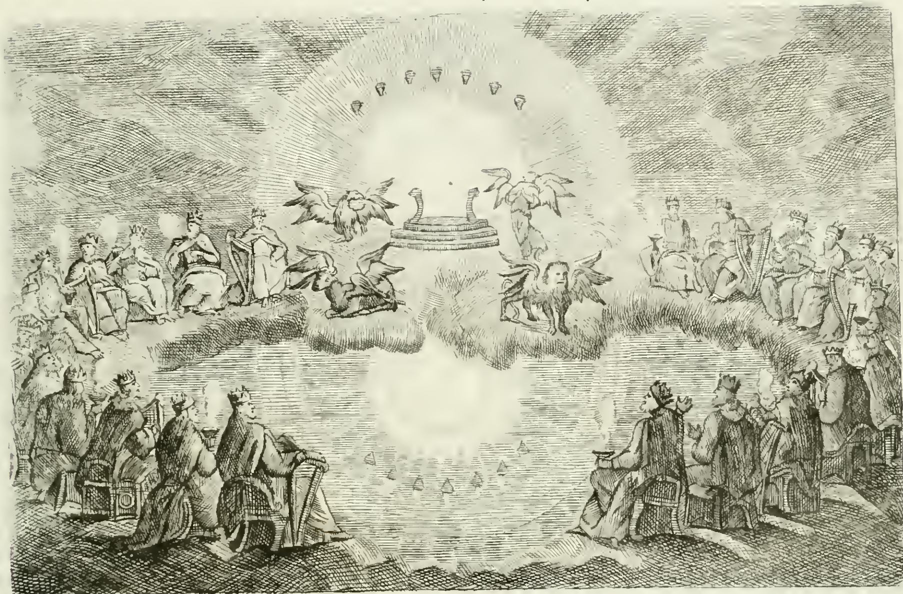
le Prince des Prêtres, lui fit donner un soufflet; Saint Paul répondit à ce juge que Dieu le frapperoit comme il l'avoit fait frapper. Enfin, il se sauva des mauvais desseins de cette assemblée, en disant que tout son crime étoit qu'il croyoit la résurrection des morts : ce qui mit aussitôt la division entre ses juges. Peu après, quarante des plus zélés d'entre les Juifs firent vœu de ne boire ni manger, qu'ils n'eussent tué Saint Paul. Il apprit cette conspiration par son neveu, et il en avertit le Tribun, qui fit sortir Saint Paul de Jérusalem avec une grande escorte, et le conduisit à Césarée, pour être mis entre les mains de Félix. Saint Paul se justifia hautement devant ce Gouverneur, qui, connoissant son innocence, ne le retint en prison que parce qu'il espéroit d'en recevoir de l'argent. Le temps de son gouvernement étant expiré, il laissa Portius Festus à sa place, qui rejeta d'abord les prières artificieuses et malignes que les Juifs lui firent d'envoyer Saint Paul à Jérusalem, et aima mieux le juger à Césarée où il étoit. Ce Gouverneur ayant parlé de lui au Roi Agrippa, ce Prince et la Reine Bérénice sa femme le voulurent entendre, et ils conclurent qu'il étoit innocent, et qu'on l'eût pu renvoyer libre, s'il n'en eût appelé à César. Un Capitaine donc, nommé Jule, fut chargé de mener Saint Paul à Rome; et après avoir navigué long-temps avec un vent fort contraire, ils vinrent enfin à l'île de Crète, où Saint Paul les avertit qu'il viendroit bientôt une furieuse tempête; mais on ne le crut pas. Et lorsqu'elle fut arrivée, ce Saint Apôtre les consola, en les assurant que personne ne périroit. On reconnut, en effet, que la révélation qu'il en avoit eue étoit véritable; car le vaisseau s'étant brisé, tous abordèrent le mieux qu'ils purent à l'île de Malte, dont les habitants les reçurent avec beaucoup d'humanité. Ils allumèrent d'abord du feu pour les sécher; et Saint Paul, ayant pris quelques sarments, fut mordu d'une vipère; ce qui fit juger à ces Barbares que c'étoit un méchant homme, puisque la colère de Dieu le persécutoit ainsi par mer et par terre. Mais lorsqu'ils virent que Saint Paul eut secoué cette vipère dans le feu, et qu'il n'en recevoit aucun mal, ils changèrent de sentiment, et crurent que c'étoit un Dieu. Il guérit dans cette île le père de Publius, qui en étoit le Gouverneur, et plusieurs autres malades. Enfin, après s'y être arrêté trois mois, il en partit, et il arriva enfin à Rome. Il y assembla d'abord les principaux d'entre les Juifs, et leur rendit compte pourquoi il avoit appelé à César. Il tâcha de les porter à la foi de Jésus-Christ; mais il les y trouva peu disposés. Les Actes finissent là, et ne disent plus autre chose, sinon que Saint Paul demeura deux ans à Rome, dans un logis qu'il louoit, où il prêchoit la foi à tous ceux qui le venoient écouter. Saint Chrysostôme, entre tous les Saints Pères, a été celui qui a eu la plus haute idée de ce saint Apôtre. Sa vie a été son admiration; ses travaux, l'adoucissement de ses souffrances; et il dit à son peuple qu'il aimeroit mieux être dans les chaînes avec Saint Paul, que d'être dans la gloire avec les Anges du Ciel.



Révélations de Saint Jean dans l'Apocalypse. De quelle manière Jésus-Christ se fait voir à lui.

Quoique les révélations que Dieu a faites à Saint Jean, dans sa divine Apocalypse, soient toutes mystérieuses et très obscures en elles-mêmes, les Saints néanmoins ont reconnu qu'elles ne laissoient pas d'être utiles à ceux même d'entre les simples fidèles, lorsqu'ils les considéroient avec une humble frayeur, et sans entrer dans le désir de les vouloir pénétrer avec trop de curiosité. La première vision que ce saint Apôtre eut dans l'île de Pathmos, où il avoit été exilé, fut que, étant ravi en esprit un jour de dimanche, il entendit derrière lui comme le son d'une éclatante trompette qui lui commandoit d'écrire ce qu'il voyoit. Et en se retournant, il vit sept chandeliers d'or, et au milieu un homme semblable au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe, et ceint au-dessous des mamelles d'une ceinture d'or. Ses cheveux étoient blancs comme la neige, ses yeux étincelants comme le feu, ses pieds brillants comme l'airain le plus pur, et sa voix comme le bruit des grandes eaux. Il avoit en sa main sept étoiles, il sortoit de sa bouche une épée tranchante, et son visage étoit comme le soleil dans

son midi. Dès que Saint Jean l'eut aperçu, il tomba à ses pieds comme mort. Mais il le releva, en lui déclarant d'abord que les sept étoiles qu'il tenoit dans sa main étoient les sept Anges, c'est-à-dire les Évêques des sept Églises. Il lui commanda d'écrire ce qu'il avoit vu, et de dire ceci en particulier à ces sept Évêques : A celui d'Éphèse, qu'il le louoit de sa vertu et de son zèle contre les méchants, et de sa patience dans les maux; mais qu'il le blâmoit de ce qu'il s'étoit relâché de sa première ferveur. Qu'ainsi il se souvînt d'où il étoit déchu, et qu'il en fît pénitence. A celui de Smyrne, qu'il se consolât puisqu'il étoit riche dans sa pauvreté, et irréprochable au milieu de toutes les médisances qu'on publioit contre lui; qu'il se préparât à de nouvelles persécutions qu'on lui suscitoit, et qu'il fût fidèle jusqu'à la mort. A celui de Pergame, qu'il le louoit de sa fidélité, mais qu'il ne combattoit pas assez vigoureusement les erreurs; qu'il en fît donc pénitence, et qu'il reprît un nouveau courage. A celui de Thiatire, qu'il connoissoit sa charité pour les pauvres, sa constance dans les persécutions, et son renouvellement dans la piété; mais qu'il lui reprochoit la mollesse avec laquelle il souffroit qu'une fausse Prophétesse séduisît les Fidèles. A celui de Sardes, qu'il étoit mort devant Dieu, quoiqu'on le crût vivant, et que ses œuvres n'étoient pas pleines; qu'il fît pénitence, et qu'il se souvînt de ce qu'il avoit reçu et entendu, qu'autrement il viendroit à lui comme un larron pour le surprendre. A celui de Philadelphie, qu'il l'aimoit à cause de sa fidélité et de sa patience dans les souffrances, quoique d'ailleurs il n'eût pas beaucoup de force. Enfin, à celui de Laodicée, qu'il ne pouvoit souffrir sa tiédeur, et qu'il l'alloit rejeter de sa bouche; qu'il se croyoit riche, et qu'il ne savoit pas qu'il étoit misérable, pauvre, aveugle et nu; qu'il achetât donc de l'or purifié par le feu pour s'enrichir, et des vêtements blancs comme la neige pour cacher sa nudité. Ces jugements que Jésus-Christ ressuscité fait dans le Ciel de ceux qui le servent sur la terre, ont rempli d'étonnement les Saints Pères, et Saint Grégoire entre autres en a paru tout effrayé. Il rapporte, dit-il, tout le bien que ces Évêques font, et cependant il leur déclare qu'il ne leur pardonnera point le mal qu'ils ont fait sans une exacte pénitence. Il sait discerner, dans son jugement sévère, combien chacun s'avance vers le bien, ou combien il se relâche de sa première ferveur. Il distingue un seul défaut parmi de grandes vertus, et les représente comme toutes ternies par ce mélange. Une seule omission et un seul manque de vigueur, dans une occasion, le blesse, et le porte à menacer des personnes d'ailleurs très vertueuses, d'ébranler leur chandelier de sa place, et de donner leur couronne à d'autres. Enfin, dit ce Saint Pape, Jésus-Christ nous apprend, par cette révélation divine, combien les plus justes ont sujet de s'humilier, puisque, s'il leur faisoit voir le fond de leur cœur, ils y découvriroient des taches qui leur donneroient du mépris pour tout ce qui paroît d'estimable en eux, et qui les feroient entrer dans une sainte haine contre eux-mêmes.



Saint Jean voit le Ciel ouvert. Il rapporte ce qu'il y voit.

Saint Jean a écrit son Apocalypse avant son Évangile, lorsqu'il fut relégué en l'île de Pathmos, par Domitien, environ l'an 94, et ayant été rappelé par Nerva, l'an 96.

Après que Jésus-Christ eut fait connoître à Saint Jean, dans la première révélation, ce qui se passoit de plus secret dans l'Église de la terre, il lui découvrit ensuite ce qui se passe continuellement dans celle du Ciel. Il y fut ravi en esprit. Il vit un trône, et celui qui y étoit assis, paroissoit, dans son éclat, semblable à une pierre de jaspe. Il y avoit un Arc-en-Ciel autour de lui, dont la couleur ressembloit à l'émeraude. Ce trône étoit environné de vingt-quatre autres trônes, sur lesquels étoient assis vingt-quatre vieillards vêtus de robes blanches, et ayant des couronnes sur leurs têtes. Il sortoit de ce trône des éclairs, des tonnerres et des voix, et sept lampes ardentes brilloient devant le trône, au-devant duquel étoit une mer transparente comme le verre. Il y avoit, devant et derrière le trône, quatre animaux pleins d'yeux devant et derrière. Le premier ressembloit à un lion, le second à un jeune bœuf, le troisième à un homme,

le quatrième à un aigle. Ils avoient chacun six ailes, et ils disoient incessamment ce Cantique que l'Église emprunte d'eux : Saint, Saint, Saint est le Seigneur tout-puissant, qui étoit, qui est et qui sera. Lorsque les quatre animaux chantoient ce Cantique, les vingt-quatre vieillards se prosternoient devant celui qui étoit assis dans le trône, et mettoient leurs couronnes à ses pieds, en lui disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir toute gloire, parce que c'est vous qui avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles subsistent. Saint Jean vit ensuite, dans la main droite de celui qui étoit assis sur le trône, un livre écrit, mais scellé de sept sceaux; et un Ange crioit à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre, et d'en rompre les sept sceaux? Mais nul ne pouvoit l'ouvrir, ni même le regarder. Saint Jean en versoit des larmes de regret, lorsqu'un des vieillards lui dit qu'il cessât de pleurer, parce que le lion de la tribu de Juda, c'est-à-dire Jésus-Christ, avoit obtenu par sa victoire, en mourant, d'ouvrir ce livre, et d'en rompre les sept sceaux. Il vit en même temps, au milieu du trône des quatre animaux, et des vingt-quatre vieillards, l'Agneau qui étoit comme une victime égorgée, et qui avoit sept yeux et sept cornes. L'Agneau prit ensuite le livre de la main droite de celui qui étoit assis sur le trône; et aussitôt les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des Saints. Ils disoient à l'Agneau, dans leurs Cantiques : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang, en nous tirant de tous les peuples du monde. En même temps, une infinité d'Anges, et des millions de millions s'unissoient à ce Cantique, et disoient : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ces bienheureux Esprits, qui reconnoissent, dans le comble de leur joie, que leur bonheur ne vient que de Dieu, sont trop humbles pour s'attribuer à eux-mêmes leurs propres victoires, et ils en rendent à Dieu toute la gloire, comme à celui qui en est l'unique auteur. Les Saints Pères ont admiré, dans l'adoration profonde qu'ils rendent à Jésus-Christ, marqué par l'Agneau, qu'un des grands sujets de leurs louanges est de ce qu'il a ouvert le livre, et qu'il en a levé les sceaux, c'est-à-dire de ce qu'il nous a ouvert le sens des Écritures saintes par sa mort et par sa résurrection. Nous avions ce livre auparavant, mais il étoit scellé, et nous le possédions comme ne le possédant pas. Maintenant que les mystères sont dévoilés, il est bien raisonnable que nous adorions celui qui nous a donné cette lumière, et que nous fassions nos délices saintes de ces paroles de vie.



Ce qui arriva à l'ouverture des sept sceaux du Livre qui étoit scellé.

Lorsque l'Agneau eut reçu le pouvoir d'ouvrir les sept sceaux; au premier qu'il ouvrit, Saint Jean vit paroître un cheval blanc. Celui qui étoit monté dessus avoit un arc; on lui donna une couronne, et il partit victorieux pour continuer à vaincre. Au second sceau, il parut un autre cheval qui représentoit la guerre; il étoit roux, et celui qui étoit dessus eut le pouvoir de bannir la paix de dessus la terre, et de faire que les hommes s'entre-tuassent; et on lui donna une grande épée. Au troisième sceau, il sortit un cheval noir qui représentoit la famine; celui qui étoit monté dessus, avoit en sa main une balance, et Saint Jean entendit cette voix qui sortoit des quatre animaux: Le litron de blé vaudra une dragme, et trois litrons d'orge une dragme; et qui défendit de gâter le vin et l'huile. Au quatrième sceau, il parut un cheval pâle, qui représentoit la mortalité et la peste; celui qui étoit monté dessus s'appeloit la mort, et l'enfer le suivoit; on lui donna pouvoir sur la quatrième partie de la terre, pour faire mourir les hommes par l'épée, par la famine, par les maladies contagieuses et par les bêtes

sauvages. Au cinquième sceau, Saint Jean vit sous l'Autel les ames de ceux qui avoient été tués pour la parole de Dieu, qui demandoient la vengeance de leur sang. On leur donna à chacun une robe blanche, et on leur dit qu'ils demeurassent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre fût accompli de ceux qui, étant leurs frères, devoient souffrir la mort aussi-bien qu'eux. Au sixième sceau, on vit quel seroit un jour l'effroi des méchants au jour de la colère de l'Agneau; car il se fit un grand tremblement de terre. Le soleil devint noir comme un sac de poil; la lune devint comme du sang; les étoiles du ciel tombèrent sur la terre; le ciel se retira comme un livre qu'on roule; toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leur place. Les Rois de la terre, les Grands du monde, les Officiers de guerre, les riches et les puissants se cachèrent dans les cavernes; et ils dirent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau. Les Saints Pères ont admiré, dans ces visions mystérieuses, l'excellence de ce livre tout divin où elles sont représentées; car lorsqu'il nous découvre ces plaies terribles dont Dieu, dans sa juste rigueur, frappe les hommes, et qu'il nous rapporte l'effroi avec lequel ils paroîtront devant lui au jour de sa colère, il le fait avec des images si vives et si pénétrantes, qu'encore que l'esprit n'envisage ces choses que confusément, le cœur néanmoins en est frappé d'une frayeur sainte, et se sent porté à révérer ces vérités dans l'obscurité qui les environne, en s'instruisant du peu de lumière qu'il y découvre, et adorant tout ce qu'il ignore. C'est ce qui fait dire à Saint Denys d'Alexandrie, selon le rapport d'Eusèbe, Je suis persuadé que l'Apocalypse est aussi admirable qu'elle est peu connue; car encore que je n'en entende pas les paroles, je sais néanmoins qu'elles renferment de grands sens sous leur obscurité et leur profondeur. Je ne me rends point le juge de ces vérités, et je ne les mesure point par la petitesse de mon esprit; mais donnant plus à la foi qu'à la raison, je les crois si élevées au-dessus de moi, qu'il ne m'est pas possible d'y atteindre. Ainsi, je ne les estime pas moins, lors même que je ne les puis comprendre; mais au contraire je les révère d'autant plus, que je ne les comprends pas.



Ce qui arriva lorsque le septième sceau fut ouvert.

Lorsque l'Agneau eut ouvert le septième sceau, il se fit un silence dans le Ciel d'environ une demi-heure, et on donna aux sept Anges qui assistent devant Dieu sept trompettes. En même temps il vint un autre Ange qui se tint devant l'Autel, ayant un encensoir d'or, et on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il offrît les prières de tous les Saints sur l'Autel d'or qui étoit devant le trône. Et la fumée des parfums des prières des Saints, s'élevant de la main de l'Ange, monta devant Dieu. L'Ange prit ensuite l'encensoir et l'emplit du feu de l'Autel, et l'ayant jeté sur la terre, il se fit des bruits dans l'air, des tonnerres et des tremblements de terre. Alors les sept Anges, qui avoient les sept trompettes, se préparèrent pour en sonner. Le premier Ange sonna de la trompette, et il se forma une grêle et un feu mêlé de sang qui tombèrent sur la terre; et la troisième partie de la terre et des arbres fut brûlée, et le feu consuma toute l'herbe verte. Le second Ange sonna de la trompette, et il tomba dans la mer comme une grande montagne de feu, et la troisième partie de

la mer fut changée en sang, la troisième partie des poissons mourut, et la troisième partie des vaisseaux périt. Le troisième Ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile ardente comme un flambeau, qui tomba sur la troisième partie des fleuves et sur les fontaines. Cette étoile s'appeloit Absinthe; et la troisième partie des eaux ayant été changée en absinthe, un grand nombre d'hommes mourut pour en avoir bu, parce qu'elles étoient devenues amères. Le quatrième Ange sonna de la trompette, et le soleil, la lune et les étoiles, ayant été frappés de ténèbres dans leur troisième partie, la troisième partie du soleil, de la lune et des étoiles fut obscurcie, et le jour fut privé de la troisième partie de sa lumière, et la nuit de même. Ce fut alors que Saint Jean vit et entendit la voix d'un Aigle qui voloit par le milieu du Ciel, et qui disoit à haute voix : Malheur! malheur! malheur aux habitants de la terre! à cause du son des trompettes dont les trois autres Anges doivent sonner. Il paroît, par toutes ces plaies, dont Dieu frappe invisiblement les hommes, qu'on n'abuse pas toujours de sa longue patience, et qu'il met des bornes à la bonté avec laquelle il les souffre pendant quelque temps, et les attend à la pénitence. Quand enfin ils ont irrité sa colère, tout sert de ministres à ses vengeances, et les Anges mêmes, qui sont si disposés à faire du bien aux justes, et qui se réjouissent avec tant de charité de la conversion des pécheurs, sont les premiers à s'armer contre les impénitents, et à venger la gloire du Dieu du Ciel contre les outrages de la terre. Ils sonnent de la trompette, et appellent en quelque sorte les maux avec une voix puissante, qui est toujours suivie de l'effet, parce qu'ils ne parlent que selon les ordres de Dieu, dont ils ne pensent qu'à accomplir la volonté à laquelle la leur est soumise. Les explications de ces figures saintes peuvent être incertaines et différentes dans cette grande obscurité qui les environne; mais il est certain qu'elles tendent toutes à nous imprimer une plus grande horreur des péchés, par la considération des plaies visibles et invisibles dont Dieu les châtie, à nous faire mépriser les biens de ce monde qui disparoissent comme une vapeur, et appréhender les maux de l'autre qui seront stables et éternels, et à dire souvent à Dieu, avec David, dans une frayeur de sa justice tempérée par une grande confiance en sa bonté : Qui connoît la puissance de votre colère, et qui craint autant votre fureur qu'elle est redoutable?



La cinquième et sixième trompettes.

Le cinquième Ange ayant sonné de la trompette, Saint Jean vit une étoile qui étoit tombée du ciel sur la terre, et on lui donna la clef du puits de l'abîme; et l'ayant ouvert, il s'éleva de ce puits une fumée semblable à celle d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée de ce puits. Il sortit de cette fumée des sauterelles qui vinrent sur la terre, à qui on donna le même pouvoir qu'ont les scorpions de la terre. On leur commanda de ne point faire tort à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui étoit vert, ni à tous les arbres, mais seulement aux hommes qui n'auroient point la marque de Dieu sur le front, et on leur donna le pouvoir, non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois. Le mal qu'elles faisoient étoit semblable à celui que fait le scorpion lorsqu'il a blessé l'homme. En ce temps-là, l'Écriture dit que les hommes chercheront la mort, et qu'ils ne la pourront trouver; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux. Or ces monstres, en forme de sauterelles, étoient semblables à des chevaux préparés pour le combat : elles avoient sur la tête comme des

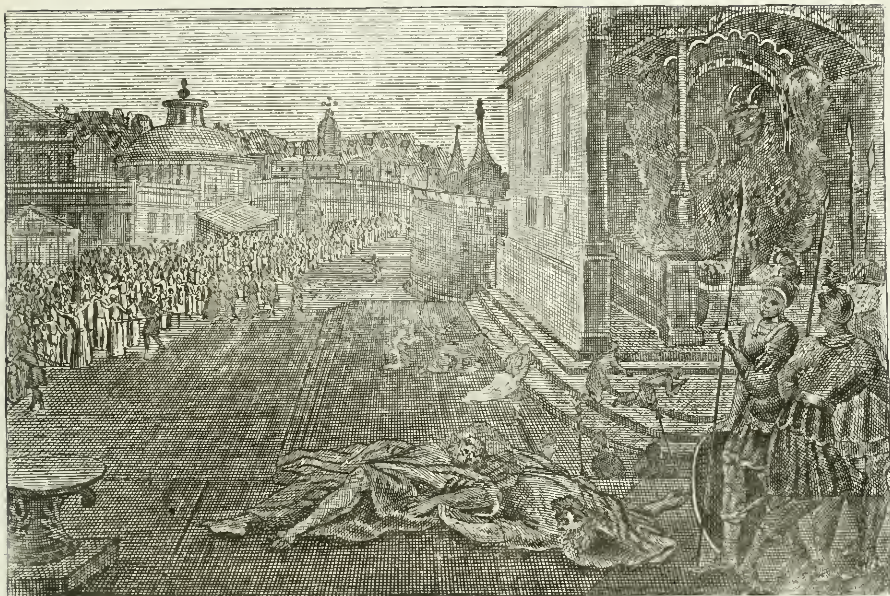
couronnes qui paroissoient d'or ; leur visage étoit comme des visages d'hommes ; elles avoient comme des cheveux de femme, et des dents comme des dents de lion ; elles avoient des cuirasses comme de fer, et le bruit de leurs ailes étoit comme un bruit de chariots et d'un grand nombre de chevaux courants au combat ; leur queue étoit semblable à celle des scorpions, et il y avoit un aiguillon ; elles avoient pour Roi l'Ange de l'abîme, appelé l'Exterminateur. Ce premier malheur étant passé, le sixième Ange sonna de la trompette, et Saint Jean entendit une voix qui sortit des quatre coins de l'autel d'or, qui dit au sixième Ange qui avoit la trompette : Déliez les quatre Anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate ; et il délia ces quatre Anges qui étoient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devoient tuer la troisième partie des hommes ; et le nombre de ces armées de cavalerie étoit de deux cents millions. Saint Jean vit aussi les chevaux dans la vision, et ceux qui étoient montés dessus avoient des cuirasses comme de feu et de soufre, et de couleur d'hyacinthe ; et les têtes des chevaux étoient comme des têtes de lions, et il sortoit de leur bouche du feu et du soufre ; et par ces trois choses, la troisième partie des hommes fut tuée. La puissance de ces chevaux étoit dans leur bouche et dans leur queue, parce que leurs queues étoient semblables à celles des serpents, et qu'elles avoient des têtes dont elles blessoient. Les autres hommes, qui ne furent point tués par ces plaies, ne se repentirent point de leurs péchés, pour cesser d'adorer les démons et les idoles, et ils ne firent point pénitence de leurs meurtres ni de leurs autres excès. Saint Grégoire dit que ces cinquième et sixième plaies marquent les hommes qui persécutent les Saints. Les premiers sont semblables à des sauterelles qui piquent de leur queue ; ce sont ceux, dit ce Saint Père, qui empoisonnent les hommes par leurs flatteries, et qui, leur paroissant d'un visage riant, les tuent de leur queue, c'est-à-dire, qui, témoignant être leurs amis lorsqu'ils leur parlent, ne cherchent ensuite qu'à les perdre. La sixième plaie, des chevaux qui nuisoient de la bouche et de la queue, marque, selon le même Père, ceux qui se servent de leur langue pour corrompre la doctrine et la vérité de l'Évangile, et qui, nuisant ainsi de leur bouche, tâchent encore, dit ce Saint Père, à nuire de la queue, en s'appuyant, comme les Ariens autrefois, sur la puissance des grands du monde qui les soutiennent ; ce qui fait qu'étant méprisables par eux-mêmes, ils se rendent, par cet appui, redoutables à toute l'Église.



Explication de cette vision qu'eut Saint Jean.

Saint Jean vit un autre Ange fort et puissant qui descendoit du Ciel, étant couvert d'une nuée; l'arc-en-ciel étoit au-dessus de sa tête, son visage étoit comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu; il tenoit en sa main un petit livre ouvert, et il mit son pied droit sur la mer et son pied gauche sur la terre; et il cria à haute voix comme un lion qui rugit. Après qu'il eut rugi de la sorte, sept tonnerres firent entendre leurs voix. Lorsque ces sept tonnerres eurent parlé, Saint Jean étoit prêt à écrire leurs paroles; mais il entendit une voix du Ciel qui lui dit qu'il scellât les paroles des sept tonnerres, et qu'il ne les écrivît point. Alors l'Ange qu'il l'avoit vu, qui se tenoit debout sur la mer et sur la terre, leva sa main au ciel, et jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et tout ce qui est dans le ciel. la terre et tout ce qui est dans la terre, la mer et tout ce qui est dans la mer, qu'il n'y auroit plus de temps; mais que lorsque le septième Ange sonneroit de la trompette, le mystère de Dieu s'accompliroit ainsi qu'il l'a annoncé par les Prophètes ses serviteurs.

Cette voix que Saint Jean entendit dans le Ciel, s'adressa encore à lui, et lui dit : Allez prendre le petit livre qui est ouvert, de la main de l'Ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. Il s'en alla donc trouver l'Ange, et lui dit : Donnez-moi le petit livre. Et il me dit : Prenez ce livre, mangez-le, et il vous causera de l'amertume dans le ventre ; mais dans votre bouche il sera doux comme du miel. Saint Jean prit donc le petit livre de la main de l'Ange, et il le mangea. Et il trouva qu'en effet il étoit dans sa bouche doux comme du miel ; mais l'ayant avalé, il lui causa de l'amertume dans le ventre. Et l'Ange lui dit : Il faut que vous prophétisiez encore devant les nations, devant les peuples, devant les hommes de diverses langues, et devant beaucoup de Rois. Ce livre, selon les Saints Pères, et particulièrement Saint Grégoire, est l'Écriture-Sainte, qui est la véritable nourriture de nos ames. Nous ne pouvons l'apprendre de nous-même, dit ce Saint Père ; il faut que Dieu nous la donne comme il la donne ici à Saint Jean, et ailleurs au Prophète Ézéchiel. Nous dévorons ce livre, dit-il, lorsque Dieu nous en découvre les mystères, et cette intelligence qu'il nous en donne est douce à notre bouche comme du miel. Mais en même temps ce livre, qui est si doux à la bouche, devient amer au ventre : ce qui marque que les personnes foibles et charnelles ne peuvent goûter les vérités qui sont les délices des justes. Cette figure nous marque encore, selon Saint Grégoire, que lorsque la parole de Dieu commence à devenir douce dans notre bouche, et que nous commençons à y trouver nos délices, notre ventre, c'est-à-dire le fond de notre cœur, dont cette parole nous découvre les défauts, est rempli d'amertume, parce que plus nous connoissons Dieu, plus Dieu nous fait connoître à nous-même, et gémir du mal qui étoit caché dans nous, sans que nous le puissions apercevoir, afin que nous lui disions souvent avec le Roi Prophète : Seigneur, tous mes désirs ne tendent qu'à vous, et le gémissement de mon cœur ne vous est point caché.



Vision que Saint Jean eut de deux Prophètes morts, qui ressuscitèrent ensuite.
Septième trompette.

Après que Saint Jean eut pris le livre de la main de celui qui le lui présentoit, on lui donna une canne, et on lui ordonna d'aller mesurer le Temple de Dieu et l'Autel, et ceux qui y adoroient; et de laisser le parvis qui est hors du Temple, parce qu'il étoit abandonné aux Gentils, qui fouleront aux pieds la ville sainte. Mais je la donnerai, dit Dieu, à mes deux témoins qui prophétiseront, étant revêtus de sacs durant mille deux cent soixante jours. Ces deux prophètes sont les deux oliviers et les deux chandeliers exposés devant le Dieu de la terre. Que si quelqu'un les veut offenser, il sortira un feu de leur bouche qui dévorera leurs ennemis. Ils ont le pouvoir de fermer le Ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie durant le temps qu'ils prophétiseront; et ils ont reçu la puissance de changer les eaux en sang, et de frapper la terre de toutes sortes de plaies toutes les fois qu'ils voudront; et après qu'ils auront achevé de rendre leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la

guerre, les vaincra et les tuera. Leurs corps seront étendus dans les rues de la grande ville qui est appelée spirituellement Sodome et Égypte, où leur Seigneur a été crucifié; et les hommes de divers peuples, de tribus, de langues et de nations différentes verront leurs corps morts étendus par terre durant trois jours et demi, et ils ne permettront pas qu'on les mette dans le tombeau. Les habitants de la terre se réjouiront de les voir dans cet état. Ils feront des festins, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux Prophètes auront fort tourmenté ceux qui habitoient sur la terre. Comme les choses futures sont déjà présentes ou même passées devant Dieu, Saint Jean, selon la coutume des Prophètes, après avoir rapporté le commencement de cette histoire comme une chose à venir, la continue comme si elle étoit déjà passée. Trois jours et demi après, ajouta-t-il, l'esprit de vie releva ces deux Prophètes, et une grande crainte saisit ceux qui les virent. Ils entendirent alors une voix puissante, venant du Ciel, qui leur dit : Montez ici ; et ils montèrent au Ciel, dans une nuée, à la vue de leurs ennemis. En cette même heure, il se fit un grand tremblement de terre ; la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes furent tués dans ce tremblement de terre, et les autres étant effrayés rendirent gloire au Dieu du Ciel. Aussitôt après le septième Ange sonna de la trompette, et on entendit de grandes voix dans le Ciel, qui dirent que les royaumes de ce monde étoient devenus les royaumes de Jésus-Christ ; que les nations de la terre s'étoient irritées, mais que le temps étoit venu d'exterminer les impies, et de récompenser les Saints et les Prophètes. L'Église, selon la remarque de Saint Augustin, finira comme elle a commencé ; elle a été persécutée dans sa première naissance, elle le sera encore plus à la fin des siècles. Car non-seulement ces deux Saints dont il est parlé en cet endroit de l'Apocalypse, mais une infinité d'autres, souffriront alors le martyre avec une constance invincible. C'est pourquoi Saint Augustin dit sur ce sujet : Que sommes-nous en comparaison de ces hommes admirables qui seront alors, puisqu'au lieu que nous avons tant de peine à résister au démon, quoiqu'il soit lié présentement, ces grands Saints le combattront et le fouleront aux pieds en un temps où il sera déchaîné, et où il les attaquera dans toute l'étendue de sa fureur et de sa puissance. Il sera néanmoins encore véritable alors comme il l'est présentement, que le démon n'aura de pouvoir qu'autant que Jésus-Christ lui en donnera, et qu'il ne lui en donnera qu'autant qu'il sera nécessaire pour éprouver et pour faire éclater davantage la vertu de ses élus.



Saint Jean voit une bête monstrueuse.

Saint Jean vit une bête qui montoit de la mer, qui avoit sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème. Elle étoit semblable à un léopard : ses pieds étoient comme des pieds d'ours, sa gueule, comme la gueule d'un lion, et le dragon lui donna sa grande puissance. Saint Jean vit une de ces sept têtes, qui étoit comme blessée à mort : mais cette blessure mortelle fut guérie, et toute la terre, en étant dans l'admiration, suivit la bête. Qui est semblable à la bête, disoit-on, et qui pourra combattre contre elle? On lui donna une bouche qui se glorifioit insolemment, et qui blasphèmoit le nom de Dieu, son tabernacle et ceux qui habitent dans le Ciel. On lui donna aussi le pouvoir de faire la guerre aux Saints, et de les vaincre, afin d'être adorée par toute la terre, de ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau qui a été immolé dès la création du monde. Saint Jean vit ensuite une autre bête qui montoit de la terre; elle avoit deux cornes semblables à celles de l'Agneau, elle parloit comme le dragon; elle

exerça toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle fit que la terre et ceux qui l'habitent adorèrent la première bête, dont la plaie mortelle avoit été guérie. Elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du Ciel sur la terre devant les hommes, et elle séduisit ceux qui habitent sur la terre, à cause des prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire devant la bête, en disant à ceux qui habitent sur la terre qu'ils dressassent une image à la bête qui, ayant été blessée par l'épée, étoit encore vivante. Elle eut le pouvoir d'animer l'image de la bête, afin que cette image parlât, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreroient pas l'image de la bête. Elle fit encore que tous les hommes, petits ou grands, riches ou pauvres, libres ou esclaves, reçurent le caractère de la bête en leur main droite ou sur le front, et que personne ne pût ni acheter ni vendre, que celui qui auroit le caractère ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom. Mais en même temps Saint Jean vit l'Agneau sur la montagne de Sion, avec cent quarante-quatre mille personnes qui avoient son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts ; et une voix dit qu'il ne s'étoit point trouvé de mensonge dans leur bouche, parce qu'ils étoient purs et irrépréhensibles devant le trône de Dieu. Un autre cria en même temps que si quelqu'un adoroit la bête et son image, et s'il en recevoit le caractère sur son front et dans sa main, il boiroit du vin de la fureur de Dieu, préparé dans sa colère, et qu'il seroit tourmenté dans le feu et dans le soufre, et que la fumée de leurs tourments s'élèveroit dans les siècles des siècles, sans qu'il restât aucun repos, ni jour ni nuit, à ceux qui auroient adoré la bête ou son image, ou qui auroient reçu le caractère de son nom. Saint Grégoire s'étend assez sur ces bêtes mystérieuses, et cette dernière surtout le faisoit trembler. Elle ressembloit à l'Agneau, dit Saint Jean, mais elle parloit comme le dragon ; ce qui marque admirablement, dit ce Saint Père, les hypocrites et les séducteurs qui sont dans l'Église. Ils sortent de la terre, c'est-à-dire, qu'ils s'établissent dans une puissance toute terrestre ; et ils trompent les ames par les apparences de l'Agneau, pour les faire tomber dans les piéges du serpent, et leur inspirer un poison mortel. Il faut demander à Dieu que nous ne soyons pas du nombre de ceux dont parle Saint Paul, qui sont livrés, par un juste jugement, au pouvoir du démon et à la malignité de l'erreur, parce qu'ils n'auront pas voulu recevoir la vérité, et qu'ils l'auront rejetée comme si elle eût été leur ennemie, au lieu qu'ils devoient l'aimer comme le remède de tous leurs maux, et la véritable vie de leurs ames.



Vision que Saint Jean eut du Dragon.

SAINT JEAN vit dans le Ciel un autre prodige ; il vit sept Anges qui portoient sept plaies, qui étoient les dernières de toutes, et l'accomplissement de la colère de Dieu. Et une voix en même temps dit aux sept Anges : Allez, répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu. Le premier s'en alla et répandit sa coupe sur la terre, et les hommes qui avoient le caractère de la bête, et adoroient son image, furent frappés d'une plaie maligne et dangereuse. Le second Ange répandit sa coupe sur la mer, et elle fut changée en sang, et tous les animaux y moururent. Le troisième Ange répandit sa coupe sur les fleuves et sur les fontaines, et elles furent changées en sang ; et un Ange dit en même temps : Vous êtes juste, Seigneur ; ils ont répandu le sang des Saints et des Prophètes, et vous leur avez donné du sang à boire. Le quatrième Ange répandit sa coupe sur le soleil, et le pouvoir lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur du feu ; et les hommes étant frappés d'une chaleur brûlante, blasphémèrent Dieu, et ne firent point pénitence. Le cinquième Ange répandit sa coupe sur le

trône de la bête, et son royaume devint ténébreux ; les hommes se mordirent la langue dans l'excès de leur douleur. Le sixième Ange répandit sa coupe sur le grand fleuve d'Euphrate, et son eau fut séchée pour préparer le chemin aux Rois qui devoient venir de l'Orient. Saint Jean vit alors sortir de la gueule du dragon, de la gueule de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs semblables à des grenouilles ; c'étoient des esprits de démons qui faisoient des prodiges, et qui alloient vers les Rois de toute la terre pour les préparer au combat du grand jour de Dieu tout-puissant ; et ils les assemblèrent tous en un lieu. Le septième Ange répandit sa coupe dans l'air ; et une grande voix se fit entendre du Temple, qui dit : C'en est fait. Il se fit de grands bruits de tonnerres et d'éclairs ; la grande Ville fut divisée en trois parts, et les Villes des Nations tombèrent, et Babylone revint en mémoire à Dieu pour lui donner à boire le calice du vin de la fureur de sa colère. Alors un Ange prit Saint Jean pour lui montrer la grande prostituée avec laquelle les Rois de la terre se sont corrompus, et qui avoit enivrés du vin de sa prostitution ceux qui habitent sur la terre ; et il le transporta dans un désert, où il vit une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de noms de blasphème, qui avoit sept têtes et dix cornes. Elle avoit ce nom écrit sur le front : Mystère : La grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre. Saint Jean vit cette femme enivrée du sang des Saints et des Martyrs, et il en eut de l'horreur : mais l'Ange, qui lui faisoit voir ces choses, lui demanda de quoi il s'étonnoit ; et il lui expliqua le mystère de cette femme prostituée, et de la bête sur laquelle elle étoit assise. Les Saints Pères ont cru que cette femme étoit la figure du monde, qui enivre tous les hommes par ses faux plaisirs, qui attire sur soi la main de Dieu et le poids effroyable de ses jugements. Ce nom de mystère que cette femme a sur le front, marque que les amateurs du monde ne conçoivent point ici le malheur qui est près de tomber sur eux ; ils sont possédés de leurs passions, ils sont enchantés de leurs plaisirs ; mais cet enchantement finira avec leur vie, et ils comprendront alors, par une connoissance claire, qu'ils n'auront travaillé en ce monde que pour se perdre, et qu'ils auront acheté, ou par de faux biens ou par de véritables maux, la perte de tous les biens du Ciel, et une éternité de supplices.



Ruine de Babylone.

Saint Jean vit ensuite un autre Ange qui descendoit du Ciel, ayant une grande puissance, et la terre fut toute éclairée de sa gloire. Il cria à haute voix : Elle est tombée, cette grande Babylone ; elle est tombée, et elle est devenue la demeure des démons, et la prison de tous les esprits impurs, parce qu'elle a fait boire à toutes les Nations le vin empoisonné de sa prostitution, et que les Rois de la terre se sont corrompus avec elle, et que les marchands se sont enrichis de sa magnificence et de son luxe. Saint Jean entendit ensuite une autre voix, qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppés dans ses plaies. Car ses péchés sont montés jusqu'au Ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. Traitez-la comme elle vous a traités. Rendez-lui au double toutes ses œuvres ; et dans le même calice où elle vous a donné à boire, donnez-lui à boire deux fois autant. Multipliez ses tourments et ses douleurs à proportion qu'elle s'est élevée dans son orgueil, et qu'elle s'est plongée dans les délices, parce qu'elle a dit en elle-même :

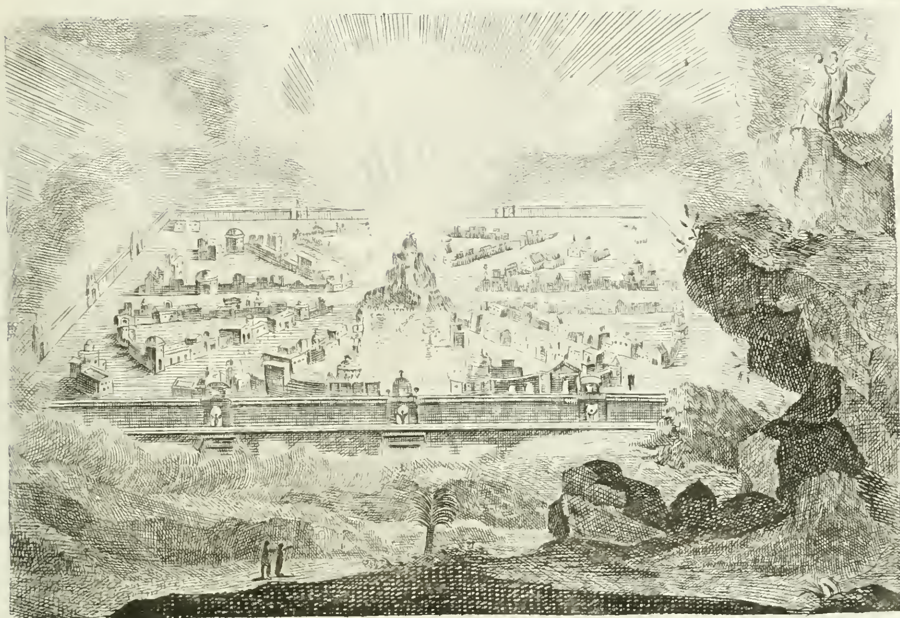
Je suis dans le trône comme Reine, je ne suis point veuve, et je ne verrai point des sujets de deuil. C'est pourquoi les plaies, la mort, le deuil et la famine viendront fondre sur elle en un même jour. Mais les Rois de la terre, qui se sont corrompus avec elle, et qui ont vécu dans les délices, pleureront et frapperont leur poitrine en voyant la fumée de son embrasement. Ils se tiendront loin d'elle dans la crainte de ses tourments, et ils diront : Hélas ! hélas ! grande ville, Babylone, ville si puissante, ta condamnation est venue en un moment. Les marchands de la terre seront aussi dans les pleurs et dans le deuil, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises d'or, d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de toutes sortes de bois odoriférant, de toutes sortes de meubles d'ivoire et de pierres précieuses. Les fruits dont tu faisois tes délices t'ont quitté ; toute la délicatesse de tes viandes et la magnificence de tes meubles est perdue pour toi, et tu ne les trouveras plus jamais. Tous les marchands de même qui s'étoient enrichis avec elle s'en tiendront éloignés dans l'appréhension de ses tourments, et pleureront son malheur. Tous les pilotes, et tous ceux qui sont dans les vaisseaux pour trafiquer sur la mer, se tiendront loin d'elle. Ils crieront, en voyant la fumée de son embrasement : Quelle ville a jamais égalé cette grande ville ? Ils mettront de la poussière sur leur tête, et ils diront en pleurant : Hélas ! comment cette grande ville a-t-elle été ruinée en un moment ? Alors un Ange puissant leva en haut une grande pierre comme une meule, et la jeta dans la mer, en disant : C'est ainsi que Babylone, cette grande ville, sera précipitée avec impétuosité, et on ne la trouvera plus. La voix des joueurs de harpes et des trompettes ne sera plus entendue en toi. Nul artisan ne s'y trouvera plus. La lumière des lampes ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus. Car tes marchands étoient des Princes de la terre, et toutes les Nations ont été séduites par tes enchantements. Et on a trouvé dans cette ville le sang des Prophètes et des Saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre. Ces regrets, sur la perte de Babylone, ont fait dire aux Saints Pères que Jésus-Christ pleura Jérusalem lorsqu'elle subsistoit encore, et que nous devons de même pleurer les malheurs de Babylone, lorsqu'elle paroît dans tout son éclat. C'est pourquoi Saint Augustin, considérant les paroles des méchants dans le livre de la Sagesse, lorsqu'ils se plaignent avec un repentir plein de désespoir que leurs richesses les auront abandonnés en un moment, ajoute avec une grande raison : Disons maintenant, mes frères, par une prévoyance qui nous sera très utile : Tout passe comme l'ombre, de peur que nous ne disions un jour comme ces méchants, avec des regrets et des larmes inutiles : Tout est passé comme l'ombre.



Le Dragon enchaîné par un Ange.

Après la ruine de Babylone, Saint Jean entendit les Cantiques des Saints qui adoroient Dieu à cause des jugements qu'il avoit exercés contre cette prostituée. Il vit ensuite le Ciel ouvert, et il parut un cheval blanc. Celui qui étoit dessus s'appeloit le Fidèle et le Véritable, qui juge et qui combat justement. Ses yeux étoient comme une flamme de feu. Il y avoit sur sa tête plusieurs diadèmes. Il étoit vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appeloit le Verbe de Dieu. Les armées du Ciel le suivoient sur des chevaux blancs, vêtus d'un lin blanc et pur. Il sortoit de sa bouche une épée tranchante, et il avoit ce nom écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Le Roi des Rois, et le Seigneur des Seigneurs. Saint Jean vit aussi descendre un Ange qui avoit la clef de l'abîme, et une grande chaîne en sa main. Il prit le dragon et l'enchaîna : et l'ayant jeté dans l'abîme, il ferma l'abîme et le scella sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les Nations, jusqu'à ce que mille ans fussent accomplis, après lesquels il doit être délié pour un peu de temps. Saint Jean vit ensuite les ames de ceux qui avoient eu

la tête coupée pour le témoignage qu'ils avoient rendu à Jésus, et qui n'avoient point adoré la bête ni son image, qui devoient vivre et régner avec Jésus-Christ. Après que mille ans seront accomplis, Satan sera délié et délivré de sa prison, et il en sortira pour séduire les Nations qui sont aux quatre coins du monde, pour les assembler au combat, et environner le camp des Saints et la ville chérie de Dieu. Mais il descendit du Ciel un feu envoyé de Dieu qui les dévora, et le diable qui les séduisoit fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où la bête et le faux Prophète seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles. Saint Jean vit alors un grand trône d'une blancheur éclatante, et la Majesté de celui qui étoit dessus, devant la face duquel la Terre et le Ciel s'enfuirent; et ils disparurent. Il vit les morts, grands et petits, qui comparurent devant Dieu; et un autre livre fut ouvert, qui étoit le livre de vie, et les morts furent jugés sur ce qui étoit écrit dans ce livre, selon leurs œuvres. La mer, la mort et l'enfer rendirent aussi les morts qu'ils avoient, et l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang de feu avec tous ceux qui n'étoient point écrits au livre de vie. Saint Grégoire dit que ce dragon que l'Ange enchaîne dans l'abîme, est le démon que Dieu chasse du cœur des bons, et qu'il tient enchaîné dans le cœur des méchants qui ont de mauvais desseins contre les serviteurs de Jésus-Christ, sans qu'ils puissent les exécuter. Mais Dieu donne ensuite, dit ce Saint Père, la puissance à ce dragon de sortir de l'abîme, lorsqu'il permet, pour le bien des Saints, que l'envie des méchants passe au dehors, et qu'ils attaquent les bons avec une violence ouverte. Il est difficile de trouver une explication claire pour les autres circonstances que ces images nous mettent devant les yeux. Mais ce qui est assuré, c'est qu'elles nous représentent ou la puissance de Jésus-Christ dans sa gloire, ou le pouvoir du démon sur les méchants, ou l'effroi avec lequel ils paroîtront devant le trône de Jésus-Christ, ou la sévérité avec laquelle ce grand Juge examinera ce qu'il y a de plus caché dans le fond des cœurs. Ainsi toutes ces instructions, dont l'obscurité même est édifiante, nous doivent porter à entendre avec plus de respect, et à pratiquer avec plus de soin, cet avis si clair de Jésus-Christ dans l'Évangile : Prenez garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par les inquiétudes de cette vie, et que ce dernier jour ne vous surprenne. Veillez et priez toujours, afin que vous soyez jugés dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront alors, et de comparoître avec confiance devant le Fils de l'homme.



Saint Jean voit la nouvelle Jérusalem.

Après la ruine de Babylone, Saint Jean vit un Ciel nouveau et une terre nouvelle. Il vit la Ville Sainte, la nouvelle Jérusalem, qui, venant de Dieu, descendoit du Ciel, étant parée comme une épouse qui se pare pour son époux. Il entendit une grande voix qui venoit du trône, et qui disoit : Voici le Tabernacle de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu, demeurant avec eux, sera leur Dieu. Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus. Les pleurs, les cris et les travaux cesseront, parce que ce qui a précédé sera passé. Alors un Ange transporta Saint Jean, en esprit, sur une montagne élevée, et lui montra la Sainte Jérusalem qui descendoit du Ciel, venant de Dieu. Elle étoit environnée de la clarté de Dieu ; elle avoit une muraille fort élevée, où il y avoit douze portes et douze anges, un à chaque porte, où il y avoit aussi des noms écrits, qui étoient les noms des douze Tribus des enfants d'Israël. Il y en avoit trois à l'Orient, trois au Septentrion, trois au Midi et trois à l'Occident ; et la muraille avoit douze fondements, où sont les noms des douze Apôtres de l'Agneau. Celui qui parloit avec Saint Jean avoit une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et les murailles. La ville, en son assiette, est carrée, et elle est

aussi longue que large. Il mesura la ville avec sa canne, et il la trouva de douze mille stades. Il en mesura aussi la muraille, qui est de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, telle que paroissoit cet Ange. Cette muraille étoit bâtie de jaspe, et la ville étoit d'un or pur, semblable à un cristal très clair. Les fondements de la muraille de la ville étoient ornés de toutes sortes de pierres précieuses, et les douze portes étoient douze perles. Chaque porte étoit faite de l'une de ces perles. Saint Jean dit qu'il n'y vit point de Temple, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le Temple. Cette ville n'a point besoin d'être éclairée par le soleil ou par la lune, parce que c'est la gloire de Dieu qui l'éclaire, et que l'Agneau de Dieu en est la lampe. Les portes n'en seront point fermées à la fin de chaque jour, parce qu'il n'y aura point là de nuit; il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination ou le mensonge, mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. Il vit encore un fleuve d'une eau vive, brillante comme du cristal, qui sortoit du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville, des deux côtés du fleuve, il y avoit l'arbre de vie qui portoit douze fruits, qui donne son fruit chaque mois; et les feuilles de cet arbre sont pour guérir les Nations. Il n'y aura plus là d'anathème, mais le trône de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront; ils verront son visage, et son nom sera écrit sur leurs fronts. Aussitôt après, Jésus dit à Saint Jean : Je m'en vais venir bientôt, et j'ai ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent dans la ville par les portes. Comme l'image de la punition des méchants est si effroyable et si diversifiée dans tout ce livre, aussi rien n'est plus consolant que la représentation de cette Jérusalem céleste, et de la récompense éternelle que Dieu donne aux bons. Combien les travaux de cette vie nous doivent-ils être précieux, disent les Saints Pères, puisqu'ils sont comme l'or dont nous achetons cette gloire que notre esprit ne sauroit comprendre ! Les véritables chrétiens ont toujours soupiré vers cette céleste Jérusalem; et sachant que leurs ames, selon la parole de l'Écriture, sont les pierres vivantes de cet édifice sacré, ils ont agréé qu'elles fussent taillées et comme polies en ce monde par le ciseau des afflictions et de la souffrance. Ils ont toujours eu un des yeux de leur foi abaissé vers cet abîme de feu et de soufre, dont il est parlé en divers endroits de ce livre, et l'autre élevé vers cette cité éternelle où les hommes seront heureux de la félicité de Dieu même; et ils ont repassé souvent, dans leur cœur, cette excellente parole de Saint Augustin : Aimez les biens que vous promet le Tout-Puissant, craignez les maux dont il vous menace, et alors vous mépriserez toutes les promesses et toutes les menaces du monde.

A. L. P. G. G. D. D.

FIN DES FIGURES DU NOUVEAU TESTAMENT

ABRÉGÉ

DE LA CHRONOLOGIE SAINTE,

POUR SERVIR D'INSTRUCTION A CEUX QUI LIRONT CES FIGURES.

CHAPITRE PREMIER.

De la division des Ages du Monde.

On peut dire à ceux qui ne veulent pas s'embarrasser dans des recherches exactes, ni dans des études à fond de la chronologie, mais seulement en avoir une vue générale, que, comme la semaine se divise en sept jours, tout le temps aussi, depuis la création du monde jusqu'à maintenant, se divise en sept âges.

Le premier âge a commencé avec le monde, et s'est terminé au déluge; et il comprend 1656 ans 1 mois et 26 jours.

Le second âge a commencé à la fin du déluge, c'est-à-dire, à l'an 1657, et s'est terminé à la vocation d'Abraham, qui est arrivée en 2083; et il comprend 426 ans 4 mois et 18 jours.

Le troisième âge a commencé à la vocation d'Abraham, et s'est terminé à la délivrance du peuple juif de l'Égypte, arrivée en l'an 2517; et il comprend 430 ans tout juste.

Le quatrième âge a commencé à la sortie du peuple juif de l'Égypte, et s'est terminé à la fondation du Temple de Salomon, arrivée en l'an 2992; et il comprend 479 ans et 17 jours.

Le cinquième âge a commencé à la fondation du Temple, et s'est terminé à la fin de la captivité des Juifs, arrivée en l'an 3468, lorsque Cyrus leur permit de s'en retourner; et il comprend 476 ans.

Le sixième âge a commencé à la liberté que Cyrus accorda aux Juifs, et s'est terminé à la naissance de Jésus-Christ, arrivée en 4000 : ainsi, il comprend 532 ans.

Le septième âge, enfin, a commencé à la naissance de Jésus-Christ, et se terminera à la fin du monde.

CHAPITRE II.

Du premier Age du Monde.

POUR dire un mot de chacun de ces sept âges, on peut voir ce qui s'est fait dans le premier, par cette petite Table recueillie de ce que l'Écriture nous apprend de ces premiers temps, et qui marque la naissance et la mort de nos premiers pères.

Table du premier Age du Monde.

	Est né l'an du monde.	A engendré l'an de sa vie.	A vécu après avoir engendré.	A vécu en tout.	Est mort l'an du monde.
1 Adam.	1	130	800	930	930
2 Seth.	130	105	807	912	1042
3 Enos.	235	90	815	905	1140
4 Caïnam.	325	70	840	910	1235
5 Malaléel.	395	65	830	895	1290
6 Jared.	460	162	800	962	1422
7 Enoch.	622	65	300	365	987
8 Mathusala.	687	187	782	969	1656
9 Lamech.	874	182	595	777	1651
10 Noé.	1056	500	450	950	2006
Le DÉLUGE a commencé	L'an du M. 1656.	De la vie de Noé 600.	A duré un an.		A fini l'an 1657.

Ont vécu ensemble.								
ADAM	SETH	ENOS	CAÏNAM	MALALÉEL	JARED	ENOCH	MATHUSALA	LAMECH
Avec								
800	Avec							
695	807	Avec						
605	717	815	Avec					
535	647	745	840	Avec				
470	582	680	775	830	Avec			
308	365	365	365	365	365	Avec		
243	355	453	748	603	735	300	Avec	
56	168	266	361	416	548	133	777	Avec
		84	179	234	366		600	595

Tout est clair dans cette Table. On y voit l'âge des dix premiers Patriarches. On voit le temps auquel ils sont nés ; celui auquel ils ont commencé d'avoir des enfants ; combien ensuite ils ont vécu d'années, et quel âge ils avoient lorsqu'ils sont morts. L'Écriture a marqué précisément toutes ces circonstances, et c'est d'elle qu'on a pris ce qui est ici. C'est par elle que l'on reconnoît que le déluge est arrivé l'an 1656 du monde, puisqu'il est arrivé l'an 600 de Noé, qui est né l'an 1056 du monde.

Le déluge dura une année entière, puisque l'Écriture dit que Noé avoit 600 ans lorsqu'il entra dans l'Arche, et qu'il en avoit 601 lorsqu'il en sortit. On voit même, par le détail que l'Écriture remarque, que l'année alors étoit de douze mois comme nos années d'aujourd'hui ; mais il faut encore faire voir combien tous ces saints Patriarches ont vécu de temps les uns avec les autres.

CHAPITRE III.

Du second Age du Monde.

Nous avons déjà dit que ce second âge du monde commence à la fin du déluge, et qu'il se termine à la vocation d'Abraham ; qu'ainsi, ayant commencé l'an 1657 du monde, et étant fini l'an 2083, il comprend en tout 426 ans. On peut voir, dans la Table suivante, quel a été le nombre des années des dix autres Patriarches qui ont suivi ceux du premier âge, et durant combien d'années ils ont vécu l'un avec l'autre.

Table du second Age du monde.

	Est né l'an du monde.	A engendré l'an de sa vie.	A vécu après avoir engendré.	A vécu en tout.	Est mort l'an du monde.	Ont vécu ensemble. Noé. Avec	Seth. Avec	Arphaxad. Avec	Salé. Avec	Héber. Avec	Phaleg. Avec	Rehu. Avec	Sarug. Avec	Nachor. Avec	Tharé. Avec
1 Sem.	1558	100	500	600	2158										
2 Arphaxad.	1658	35	303	338	1996										
3 Salé.	1693	30	403	433	2126										
4 Héber.	1723	34	430	464	2187	448									
5 Phalez.	1757	30	209	239	1999	348	500								
6 Rehu.	1787	32	207	239	2026	313	465	303							
7 Sarug.	1819	30	200	230	2049	273	435	273	403						
8 Nachor.	1849	29	119	148	1997	249	401	239	369	430					
9 Tharé.	1878	130	75	205	2083	219	371	209	339	400	209				
10 Abraham.	2008					187	339	177	307	368	177	207			
						157	309	147	277	348	147	177	200		
						128	280	118	248	309	118	148	171	119	
Abraham est venu en la terre de Chanaan, âgé de 75 ans.	L'an du M. 2083.						150		118	179		18	41		75

Tout paroît clair dans cette Table. On voit, dans les quatre premiers de ces Patriarches, que les années de la vie de l'homme étoient déjà abrégées de la moitié ; et dans les six autres, qu'elles étoient encore devenues plus courtes de la moitié que les années de ces quatre qui les précédoient ; et la Table suivante nous fera voir encore combien de temps ils ont vécu les uns avec les autres.

CHAPITRE IV.

Du troisième Age du Monde.

On a déjà dit que ce troisième âge du monde commençoit à la vocation d'Abraham, arrivée en 2083, et qu'il se terminoit à la sortie du peuple Juif de l'Égypte, qui est arrivée 430 ans ensuite. On peut voir, dans la Table suivante, une partie de ce qui est arrivé de plus considérable alors.

Table du troisième âge du Monde.

	Ans du monde.	Depuis le Déluge.	Depuis la sortie d'Abraham.	Avant l'Exode.	Avant J.-C.
Abraham vient en Chanaan, Tharé étant mort.	2083	427	0	430	1921
Ismael nait l'an d'Abraham 86.	2094	438	11	419	1910
Isaac nait l'an d'Abraham 100.	2108	452	25	405	1896
Isaac est sevré à 5 ans, et Ismael chassé.	2113	457	30	400	1891
Isaac prend Rebecca pour femme à l'âge de 40 ans.	2148	492	65	365	1856
Jacob nait l'an d'Isaac 60.	2168	512	85	345	1836
Abraham meurt en son année 175, après la naissance de Jacob 15 ans.	2183	527	100	330	1821
Ismael meurt âgé de 137 ans.	2231	575	148	282	1773
Jacob fuit à Laban âgé de 77 ans; il le sert 20 ans.	2245	589	162	268	1759
Il épouse Lia, et ensuite Rachel l'an de sa vie 84.	2252	596	169	261	1752
Lévi nait de Lia.	2255	599	172	258	1749
Joseph de Rachel.	2259	603	176	254	1745
Jacob retourne à son père, après avoir servi 20 ans chez Laban.	2265	609	182	248	1739
Joseph est vendu étant âgé de 16 ans, et il sert Putiphar pendant 14.	2276	620	193	237	1728
Isaac meurt 12 ans après la vente de Joseph.	2288	632	205	225	1716
Joseph est présenté à pharaon, âgé de 30 ans.	2289	633	206	224	1715
Jacob descend en Égypte, âgé de 130 ans.	2298	642	215	215	1706
Jacob meurt âgé de 147 ans, en ayant demeuré 17 en Égypte.	2315	959	238	198	1689
Joseph meurt, après avoir commandé en Égypte 80 ans.	2369	713	286	144	1635
Lévi meurt.	2392	736	309	121	1612
Aaron nait.	2430	774	347	83	1574
Moses ou Moyse nait.	2433	777	350	8	1571
Il s'allie à Jéthro, et le sert 40 ans.	2473	817	390	40	1531
EXODE.	2513	857	430	0	1491

Tout ce qui est marqué dans cette Table est pris de l'Écriture même, et ainsi on n'en peut douter. On peut seulement faire cette réflexion sur toutes les Tables précédentes, que, comme Adam a vécu 56 ans avec Lamech, Lamech 93 avec Sem, Sem 50 avec Isaac, et Isaac 33 avec Lévi, qui a été le père ou l'aïeul de la mère de Moyse, nommée Jocabel, et laquelle assurément Lévi avait vue, il est visible que Moyse n'a rien écrit qui ne fût encore dans la mémoire de tous les hommes, puisqu'il n'étoit éloigné d'Adam que de quatre ou cinq générations. Jacob, de même, a vécu avec ceux qui en avoient connu d'autres qui avoient vu le déluge, lequel par conséquent il ne pouvoit pas ignorer, comme on ne pouvoit pas ignorer au temps du déluge tout ce qui s'étoit passé à la création du monde, puisqu'il y avoit beaucoup de gens qui en avoient vu d'autres qui avoient connu Adam même. Ainsi Adam ne pouvoit être inconnu à Noé et à Sem, ni ceux-ci à Abraham ou à Jacob, ni Jacob à Moyse, principalement en un temps où il n'y avoit point d'autre histoire où les hommes pussent s'appliquer, ou de quoi ils pussent s'entretenir.

CHAPITRE V.

Du quatrième Age du Monde.

Ce quatrième âge, comme nous avons déjà vu, a commencé à la sortie des Juifs de l'Égypte, c'est-à-dire, en l'année 2513, et s'est terminé à la fondation du Temple de Salomon, c'est-à-dire, en l'an 2992. Ainsi, cet intervalle a été de 479 ans, qu'on peut diviser en la manière que l'on peut voir dans cette Table, qui apprend quels ont été les conducteurs du peuple de Dieu depuis Moyse jusqu'à Salomon.

Table du quatrième Age du monde.

ANS du MONDE.			ANS avant J.-C.
2553	Moyse mort l'an, depuis la sortie..........................	40 ans.....	1451
2559	Depuis la mort de Moyse, jusqu'au repos donné par Josué, il y a	6 ans.....	1445
2599	De là jusqu'à la paix donnée par Othoniel..................	40 ans.....	1405
2679	De là à la paix donnée par Aod...........................	80 ans.....	1325
2719	De là à la paix donnée par Debora.........................	40 ans.....	1285
2759	De là à la paix donnée par Gédéon.........................	9 ans.....	1245
2768	Gédéon étant mort, les enfants d'Israël adorèrent Baal durant quelques années, comme pourroit être..................	9 ans.....	1236
2771	Ensuite Abimelec gouverna le peuple.......................	3 ans.....	1233
2794	Thola..	23 ans.....	1208
2816	Jaïr...	22 ans.....	1188
2822	Jephté...	6 ans.....	1182
2829	Abesan...	7 ans.....	1175
2839	Ahialon..	10 ans.....	1164
2847	Abdon..	8 ans.....	1157
2887	Héli...	40 ans.....	1117
2909	Samuel...	21 ans.....	1095
2949	Saul...	40 ans.....	1055
2989	David..	40 ans.....	1015
2992	Les fondements du Temple furent jetés au commencement de l'année 4 de Salomon..................................	4 ans.....	1012
	Somme.............................	480 ans.....	

Il n'y a rien dans cette Table qui ne soit pris de l'Écriture sainte. On ne voit point qu'il y soit parlé de Samson, lequel apparemment a fait des actions d'une force si extraordinaire sous Héli; ou bien il faut prendre la moitié des années d'Héli, c'est-à-dire, vingt, pour les donner à Samson, comme ont fait plusieurs.

CHAPITRE VI.

Du cinquième Age du monde.

Plus on s'éloigne de la création du monde, plus on trouve d'obscurité pour régler les temps dans les Écritures Saintes ; mais on peut, en récompense, trouver plus de lumière dans les écrits des auteurs profanes. Ce cinquième âge du monde commence, comme nous avons dit, à la fondation du Temple de Salomon, qui se fit en 1992, et se termine à la fin de la captivité des Juifs, qui arriva sous le roi Cyrus, l'an 3486. Ainsi cet âge comprend 476 ans. Le Temple fut sept ans et demi à bâtir, et il fut dédié l'an 3001, qui ouvrait le quatrième millenaire du monde. Salomon a régné 40 ans, et est mort l'an du monde 3029, 975 ans avant J.-C. Mais il n'est pas croyable combien la division de son royaume entre les rois de Juda et d'Israël, qui arriva après sa mort, cause d'embarras dans la Chronologie ; et de très habiles gens ont bien eu de la peine à accorder toutes les difficultés qui s'y rencontrent. Pour les éclaircir le plus nettement qu'il se pourra, on mettra ici une double Table ; l'une des rois de Juda, et l'autre des rois d'Israël, entre lesquelles on marquera les années depuis Salomon.

Table des rois de Juda et d'Israël.

ANS DU MONDE.	*Rois de Juda.*	ANS DU RÈGNE.	Ans de la mort de Salomon et de la division des dix Tribus.	ANS DU RÈGNE	*Rois d'Israël.*	ANS AVANT J. C.
3029	Roboam régna 17 ans.	1		1	Joroboam régna 22 ans.	975
		.		.		
		.		.		
		.		.		
		.		.		
3046	Abia, l'an 18 de Jéroboam, succède à son père, et règne 3 ans.	17		17		958
		1		18		
		2		19		
		3		29		
3049	Asa, la 20e année de Jéroboam, succède à son père, et règne 41 ans.	1	20	21		955
		2		22. 1	Nadab, la 2e année d'Asa, succéda à son père Jéroboam, et régna 2 ans.	
		3	23	2. 1	Baasa, la 3e année d'Asa, usurpa le royaume, et régna 24 ans.	
		.		.		
		.		.		
		.		.		
		26	46	24. 1	Ela succède à Baasa son père, l'an 26 d'Asa, et règne 2 ans.	
		27		2	Zambri, l'an 2 d'Ela, le 27 d'Asa, prend le royaume, et règne 7 jours.	
		28		1	Amri est établi roi par le peuple, et règne 12 ans.	
		29		2		
				3		
		30	50	4		
		31		5		
		.		.		
		.		.		
		.		.		
		38	58	12. 1	Achab succède à son père l'an 38 d'Asa, et règne 22 ans.	918
		.		.		
		.		.		
		.		.		
		41		4		
3090	Josaphat succède à Asa son père, l'an 4 d'Achab, et règne 25 ans.	1	62	5		914
		.		.		
		.		.		
		.		.		
3106	Josaphat, à l'exemple d'Achab, établit Joram, son fils, vice-roi.	17	78	21. 1	Achab, l'an 17 de Josaphat, établit son fils Ochozias vice-roi, et gouverne le royaume pendant 2 ans.	898
		18		22. 2		
		19	80	1	Joram, fils d'Achab, après la mort	896

ANS DU MONDE.	*Rois de Juda.*	ANS DU RÈGNE.	Ans de la mort de Salomon, et de la division des dix Tribus.	ANS DU RÈGNE.	*Rois d'Israël.*	ANS DE J. C.
3108					d'Ochozias son frère, lui succède l'an de Josaphat 18, et règne 12 ans.	892
3112	JOSAPHAT, déjà âgé, fait part à JORAM, son fils, qu'il avait déjà établi vice-roi, de sa puissance royale, l'an 5 de Joram, roi d'Israel.	1 . 23	84	5		
3119	OCHOZIAS succède à son père l'an 12 de Joram, fils d'Achab, et règne un an.	1 . 8	91	12		885
3120	ATHALIA occupe le royaume pendant 6 ans.	1		1	JÉHU est sacré roi par un Prophète, et règne 28 ans. Ce fut lui qui tua Ochozias, roi de Juda, avec Joram, roi d'Israël.	884
3126	JOAS, âgé de 7 ans, est montré au peuple par le Grand-Prêtre Joïada. Il est sacré la 7e année de Jéhu, et règne 40 ans.	6 1	98	6 7		878
3147		22		28		857
3148		23	120	1	JOACHAS succède à Jéhu son père, l'an 23 de Joas, roi de Juda, et règne 17 ans.	856
3163		37	135	1	JOAS, fils de Joachas, est associé au royaume, l'an 37 de JOAS, et règne pendant 16 ans.	841
3165	AMASIAS succède à son père, l'an 2 de Joas, et règne 29 ans.	38 1 . 40		2.17 3		839
3168		4	140	6. 1	JÉROBOAM II fut établi cette année roi par Joas son père, lorsqu'il alla faire la guerre au roi de Syrie.	836
3179		15	151	16. 1 1	Mais l'année 15 d'Amasias, Joas étant mort, l'Écriture dit que Jéroboam régna au lieu de lui 41 ans.	825
3194	OZIAS ou AZARIAS, après que son père eut été tué, régna la 27e année de Jéroboam, et son règne dura 52 ans.	29 1	165	15 16.27		
		26 27	191	41 1	Après la mort de Jéroboam, tout fut en trouble, et il y eut un interrègne de 12 ans.	772
3232		38	203	1.12	ZACHARIAS, après cet interrègne, régna six mois.	
		39			SELLUM ayant tué Zacharias, l'an 39 d'Ozias, régna un mois.	
3233		40	205	1	MANAHÉ tua Sellum, et régna 10 ans	771

ANS DU MONDE.	Rois de Juda.	ANS DU RÈGNE.	Ans de la mort de Salomon, et de la division des dix Tribus.	ANS DU RÈGNE.	Rois d'Israël.	ANS AVANT J. C.
				.	par le secours de Phul, roi des Assyriens.	
				.		
3242		49	214	10		
		50		1	Phacéia succède à Manahé son père, l'an 50 d'Ozias, et régna 2 ans.	762
		51	216	2		
		52		1	Phacée, fils de Romélie, ayant tué Phacéia, régne 20 ans.	749
3245	Joathan succéda à Ozias l'an 2 de Phacée, et régna 16 ans.	1	218	2		
		.		.		
		16		17		
3262	Achaz succéda à Joathan, son père, l'an 17 de Phacée, et régna 16 ans.	1	234	18		742
		2		19		
		3		20		
3265		4	237	1	Ozéa, fils d'Éla, ayant tué Phacée, régna en sa place; mais les grands troubles causèrent un interrègne de 9 ans, après lequel il reprit le royaume.	739
		.		.		
				9		
		12	245	1		
		13		2		
				3		
3277	Ézéchias fut associé au royaume par Achas son père, et régna 29 ans.	1.16	249	4		727
		.				
3283		6	254	9	L'an 9 d'Ozéa, et le 6 d'Ézéchias, Salmanasar prit Samarie après un siége de 3 ans, et emmena les dix Tribus captives. Ainsi finit le royaume d'Israël, après avoir duré 254 ans depuis sa division d'avec celui de Juda.	721

Suite des Rois de Juda, après la ruine de Samarie.

ANS DU MONDE		ANS AVANT J. C.
3284	Il paroit, par la Table précédente, que Samarie fut prise l'an 6 d'Ézéchias.	720
3291	Sennacherib, roi d'Assyrie, vint attaquer Ézéchias l'an 14 de son règne.	713
	Ce fut en ce temps qu'Ézéchias étant malade à la mort, fut miraculeusement guéri pour vivre et régner encore 15 ans, dont il fut assuré par le miracle qui arriva à l'horloge d'Achas.	
3295	Un ange tua toute l'armée de Sennacherib.	709
3306	Ézéchias meurt l'an 29 de son règne.	698
	Manasses son fils lui succède, âgé de 10 ans, et il en régna 55.	
	Manasses fut pris et mené en Babylone l'an 22 de son règne; mais l'affliction l'ayant fait rentrer en lui-même, il fut touché de pénitence, et Dieu le ramena aussitôt à Jérusalem, ou il régna encore 33 ans. Et ce fut durant ce temps qu'arriva l'histoire de Judith.	
3361	Manasses meurt.	643
3363	Amon, son fils, régna, après lui, 2 ans.	641
	Il est tué par la trahison des siens.	
3370	Josias, son fils, âgé de 8 ans, est établi roi après lui, et régna 31 ans.	634
3374	L'an 12 de son règne, il purifia Juda et Jérusalem de	630
3380	l'idolâtrie.	623
3381	L'an 18 de son règne, il célèbre une Pâque solennelle.	622
3394	Ayant entrepris légèrement la guerre contre Nécao, roi d'Égypte, il y fut tué, et toute la joie de Juda fut changée en deuil.	610
	Après la mort de Josias, le peuple sacra son fil Sellum, autrement nommé Joachaz.	
	Nécao, roi d'Égypte, revenant d'Assyrie, déposa Joachaz, qui n'avoit régné que 3 mois, et mit son frère aîné Éliakim roi à sa place, changeant son nom, et l'appelant Joakim, ou *Jehojakim*, et amena avec lui Joachaz captif en Égypte, où il mourut.	
3398	Cette année, Nabuchodonosor, roi de Babylone, prit Joakim captif pour l'emmener en Babylone; puis, l'ayant relâché sous de très dures conditions, il le laissa à Jérusalem, où il demeura comme son vassal, et il emporta une partie des vases du Temple avec quelques enfants du sang royal et des meilleures conditions, entre lesquels furent Daniel et ses compagnons. Et c'est d'ici qu'il faut commencer à compter les 70 années de la captivité.	606
3405	Joakim ayant été tué par les Babyloniens, et jeté sans être enseveli, son frère *Conias*, ou Jéchonias, régna pendant 3 mois à Jérusalem, et Nabuchodonosor l'emmena à Babylone avec sa mère et les plus grands de sa cour, entre lesquels furent Ézéchiel et Mardochée, oncle d'Esther, et toutes les richesses de Juda et tous les vases du Temple qui étoient restés.	599
	Il établit son oncle roi, en changeant son nom en celui de Sédécias.	
	Sédécias régna à Jérusalem 11 ans.	
	L'an 11 de Sédécias, Jérusalem fut saccagée par les Babyloniens. Sédécias fut pris lorsqu'il s'enfuyoit. On tua ses enfants en sa présence; on lui creva les yeux, on le chargea de chaînes et on le mena à Babylone: par où fut accomplie la parole du Prophète, qui disoit qu'il seroit mené à Babylone, et que néanmoins il ne la verroit pas. On brûla son palais, on détruisit le Temple, on abattit les murs de Jérusalem, et on emmena tout le peuple de Juda en Babylone, où il demeura jusqu'à l'an du monde 3468.	

CHAPITRE VII.

Du sixième âge du Monde.

On a pu voir, dans la Table précédente, ce qui s'était passé de plus mémorable dans les 476 ans durant lesquels a duré le cinquième âge du monde, que nous avons dit se terminer à la fin de la captivité des Juifs, arrivée en l'an 3468 du monde, 536 ans avant l'ère commune de Jésus-Christ. Ce sixième âge maintenant commence à la fin de cette captivité, et se termine à la naissance de Jésus-Christ, arrivée l'an 4000 du monde. On peut voir dans la Table suivante ce qui s'y est passé de plus remarquable.

ANS DU MONDE.	*Table de ce qui s'est passé de plus remarquable dans le sixième âge du Monde.*	ANS AVANT J. C.
3468	Cyrus étant devenu maître de tout l'Orient, permet aux Juifs de retourner en Judée, et de rebâtir le Temple. Ils le font sous la conduite de Zorobabel et du souverain Prêtre Jésus, et les plus pauvres d'entre eux obtiennent quelque gratification pour faire ce voyage.	536
3475	Cyrus meurt âgé de 70 ans, après avoir tenu la monarchie de tout l'Orient durant 7 ans. Son fils Cambyse lui succède, et règne 7 ans et 7 mois, après lesquels le mage Oropastes usurpa le royaume. Mais cinq mois après, sept Seigneurs ayant conspiré	529
3483	contre lui, le tuèrent; et l'un d'eux, nommé Darius Hystaspes, fut reconnu de tous les autres pour roi. C'est l'Assuérus sous lequel arriva l'histoire d'Esther. Il régna 36 ans.	521
3519	A Darius succéda Xerxès son fils, qui régna 12 ans; et son fils Artaxerxès, qui lui succéda, en régna 48. Ce fut la septième année du règne de cet Artaxerxès, appelé	485
3537	*Longuemain*, qu'Esdras ayant obtenu du roi des Lettres patentes, retourna en Judée avec beaucoup de monde, pour y rétablir la République.	467
3550	La 20e année du règne du même Artaxerxès, Néhémias obtint de lui le pouvoir de rétablir les murs de Jérusalem; et c'est de cette année que l'on commence à compter les LXX Semaines de Daniel.	454
3562	Malachie, le dernier des Prophètes, exhortoit en ce temps-là le peuple à retourner à Dieu, et semble avoir été du même temps que Néhémias, qui retourna vers cette année chez le roi de Perse, comme il le lui avoit promis.	442
3580	Xerxès II succède à son père Artaxerxès, et au bout d'un an fut tué par son frère Secundianus, qui régna 7 mois.	424
3581	Ochus, second fils d'Artaxerxès, s'empare du royaume, fait mourir Secundianus, en le précipitant dans une fosse pleine de cendres, et se fait appeler Dariæus, ou Darius Nothus. Il régna 19 ans.	423
3600	Artaxerxès Mnémon, son fils aîné, lui succède, contre lequel le jeune Cyrus son cadet, fait la guerre. Il régna 43 ans.	404
3643	Ochus II succède à son père Mnémon, et fait tuer son frère naturel Arsamès, qui lui disputoit l'empire; après quoi il prit le nom d'Artaxerxès III. Il régna 23 ans.	361
3666	Ochus fut tué par Bagoas, capitaine de ses gardes, et Égyptien de nation, qui, en vengeance de ce qu'il avoit tué Apis, le Dieu des Égyptiens, fit manger aux chats son corps haché par morceaux, et de ses os en fit des manches de couteaux pour marquer sa cruauté. Bagoas tua aussi tous ses enfants, hors Harsès, le plus jeune, qu'il mit sur le trône, et au bout de deux ans le tua encore avec ses enfants.	338
3668	La maison royale étant ainsi éteinte, Bagoas établit roi Codomanus, qui régna 6 ans, et pour se donner plus d'autorité, prit le nom de Darius, contre lequel Alexandre fit la guerre.	336
3670	Alexandre-le-Grand ayant défait ce Darius, dernier roi de Perse, devint maître de tout l'Orient, et en six années y fit tant de conquêtes, que Daniel, dans ses visions mystérieuses, le compare à un léopard qui a des ailes.	334
3681	Alexandre étant mort, ses favoris se partagèrent entre eux tout son royaume. Ptolémée	323

ANS DU MONDE. | ANS AVANT J. C.

devint roi d'Egypte, et Séleucus régna en Babylone et en Syrie. Les autres ne font rien à l'Histoire Sainte.

3719 Ptolémée surnommé *Soter*, n'ayant régné que peu de mois, établit sur le trône son fils Philadelphe, et se constitua capitaine de ses gardes, disant qu'il étoit plus honorable d'avoir un fils Roi que de régner soi-même. C'est dans ces entre-temps, c'est-à-dire, avant la mort du père, et sous le règne du fils, que fut faite la version grecque des soixante-douze Interprètes; ce qui est cause que divers Auteurs la mettent sous l'un ou sous l'autre de ces Rois; mais elles fut faite par les soins de Démétrius Phalérius, qui ramassa jusqu'à deux cent mille volumes dans la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie. 285

3758 Philadelphe, après avoir régné 40 ans depuis la mort de son père, mourut par ses excès d'intempérance. Son fils *Ptolémée Evergette* lui succéda, et ayant régné 25 ans, laissa le royaume Philopator à son fils; ainsi appelé par antiphrase, parce qu'il haïssoit fort son père, qu'il tua même selon l'opinion de quelques auteurs. 246

3783 Ptolémée-Philopator régna 17 ans en Egypte. Ce fut lui qui tourmenta étrangement les Juifs d'Alexandrie, pour les détourner du culte du vrai Dieu. Plusieurs, en effet, lui cédèrent; d'autres se rachetèrent de ses vexations par argent: ceux qui voulurent demeurer fermes dans la Loi de Dieu, furent traités avec la rigueur que l'on peut voir dans le second livre des Machabées. 221

3800 Ptolémée-Philopator etant mort, laissa un fils de quatre ans, nommé Ptolémée-Épiphanes, qui régna 24 ans, et qui tourmenta aussi les Juifs pour les détourner de leur religion, comme on peut voir dans Daniel, chap. 11, et au troisième livre des Machabées. Antiochus, surnommé le Grand, qui étoit Roi de Syrie, ayant su la mort de Ptolémée Philopator, viola l'alliance qu'il lui avoit juré; et se joignant avec Philippe, Roi de Macédoine, ils résolurent ensemble de dépouller le petit Ephiphanes de son royaume, et de le partager entre eux. La Judée, durant ce temps-là, fut dans des vexations continuelles. 204

3816 Antiochus-le-Grand ayant été tué par les Barbares en voulant piller le Temple de Jupiter en Élimaïde, laissa le royaume à son fils Séleucus-Philopator, qui régna douze ans. Il fit peu de chose, parce que les grands malheurs d'Antiochus son père, en combattant contre les Romains, laissèrent son royaume épuisé. C'est de ce Séleucus qu'il est parlé dans le second livre des Machabées, où l'on dit de lui, qu'à cause du respect qu'il avoit pour Onias le Grand-Prêtre, il fournissoit tous les ans ce qu'il falloit pour le sacrifices du Temple. Néanmoins Daniel l'appelle *Vilissimus et indigus decore regio*. Sur la fin de son règne, il se laissa persuader d'envoyer Héliodore pour piller le trésor du Temple de Jérusalem; et l'on peut dire que sa foiblesse donna naissance à tous les troubles et les séditions qui arrivèrent depuis, soit dans l'État, soit dans l'Église. 188

3829 Antiochus, surnommé l'Illustre, c'est-à-dire, *Épiphanets*, qui avoit été emmené pour otage à Rome, après la défaite de son père Antiochus-le-Grand, en sortit au bout de trois ans; et Démétrius, fils de Séleucus, fut envoyé à sa place. Comme Antiochus revenoit en Syrie, Héliodore qui s'en vouloit faire Roi, tua Séleucus. Mais Eumène et Attalus, ayant chassé Héliodore, laissèrent Antiochus-l'Illustre paisible roi de Syrie. 175

3831 Antiochus-l'Illustre, la première année de son règne, ôta la souveraine Sacrificateur à Onias, qui étoit d'une excellente piété, et la donna à l'impie Jason son frère, et l'année suivante il l'ôta encore à Jason, et la donna à Ménélaüs, qui étoit aussi son frère, et qui lui en offrait plus d'argent. Deux ans après, le bruit de la mort d'Antiochus s'étant répandu lorsqu'il étoit allé contre l'Egypte, Jason troubla tout Jérusalem. Ce qui fit qu'Antiochus ayant défait les Egyptiens, traita ensuite la Judée avec d'horribles cruautés, et en emporta tous les trésors. 173

3836 Antiochus-l'Illustre, Roi de Syrie, envoya Apollonius en Judée, qui tua en un jour de Sabbat, tous ceux qui s'étoient assemblés pour les Sacrifices. Ce fut alors que Judas Machabée se retira lui dixième dans le désert, où il aima mieux vivre d'herbes que de se souiller des viandes impures qu'on immoloit de toutes parts. 168

3838 Matathias bénit ses fils en mourant, et Judas Machabée lui succède. 166

3840 Cette année mourut Antiochus-l'Illustre, Roi de Syrie, lorsqu'il retournoit en désordre de Perse. Son fils Antiochus-Eupator lui succéda, et Lysias gouverna son royaume, qui fit la paix avec Judas Machabée; mais elle fut bientôt rompue. Ce fut en ce temps qu'Eléazar ayant attaqué un éléphant sur lequel il croyoit que le Roi étoit, le tua, et fut accablé du poids de cette bête, qui tomba sur lui. 164

3842 Eupator ayant pris Bethsure, va contre Jérusalem, et fait la paix avec les Juifs; mais l'ayant rompue, il fait abattre ses murailles, amène avec lui Ménélaüs, qu'il fit mourir comme le flambeau de toute la guerre, et met Alcime à sa place. 162

3843 Démétrius-Soter fils, de Séleucus, s'étant échappé de Rome, vint à Antioche, fit tuer Antiochus et Lysias, et, étant Roi, envoya en Judée Bacchide avec Alcime, auquel il 161

ANS DU MONDE.		ANS AVANT J. C.
	assura la souveraine Sacrificature. Il y envoya ensuite Nicanor, qui fit aillance avec Judas Machabée; mais l'ayant rompue, il fut tué bientôt après.	
	Alcime et Bacchide étant revenus une seconde fois en Judée, Judas Machabée, après un grand combat, est tué, peu après avoir fait alliance avec les Romains. Son frère Jonathas fut élu à sa place Général des armées du peuple de Dieu. Bacchide le voulut tuer par surprise, mais il ne le put. Jean leur frère fut tué par trahison.	
3850	Ceux d'Antiochus s'étant révoltés contre Démétrius, prirent un jeune homme, nommé Alexandre, qui se disoit fils d'Antiochus-l'Illustre; et, soutenus des Rois leurs voisins, le mirent sur le trône.	154
3851	Cet Alexandre, surnommé *Ballès* ou *Balas*, étant devenu maître de Ptolemaïde, envoya à Jonathas pour faire alliance avec lui, et l'établit dans la souveraine Sacrificature, qui étoit demeurée vacante depuis sept ans et demi par la mort d'Alcime; et ainsi il a été le premier souverain Pontife de la race des Machabées. Démétrius arme contre Alexandre, mais Alexandre le défait, et Démétrius est tué.	153
3856	Démétrius, fils aîné de Démétrius-Soter, voulant venger la mort de son père et posséder son royaume, fait d'heureux progrès. Apollonius se joint à lui, et Démétrius l'envoie en Judée pour combattre les Juifs qui avoient fait alliance avec Alexandre. Jonathas et Simon combattent plusieurs fois contre lui.	148
3859	Alexandre ravage la Syrie, Ptolémée, Philométor et Démétrius viennent au-devant de lui; Ptolémée est blessé dans le combat; Alexandre, peu de jours après, est tué par les siens, et Ptolémée ayant vu sa tête, meurt.	145
3860	Démétrius étant enfin seul Roi de Syrie, à cause de quoi il fut surnommée *Nicanor*, c'est-à-dire, vainqueur. Tout étoit assez paisible dans la Judée; mais Jonathas attaquant la forteresse de Jérusalem, Démétrius le fait venir pour lui faire rendre compte de cette action. Jonathas fait toujours continuer le siége, et apaise Démétrius par ses présents.	144
3861	Démétrius-Nicanor ayant congédié ses vieilles troupes comme n'en n'ayant plus besoin, Tryphon en prit occasion pour faire Roi le petit Antiochus, surnommé le Divin; qui étoit fils d'Alexandre. Il tâche d'avoir Jonathas pour ami, qui lui rend de grands services. Tryphon voulant ensuite être Roi lui-même au lieu du jeune Antiochus, et craignant Jonathas, le surprend et le tue. Simon est élu en sa place, tant pour commander l'armée que pour être souverain Pontife. Il bat souvent Tryphon, qui tue Antiochus surnommé le Divin, pour être paisible usurpateur de son royaume.	143
	Ce fut cette année que les Juifs se voyant délivrés du joug des Gentils, l'on commença à compter les années par le pontificat de Simon.	
3863	Démétrius étant entré avec ses gens dans la Médie pour se fortifier contre Tryphon, fut pris par le Général de l'armée du Roi de Perse et de Médie; et les soldats ne pouvant plus souffrir Tryphon, se rendent à Cléopâtre, femme de Démétrius, laquelle se donne elle et son armée à son frère Antiochus, surnommé *Soter* comme son père, ou *le Pieux* appelé aussi *Sichète*, qui d'abord fit amitié avec Simon, et après cela la rompit honteusement, ayant envoyé contre lui Cendébéus, pendant qu'il s'attache à poursuivre Tryphon. Tryphon se retire dans Apamée, laquelle étaut prise, il y fut tué; et Simon, déjà cassé de vieillesse, envoie ses enfants contre Cendébéus, qu'ils défirent; ce qui ne servit qu'à exciter la jalousie de Ptolémée son gendre, contre le père et les enfants.	141
3869	Ainsi Simon, après avoir gouverné le peuple environ huit ans, fut tué en trahison par ce Ptolémée dans un festin. Il envoya des gens pour surprendre aussi Jean son fils surnommé Hircan; mais Jean ayant évité ce piége, fut établi souverain Pontife au lieu de son père. Et c'est là que finit l'histoire des Machabées et de tout le Vieux Testament.	135
3897	*Jean Hircan* ayant administré la souveraine Sacrificature vingt-neuf ans, pendant lesquels il ouvrit le sépulcre de David, où il pris trois mille talens, mourut, et laissa la souveraine autorité à Judas, dit Aristobule, qui fut le premier qui, depuis le retour de la captivité prit le diadème et la qualité de Roi.	107
3899	Aristobule meurt, et Salomé sa femme, fait régner, au lieu de lui, Alexander Jannæus, l'aîné de ses frères, qu'il avoit fait mettre en prison.	105
3926	Alexander Jannæus meurt. Il avertit, en mourant, sa femme Alexandra de se rendre les Pharisiens amis, et par cette adresse elle établit Hircan son fils aîné, dans la souveraine Sacrificature. Aristobule le plus jeune, vécut en particulier.	78
3935	Alexandra étant morte, il y eut de grandes guerres entre Hircan et Aristobule, qui chassa son fils aîné, et fut maître de la Judée jusqu'à la victoire que Pompée y remporta	69
3936	Antipas ou Antipater, père d'Hérode, favorisa le parti d'Hircan et le rétablit dans son royaume; mais Pompée qui l'y confirma et qui poursuivit Aristobule, étant irrité de ses violences contre son frère, ne voulut pas permettre à Hircan de porter le diadème. Il emmena	65

ANS DU MONDE. | ANS AVANT J. C.

avec lui à Rome Aristobule avec deux filles et deux fils, l'un nommé ALEXANDRE, et l'autre ANTIGONE. Alexandre se sauva en chemin, revint en Judée, où il excita bien des troubles ; et Aristobule s'étant sauvé ensuite de Rome avec son autre fils Antigone, il revint faire la guerre en Judée ; mais il fut fort blessé et présenté en cet état à Gabinus, préfet de la Syrie, qui l'envoya à Rome avec ses enfants, que le sénat renvoya, en ne retenant en prison que leur père Aristobule.

3955 Les guerres civiles de Rome entre Pompée et César portèrent César à renvoyer Aristobule 49 en Judée, afin qu'il fît déclarer les Juifs pour César contre Pompée ; mais ceux du parti de Pompée le firent mourir par poison, et Pompée fit trancher la tête à Alexandre son fils, à Antioche. Son autre fils, Antigone, venant à Rome, y représenta le malheur de son père et de son frère, se plaignant fort d'Hircan et d'Antipater. Mais Antipater gagna tellement l'esprit de César, qu'il établit Hircan souverain pontife, et fit Antipater gouverneur de la Judée, qui, ayant deux fils, PHASELUS et HÉRODE, âgé alors de 25 ans, fit Phaselus gouverneur de tout le pays d'auprès de Jérusalem, et Hérode gouverneur de la Galilée.

3958 Hérode ayant tué un Juif, nommé Ezéchias, chef d'un parti de voleurs qui ravageoient 46 toute la Syrie, il fut cité devant Hircan, auprès duquel il se défendit avec tant de fermeté et de courage, qu'il fut absout.

3965 Antipater, père d'Hérode, étant à table chez Hircan à Jérusalem, fut empoisonné par un 42 nommé Malichus, qu'Hérode fit tuer ensuite pour venger la mort de son père ; et Antigone fils d'Aristobule, s'étant peu après jeté tout d'un coup dans la Judée, Hérode, qui le repoussa, fut honoré par Hircan d'une couronne.

3964 Pachorus, roi des Parthes, étant venu en Judée, déposa Hircan, et établit Antigone, fils 40 d'Aristobule, pour être grand Sacrificateur. Il fit même mettre en prison Hircan et fit tuer Phaselus, frère d'Hérode. Antigone fit couper les oreilles à Hircan, afin qu'il ne pût plus être grand Pontife ; et tout étant en paix par ce moyen dans la Judée, Pachorus amena Hircan avec lui. Ce qui fit qu'Hérode, désespérant de tout, alla à Rome faire sa cour à Antoine, qui l'aima, et Hérode fit tant par son crédit et par la faveur de César, qu'il obtint le nom de Roi, et qu'Antigone fut déclaré ennemi du peuple Romain.

3966 Ce fut ici la première année du règne d'Hérode, qui alla aussitôt en Judée faire la guerre à 38 Antigone, qu'il défit, et fut nommé Roi dans Jérusalem. Antigone fut mené captif à Antioche, où il fut tué. Quelques mois après, Hérode, importuné par les prières de Mariamne sa femme, établit Aristobule son frère, âgé de 17 ans, souverain Pontife, et le fit un peu après adroitement noyer lorsqu'il se baignoit. Hircan, ayant trouvé protection auprès du Roi des Parthes, et voulant retourner en Judée, il y fut tué par Hérode, à l'âge de 80 ans.

3976 Hérode va trouver César à Rhodes, qui le confirme dans le royaume. Il fait à son retour 28 mourir Mariamne sa femme, et un peu après Alexandra.

3987 Cette année, Hérode commença à faire rebâtir le Temple de Jérusalem. 17

3993 Hérode va à Rome avec ses deux enfants, Alexandre et Aristobule, pour les accuser devant 11 Auguste et les faire mourir ; mais Auguste le réconcilie avec ses enfants.

3999 Hérode, en ayant reçu le pouvoir d'Auguste, fait étrangler ses deux enfants, Alexandre et 5 Aristobule.

Ce fut cette année que l'Empereur Auguste ayant fait un édit pour faire la description de tout l'Empire Romain, Saint Joseph alla, avec la Sainte Vierge, de Galilée à Bethléem.

Et c'est ici que finit le sixième âge du Monde.

CHAPITRE VIII.

Du septième âge du monde.

Ce septième âge, comme nous avons dit, a commencé à la naissance de Jésus-Christ notre Sauveur, c'est-à-dire, en l'an 4000 du monde, et il durera jusqu'à la fin des siècles. C'est proprement l'âge des Chrétiens, et tout ce qui s'est fait dans le reste du monde n'est presque plus à compter. Il n'y a de considérable que ce qui s'est fait dans l'Église, qui est le véritable royaume de Jésus-Christ, dont tous les Chrétiens sont sujets. On pourra voir, dans cette Table en abrégé, ce qui s'est passé de plus considérable sous Jésus-Christ et les Apôtres.

ANS DU MONDE.	*Table abrégée de ce qui s'est passé de plus considérable dans la Judée, sous* Jésus-Christ *et les Apôtres.*	ANS DE J. C.
4000	Jésus-Christ naît en Bethléem, le vingt-cinquième jour de décembre, l'an 37 et dernier du régne d'Hérode, et le 40e. de celui d'Auguste. Il est circoncis le huitième jour : il est adoré des Mages ; il est offert au temple le quarantième jour, et ensuite mené en Egypte. Après cela Hérode fait mourir les Innocents.	1
	Il meurt lui-même vers la fin de novembre de la même année, après avoir langui misérablement ; et Archelaüs règne en sa place.	
4001	Joseph retourne d'Égypte, après la mort d'Hérode, et demeure en Galilée à Nazareth.	2
4002	Theudas, dont il est parlé dans les Actes, fait de grandes courses dans la Judée ; et plusieurs s'élèvent dans ce pas, qui prennent le nom de Roi ou de Messie.	3
4004 ANS DE L'ÈRE VULGAIRE.	Cette année commence l'ère vulgaire de Jésus-Christ, c'est-à-dire, la manière dont on fait usage ordinairement pour compter les années depuis Jésus-Christ, quoiqu'il fût né quatre ans plus tôt.	
* 8	* Cette année, Jésus-Christ, âgé de 12 ans, fut trouvé dans le Temple, assis au milieu des Docteurs, qu'il écoutoit et interrogeoit.	12
† 14	† Mort d'Auguste à Nole, arrivée le 19 août, l'an 37 de son règne. Tibère règne en sa place.	18
28	Saint Jean commence cette année à baptiser, l'an 15 du règne de Tibère.	32
30	Jésus-Christ est baptisé, par Saint Jean, va au désert, et peu de temps après commence à prêcher.	34
33	Jésus-Christ meurt après avoir célébré avec ses Diciples la quatrième Pâque, l'an 19 de l'empire de Tibère.	37
	Cette même année, après l'Ascension et la Pentecôte, les sept Diacres sont élus, et Saint Étienne est lapidé. Saint Philippe baptise l'Eunuque.	*de Tibère.*
34	Conversion de Saint Paul, qui, ayant désabusé les Juifs de Damas, en leur déclarant sa conversion, s'en va en Arabie.	19
37	Saint Paul revient d'Arabie à Damas, où il commence à prêcher plus fortement les Juifs, qui firent dessein de l'arrêter ; mais il se sauve et vient voir Saint Pierre à Jérusalem. Les Chrétiens le craignent, ne sachant pas sa conversion ; mais Saint Barnabé l'introduit, et dit ce qui lui étoit arrivé.	23 *de Caligula.* 1
38	Saint Pierre vient à Antioche et y établit son siége. Il guérit Énée à Lidde et ressuscite Tabitha à Joppé. Corneille le centenier le prie de le venir voir : et il embrasse la foi.	2
	Saint Matthieu écrit son Évangile, le premier de tous, et en hébreu.	
42	Saint Pierre est délivré de prison. C'est vers ce temps qu'il va à Rome établir sa chaire.	
	Sergius Paulus, proconsul, est converti à la foi par Saint Paul, d'où cet Apôtre est appelé Paul au lieu de Saul.	*de Claude.*
43	Saint Pierre écrivit sa première Épître alors, avant que Saint Marc allât à Alexandrie.	2
	On veut sacrifier à Paul et à Barnabé, à Lystre, comme à Jupiter et à Mercure, parce qu'ils avoient guéri un homme boiteux dès sa naissance.	3

Ans de l'ère vulgaire.		Ans de Claude.
	Saint Marc écrit son Évangile, mais en grec, selon qu'il l'avoit entendu de Saint Pierre.	
50	Premier Concile tenu par les Apôtres à Jérusalem, touchant la difficulté de la Circoncision, que l'on déclare n'être plus nécessaire. Peu de temps après, Saint Pierre étant venu à Antioche, et usant de quelque dissimulation à l'égard des Juifs, qu'il avoit peur de choquer, Saint Paul l'en reprend publiquement devant tout le monde.	10
51	Dispute entre Saint Paul et Saint Barnabé, à l'occasion du Disciple Marc; ce qui fut cause qu'ils se séparèrent.	11
	Saint Paul est battu de verges à Philippes. La nuit les portes de la prison s'ouvrent lorsqu'il prioit avec Silas. Le gouverneur de la prison est converti à la foi; et comme les Juges, reconnoissant l'innocence de Saint Paul, lui permirent de s'en aller, il ne le voulut pas faire qu'on ne lui eût fait réparation de l'injure qu'il avoit reçue.	
52	Saint Paul converti à Athènes Saint Denis l'Aréopagiste, va de là chez Aquila et Priscilla, et travaille chez eux.	12 *de Néron.*
56	Saint Luc écrit alors son Évangile. Les Galates se laissent séduire, et Saint Paul leur écrit avec force. Les Corinthiens se laissent aller à des schismes. Saint Paul leur écrit.	2
58	Saint Paul va à Corinthe, d'où il écrit l'Épître aux Romains. Il va à Jérusalem, où il est presque tué par les Juifs. Le tribun Lysias se saisit de lui. Le lendemain il se défend devant l'assemblée des prêtres, et il appelle le souverain Pontife Ananie, qui l'avoit fait frapper, *Muraille blanchie.*	4
	Le tribun envoie Saint Paul à Félix. Félix le retient et le laisse à son successeur Portius Festus.	
60	Festus ayant entendu Saint Paul seul, et depuis en présence du Roi Agrippa et de Bérénice, l'envoya à Rome où il avoit été appelé. Le vaisseau se brise près de Malte, où il demeure quelque temps, et enfin il arrive à Rome, où on lui permet de loger en son particulier, ayant seulement avec lui un garde. Et c'est ici que finit le Livre des Actes.	6
61	Saint Marc, qui le premier a annoncé la foi à Alexandrie, meurt la 8e année de Néron.	7
	Onésiphore cherche long-temps Saint Paul à Rome, et le trouve avec une grande joie de cet Apôtre.	
62	Les Philippiens envoient Epaphrodite leur Evêque à Rome pour porter quelque argent à Saint Paul, qui leur écrit par la même personne.	8
	C'est aussi de là qu'il écrit les deux Épîtres aux Colossiens, celle aux Ephésiens et celle aux Hébreux.	
63	Saint Paul étant au bout de deux ans sorti libre de Rome, parcourt encore l'Orient et l'Occident. Philémon le reçoit chez lui à Colosse.	9
	Ananus fait mourir Saint Jacques, appelé frère du Seigneur, ou en le faisant lapider, ou en le faisant précipiter du haut du Temple. Siméon, fils de Cléophas, fut élu Évêque de Jérusalem en sa place.	
64	Néron brûle Rome, et en rejette la faute sur les Chrétiens. Ce fut le sujet de la première persécution, qui fut horible.	10
66	Saint Paul vient une seconde fois à Rome, et étant encore mis en prison, il se justifie devant Néron, qui le laisse libre. Demas l'abandonne. Saint Luc seul demeure à Rome avec lui.	12
	Saint Pierre et Saint Paul sont avertis secrètement de Dieu que leur mort étoit proche, Saint Paul écrit la seconde Epître à Timothée; et Saint Pierre écrit sa seconde Épître un peu avant sa mort.	
67	Saint Pierre et Saint Paul prédisent à Rome qu'il viendroit bientôt un Roi qui détruiroit la Judée. Cette même année, ces bienheureux Apôtres furent martyrisés à Rome, le même jour 29 de Juin, Saint Pierre étant attaché en croix la tête en bas, et Saint Paul ayant la tête coupée.	13 *de Domitien.*
70	Ce fut cette année que Vespasien fit tant de maux dans la Judée; et ayant été obligé de la quitter, il envoya quelque temps après Tite son fils, qui prit Jérusalem et la ruina l'an 70 de Jésus-Christ, et la 40e, après sa mort.	14 *de Nerva.*
94	L'Apôtre Saint Jean fut banni et envoyé dans l'île de Pathmos, où il écrivit l'Apocalypse, qui marque ce qui doit arriver dans l'Eglise, principalement dans les derniers temps.	1
96	Etant retourné, dans l'île de Pathmos, toutes les Églises d'Asie qu'il gouvernoit, le prièrent d'écrire son Évangile : ce qu'il fit à l'âge de 92 ans.	*de Trajan.*
98	Quelque temps après il écrivit aussi ses trois Épîtres.	1

CHAPITRE IX.

Du temps que les Prophètes ont vécu.

On sera bien aise de voir ici le temps que chacun des Prophètes a vécu ; et sans parler de ceux dont il est fait mention dans le Livre des Rois, comme Samuel, Nathan, Gad, Ado, et particulièrement Élie et Élisée, dont on peut aisément voir le temps par les Rois sous lesquels ils ont vécu, on se contentera de marquer ceux dont on a les écrits séparés, et on en verra tout d'un coup le temps par cette petite Table.

ANS DU MONDE.	*Table du temps auquel ont vécu les Prophètes.*	ANS AVANT L'ÈRE COMMUNE DE J. C.
3116	JONAS commença à prophétiser sous Joas, père de Jéroboam II, Roi d'Israël.	858
	OZÉ, sous Ozias, Joatham, Achaz et Ezéchias, Roi de Juda, et Jéroboam, Roi d'Israel. Il prophétisa durant un siècle.	
3194	JOEL, sous les mêmes rois qu'Ozé, et durant autant de temps.	810
3217	AMOS commença à prophétiser en Israël, la vingt-troisième année d'Ozias, et prophétisa durant 28 ans.	787
3219	ISAÏE prophétisa en Juda, la vingt-cinquième année d'Ozias et continua sous Achaz et Ézéchias. La tradition des Juifs et des Pères mêmes, est que Manassès, fils d'Ezéchias, le fit mourir, de sorte qu'il auroit prophétisé durant tout un siècle.	785
3246	ABDIAS prophétisoit en Israël du même temps qu'Isaïe en Juda.	758
	MICHÉE fut sous les rois de Juda, Joatham, Achaz et Ezéchias, durant plus de cinquante ans. Jonas semble en ce temps avoir été envoyé à Ninive.	
3291	NAHUM commença à prophétiser après que les dix Tribus furent emmenées captives pour consoler, tant le peuple qui restoit que celui qui avoit été emmené.	713
3375	JÉRÉMIE commença à prophétiser en Juda, la troisième année de Josias, et y prêcha durant quarante-cinq ans. Ayant ensuite été emmené en Egypte, il y fut lapidé. BARUCH étoit aussi de son temps ; et quoiqu'il fût de très-grande famille, il lui servoit de secrétaire.	629
	SOPHONIAS et HABACUC étoient encore du même temps.	
3398	DANIEL commença à prophétiser, en Babylone, presque enfant, sous Nabuchodonosor, et continua jusqu'au temps de Cyrus, c'est-à-dire, environ la 85e année de son âge. Et quoiqu'il eût obtenu par ses prières, l'accomplissement des prophéties par la délivrance du peuple, il y a apparence néanmoins qu'il mourut dans ce pays étranger, sans être jamais retourné en Judée.	606
3409	ÉZÉCHIEL, qui étoit de la race des Prêtres, et l'un des captifs emmenés avec Jéchonias par le Roi Nabuchodonosor, commença cinq ans après à prophétiser en Babylone, et continua durant 22 ans.	595
3485	AGGÉE propétisa en Judée lorsque le peuple fut revenu, et l'accusa d'être trop lent à rebâtir le Temple. ZACHARIE fut de son temps.	519
3550	MALACHIE fut le dernier des prophètes, et semble avoir été du même temps que Néhémie, vers la fin du règne d'Artaxerxès Longimanus. Ainsi il paroît que le temps des Prophètes a duré plus de 400 ans.	454
	Il est remarquable que tous les Sages de la Grèce, si célèbres dans l'antiquité païenne, ne sont venus que depuis les Prophètes. Pythagore alla même en Babylone, où il apprit quantité de choses des Juifs, dont il se servit dans sa philosophie ; et Platon, qui a aussi mis plusieurs choses des Livres de Moyse dans les siens, étoit près de deux cents ans après tous ceux-ci. Que si quelqu'un veut voir les preuves de tout ce qu'on allègue dans cet Abrégé, qu'il consulte la chronologie sainte, d'où ceci est tiré.	

CARTE

DE LA

TERRE SAINT

Pour

L A REDE E

30

30

33

35

OUEST


CARTE
DE LA
TERRE SAINTE
Pour
LA BIBLE,
de
ROYAUMONT.
1811.
Villes Royales
Lévitiques
Refuges
NORD
SUD
OUEST
EST
SYRIE
Damas
TRACHONITE
GRANDE MER
PARTIE DE L'ARABIE
MER MORTE
IDUMÉE
TRIBU DE ZABULON
TRIBU DE SIMEON
Jerusalem
Stades Olympiques, de 600 au Degré
Milles Romains de 75 au Degré
Parasanges Perses, de 22 ½ au Degré
Milles de Judée, de 100 au Degré
Lieues communes de France, de 25 au Degré
Espaces de terre Egyptiennes de 11 ⅓ au Degré
Longitude Orientale du Méridien de Paris.

